Tome XIII. N° 3 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Comment nous avons compris notre histoire au siècle dernier

L'avenir d'un peuple dépend du respect et de l'intelligence de son passé. N'est-ce pas ce que Napoléon voulait dire quand il disait : « La puissance d'un peuple se compose de son histoire »? Ce que la mémoire est pour l'individu, c'est-à-dire le témoignage de son identité à travers toutes les vicissitudes de son existence, l'histoire l'est pour un peuple. Une union de huit siècles entre la France et la dynastie capétienne avait donné à notre pays la conscience de la permanence et du caractère de sa personnalité. Ce sentiment avait subi pourtant des épreuves de nature à l'obscurcir et à l'ébranler, mais la guerre de Cent ans où notre nationalité avait failli périr n'avait fait, au contraire, que le rendre plus profond, et les guerres civiles, à leur tour, avaient abouti à resserrer la solidarité entre la nation et la dynastie.

C'est sous l'empire de l'idée qu'elles étaient inséparables, que se développa un mouvement historique inauguré par

des humanistes de la Renaissance et continué dans les deux derniers siècles de l'ancien régime, avec un ensemble admirable, par les congrégations religieuses, les académies et des savants isolés dont l'État avait tracé la tâche et qui coopéraient avec elles.

La Révolution ne ruina pas seulement, en même temps que ces entreprises en cours d'exécution, l'organisation qui les avait rendues possibles et que l'Empire n'eut pas même l'idée de faire renaître, elle calomnia notre passé et fonda dans les cœurs cette haine parricide contre nos ancêtres qui devait distinguer si longtemps et si tristement les Français des autres peuples européens : « C'est, a dit un historien peu suspect, M. Lavisse, une mauvaise condition que celle de l'historien en France. Il n'a pas de public pour entendre l'histoire impartiale du passé. L'Angleterre s'enorgueillit de s'appeler la vieille Angleterre ; vieille France est presque une injure ; cela marque la différence. » La Révolution n'en prépara pas moins, comme l'Empire qui en fut la stabilisation, la renaissance historique par la fermentation qui fut le résidu malsain de ces deux régimes et qui amena les esprits à la recherche anxieuse des antécédents et des causes de cette coupure apparente de notre destinée. Le jour où on put se dérober, trop imparfaitement encore, à l'obsession des émotions tragiques et enivrantes qui avaient laissé aux masses bourgeoise et populaire un souvenir malgré tout grandiose, mais en même temps une grande courbature, ce jour-là, on s'inquiéta dans une élite qui avait, dans les mauvais jours, souffert, réfléchi et servi le pays, d'y rétablir l'unité morale et sociale, de le réconcilier avec lui-même, de lui faire aimer son histoire, de la rendre attrayante et pour cela de retrouver sa vraie couleur sous le badigeon de ses derniers annalistes. Cette dernière préoccupation fut inspirée par le romantisme, c'est-à-dire par une réaction morale et littéraire qui introduisit dans l'histoire, sous l'influence principale de deux puissants évocateurs, Walter Scott et Chateaubriand, le souci de la vérité dans la représentation des mœurs et de la vie extérieure. De la pensée de donner à la Révolution son couronnement politique, du goût du pittoresque naquit un mouvement historique qu'on peut faire remonter un peu avant 1820 et qui coïncida avec la rénovation de la poésie lyrique. Ce que les historiens de cette époque cherchent dans l'histoire, ce

que le public y cherche lui-même, c'est la justification de leurs idées politiques. Or, le gouvernement de la Restauration, personnifié à cette date par un ministre aussi distingué qu'impopulaire, M. de Villèle, rencontre une opposition dans laquelle se rangent les représentants de la nouvelle école historique. Ascension et prépondérance des classes moyennes, origines du gouvernement représentatif, influence de l'élément germanique dans notre civilisation, légitimité de la Révolution, voilà ce qui les intéressa le plus dans l'histoire, voilà les questions où ils portèrent les passions du parti libéral. L'histoire a eu une grande part dans la formation de l'idéal politique qu'ils se donnèrent pour guide, dont la réalisation était à leurs yeux la conclusion logique de la nôtre et qui consistait dans une monarchie entourée d'institutions républicaines et présidée par une dynastie nouvelle. Ces vues sur notre histoire semblèrent confirmées par la révolution de Juillet, par la durée et les bienfaits du régime qui en sortit. Elles furent par contre brusquement remises en question par le coup de surprise de 1848. L'activité historique n'avait fait d'ailleurs que grandir, grâce en grande partie à l'État et à un ministre dont les fondations, aujourd'hui plus ou moins languissantes, attestent du moins encore l'esprit fécond et organisateur.

C'est à cette époque que remonte le début d'une histoire de France qui, éclipsant l'*Histoire des Français* de Sismondi (1821), ayant mis trente ans à paraître (1838-1867), mérite par une longue popularité, par la façon dont l'histoire y est traitée, par son influence sur la manière de l'écrire, une mention particulière. Ferveur de l'érudit, physiologie des personnages historiques où se mêlera de plus en plus celle de l'auteur lui-même, les variations de sa névrose, *ægri somnia*, et, dominant tout cela, apothéose de la démocratie, de tout ce qu'il y a dans la nature humaine, dans les sociétés, d'instinctif et de rudimentaire, tout se confond dans ces pages sibyllines qui resteront pour l'historien un stimulant et un préservatif. C'est là, c'est chez Michelet que pendant longtemps les Français ont pris leurs idées sur leur histoire.

Les historiens qui avaient sous la Restauration relevé l'histoire de l'abandon où la Révolution et l'Empire l'avaient laissé tomber, ne l'avaient pas abordée, on l'a vu, d'une façon entièrement désintéressée. Ils l'avaient fait servir à

justifier l'avènement politique des classes moyennes qui était lié pour eux à une révolution dynastique. Quand cette révolution eut été accomplie, sous le régime qui en était issu, il se trouva d'autres historiens, tels que Lamartine, Vaulabelle, Louis Blanc, Élias Regnault, pour mettre leur plume au service des passions démagogiques. Après qu'elle eut contribué à renverser un gouvernement qui avait fait tant pour elle, l'histoire devint ou resta l'occupation, la consolation d'une élite libérale que l'Empire rétabli reléguait dédaigneusement dans les anciens partis. Si l'établissement de l'Empire, comme celui de la République, accusait l'imprévoyance des amis de la monarchie constitutionnelle, il leur assurait, en faisant jouir le pays de l'ordre matériel et de la prospérité qui le suit toujours, la liberté d'esprit dont ils avaient besoin pour les travaux dont ils allaient ennoblir leur retraite. Les noms de Guizot, de Mignet, d'Augustin et d'Amédée Thierry, de Cousin, de Duvergier de Hauranne, de Tocqueville, de Vitet, disent assez combien l'histoire profita des loisirs que la politique avait faits à tant de serviteurs de la monarchie de Juillet et donnent le droit d'affirmer que le mouvement historique inauguré sous la Restauration, continué sous la monarchie de la branche cadette, ne s'arrêta pas sous le second Empire. Nous n'avons pas fait figurer Thiers dans cette énumération, bien que le succès prodigieux de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* semblât lui y assigner la première place, parce qu'il y a lieu de faire à son sujet cette remarque particulière, que ce succès fut un indice de plus de la popularité persistante de Napoléon.

Nous devons aussi une mention spéciale à l'ouvrage inachevé de Tocqueville, *l'Ancien régime et la Révolution* (1856), à cause des thèses nouvelles qui y sont établies. L'ouvrage a été écrit pour montrer que la Révolution a dû à l'ancien régime finissant les traits qui la distinguent entre toutes les autres. La seconde partie, dont il n'a paru que deux chapitres (1), devait être consacrée à l'étude de la société issue de la Révolution. C'est, on le voit, le plan que Taine a entrepris vingt ans plus tard de réaliser sur une plus grande échelle et avec plus de détail et auquel il a manqué bien peu de chose pour être complètement exécuté (2), tandis que c'est

(1) *Œuvres posthumes*, t. III.

(2) Sur la dernière partie de l'ouvrage, voy. la *Correspondance* de TAINE, t. IV.

toute la seconde partie de l'œuvre de Tocqueville qui nous manque et avec elle la conclusion et l'unité qui dépendait de l'ensemble. La portée de ce qui a paru n'en est pas moins très grande. Tocqueville a fait entrer dans l'histoire cette doctrine que la centralisation politique et administrative a été l'œuvre progressive de l'ancien régime avant d'être celle, plus perfectionnée, de la Révolution et de l'Empire. Ce précurseur de Taine devançait ainsi en même temps, à un autre point de vue, la découverte qui autorisera trente ans plus tard Albert Sorel à affirmer la survivance de la politique étrangère de l'ancien régime au sein de la Révolution. Tocqueville a fait accepter aussi, moins unanimement, le principe que la centralisation est inséparable de la démocratie et celui que la démocratie est la loi inéluctable des sociétés modernes. C'est dire l'importance de son œuvre dans l'élaboration des idées que notre pays s'est faites successivement de son passé, de son présent et de son avenir et que nous essayons de nous représenter.

Cependant, l'Empire préparait à notre société démocratique, endormie dans la prospérité et oublieuse de ses dernières expérimentations, un réveil et des leçons qui semblaient de nature à lui profiter davantage. Morceau par morceau, avec l'obstination du maniaque et l'inconscience du somnambule, le chef qu'elle s'était donné détruisait le droit public européen, sauvegarde de la paix et de notre sécurité, et se faisait le complice des abus de la force dont notre pays était la victime prédestinée. Il était difficile que le désastre où il se laissa conduire ne donnât pas à réfléchir à une nation qu'il faisait tomber brusquement de l'illusion d'être, la veille encore, l'arbitre de l'Europe, à l'humiliation de s'avouer qu'avant d'être vaincue, elle avait été dupée, de se voir isolée au milieu de voisins malveillants ou indifférents, à la douleur de perdre deux des plus chères acquisitions de l'ancien régime. Nous passerons sur la confusion, l'incohérence des sentiments qui se produisirent au lendemain de la catastrophe. Nous demanderons même la permission de garder la même réserve sur les événements qui la suivirent ; qu'on nous accorde de considérer les débats de l'Assemblée nationale, la Commune, la crise constitutionnelle comme une période ininterrompue de fièvre qui ne permet pas au malade de jouir du sang-froid, de la lucidité, du recueillement dont la France aurait eu besoin pour comprendre une

expérience aussi récente et en tirer la moralité. Certes, si l'on admet, comme il faut l'admettre, que l'expérience qui se continuait alors était assez instructive pour conduire les contemporains à une révision de leurs idées sur le passé et l'avenir de leur patrie, il peut paraître singulier de ne pas compter des événements comme la restauration du pays par l'Assemblée nationale, comme la préparation et l'échec du rétablissement de la monarchie, parmi ceux qui ont pu modifier l'esprit public, mais cet esprit public ne doit nous occuper qu'en tant qu'il a été, en effet, modifié d'une façon un peu durable et que cette modification s'est fait sentir dans l'histoire. Or, le mouvement qui portait la France vers la monarchie s'est arrêté court et a reflué bien vite en un courant républicain de plus en plus prononcé. C'est donc à l'origine de ce dernier qu'il faut nous placer pour examiner sous quelle perspective, plus ou moins nouvelle, une crise si rapidement dénouée, non pourtant sans lutte ni sans gain puisqu'elle nous laissait une constitution de plus, a fait apparaître aux historiens et au public le problème de notre destinée.

La période d'entre deux guerres où nous entrons maintenant nous offre, pour déterminer la maturation de l'intelligence politique du pays pendant cette période, des témoignages plus autorisés que ne pourraient l'être les impressions produites dans l'âme populaire par la guerre de 1870. Ces témoignages consistent surtout dans la façon dont l'histoire a été comprise et écrite pendant les quarante ans qui ont séparé les deux guerres. Réaction contre le genre historique qui avait prévalu depuis 1820 environ jusqu'à la première guerre, prestige et ascendant de la science germanique, culte de l'érudition poussé jusqu'à la prévention contre les généralisations, tels sont les traits qui distinguent la période que nous abordons. Ils étaient dus en partie à la réforme universitaire de l'enseignement historique et à la fondation de l'École des Hautes Etudes qui avaient précédé la guerre d'assez près (1).

Bien qu'il se pose aussi en adversaire du genre romantique et tendancieux qui a fleuri jusqu'à la fin du second Empire, Fustel de Coulanges ne peut être confondu avec la jeune école historique qui allait, jusqu'à un nouveau conflit,

(1) Langlois et Seignobos, *Introduction aux études historiques*, 1898.

chercher ses modèles au delà des Vosges. Il ne s'en distinguait pas seulement par son âge qui avait fait de lui le maître de plusieurs de ces débutants. Il échappait en outre à la superstition germanique et enfin et surtout par la méthode qu'il s'est faite et que quelques disciples ont propagée, il mérite une place à part. Dans les six volumes de son *Histoire des institutions* dont le premier parut en 1875 et dont nous possédons maintenant, grâce à son élève, M. Camille Jullian, une édition complète, Fustel de Coulanges dissipe devant nous les entités dont la science germanique et la nôtre, à son exemple, avaient peuplé les régions désertiques de notre histoire, antagonisme des races et des civilisations, romanisme et germanisme, Austrasie et Neustrie ; il analyse les textes trop rares que cette période nous a laissés sur elle-même, les réduit au sens que leur donne l'époque d'anarchie où ils ont été écrits par opposition à celui que lui prêtent les lecteurs qui y mettent les idées de leur temps ; et, en l'absence de textes, en présence de l'obscurité de ceux qui subsistent, il interroge les lois immanentes des sociétés et demande à la sociologie, c'est-à-dire à l'histoire encore, car, comme il le dit « l'histoire est la science des faits sociaux, c'est-à-dire la sociologie même» (1), ce que les documents historiques lui refusent. La grande originalité de Fustel, en effet, c'est d'expliquer au besoin l'histoire par la vie sociale. Il sait que celle-ci obéit à des lois qui sont de tous les temps. Il connaît notamment celle du moindre effort qui attache les sociétés à leurs habitudes, qui fait qu'elles se résignent, pour ne pas en changer, à supporter bien des maux, qu'elles ne se mettent en mouvement que sous la pression de minorités énergiques ou dans l'espoir d'échapper à un intolérable malaise. Il sait que l'insécurité qui résulte de l'impuissance du gouvernement politique engendre le patronage et que le patronage engendre à son tour le développement et la prépondérance de la grande propriété foncière, que la grande propriété tend à s'attribuer tous les droits du gouvernement, que la constitution sociale devient alors la constitution politique et finalement que les institutions féodales entrent dans l'ordre public. L'avènement du régime féodal ne fut pas autre chose (2). Il en coûtera

(1) *L'Alleu et le domaine rural pendant l'époque mérovingienne*, introduction.
(2) Voy. particulièrement *les Transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*.

aux historiens et au public de renoncer à une méthode dont Augustin Thierry, qui lui-même avait eu à en revenir, disait déjà en 1840 dans ses *Considérations sur l'histoire de France* (1) : « ... Cette méthode venue d'Allemagne qui voit dans chaque fait le signe d'une idée et dans le cours des événements humains une perpétuelle psychomachie. » Les nuées du symbolisme seront-elles dissipées par l'interprétation rigoureuse des témoignages historiques et par l'utilisation des lois sociologiques? Le succès des livres de Fustel permet de l'espérer.

C'est en 1875, à l'époque où paraissaient les premiers volumes de son ouvrage qui, conçu comme une histoire des institutions politiques de l'ancienne France, interrompu par sa mort en 1889, restera du moins comme celle de la formation du régime féodal, que commença la carrière d'un savant qu'on peut considérer comme un de ses disciples, mais où nous voulons voir surtout le type de cette jeune école historique qui résistait au contraire à ses vues et qui inclinait de plus en plus vers l'érudition. C'était pourtant la méthode du maître que Luchaire appliquait quand, dans son *Histoire des institutions monarchiques sous les premiers Capétiens* (1883), il rétablissait, à l'encontre des théories dominantes, la vraie politique des derniers Carolingiens et des Robertiniens en face de l'Allemagne, quand il présentait ces derniers comme étant montés sur le trône avec l'appui de celle-ci, comme ayant exercé le pouvo r non comme représentants de l'aristocratie, mais dans le même esprit que la dynastie légitime, quand il diminuait l'influence des races dans notre histoire, quand il faisait ressortir l'importance de la tradition monarchique et la fécondité de l'œuvre des quatre premiers Capétiens. A la suite de cet ouvrage, il se laissait attirer, sous l'influence de la science germanique et sous l'empire d'une tendance commune à sa génération historique, par des travaux d'érudition, — manuels, regestes, annales, — pour finir par un ample ouvrage destiné au grand public sur le pontificat d'Innocent III. Pour achever de montrer en lui ce qu'il faut surtout y voir, c'est-à-dire le représentant du mouvement historique dans l'Université jusqu'à sa mort en 1909, nous devons signaler le séminaire dont il donna à la Sorbonne le premier modèle. En 1876,

(1) Chap. v, p. 134.

la renaissance historique, où il occupait un des premiers rangs, avait trouvé un nouvel organe dans *la Revue historique* qui vint partager, avec *la Revue des questions historiques* fondée dès 1866, l'intérêt du public savant et du grand public. L'un et l'autre sont tenus par ces deux périodiques au courant de la révision constante à laquelle sont soumises les questions qui doivent éclairer notre conscience nationale.

Avec l'*Histoire de France* d'Henri Martin (1876-1885), il ne s'agit plus de la critique toujours ouverte de l'histoire en marche vers la vérité, mais d'un de ces examens de conscience que les Français aiment à faire de temps en temps avec un confesseur qui est aussi, parce qu'il partage souvent leurs idées toutes faites, un pécheur comme eux. Celui-là leur a dit ce qu'ils désiraient entendre sur eux-mêmes. Henri Martin n'a pas écrit en haine de l'ancien régime, mais c'est parce qu'il l'a compris comme l'éducateur de la démocratie. Les Français crurent longtemps se reconnaître dans un portrait où le peintre avait mis un si cordial patriotisme. Ils en possèdent un plus ressemblant dans celui que leur a donné Dareste de la Chavanne (1866-1879) dont le nom est doublement cher à la science. Ces deux ouvrages d'ensemble ont conquis successivement une estime et une influence qui, pour le premier, ont été durables, mais se sont beaucoup affaiblies, qui, pour le second, lui ont conservé le premier rang, mais sans lui procurer, parce que la passion y manque, une popularité égale à celle dont a joui longtemps le premier.

Les *Origines de la France contemporaine*, qui parurent de 1876 à 1890, devaient remuer l'opinion plus que des histoires générales qui sont mieux faites pour être consultées que pour être lues. Tout, dans le nouvel ouvrage d'Hippolyte Taine, auteur et sujet, devait s'emparer de l'attention passionnée du public. D'une part, le renom de l'auteur, l'éloignement où il s'était tenu de la politique ; de l'autre, les passions qu'excite toujours la transformation de notre société aux deux derniers siècles. On avait affaire ici à l'œuvre d'un esprit probe, ingénu, en même temps que puissant et encyclopédique, qui s'était demandé un jour quels étaient ses devoirs de citoyen dans la société de son temps et qui avait cru nécessaire pour le savoir de rechercher comment elle s'était formée, ce qu'elle pouvait devoir à l'ancien régime et à la Révolution. Psychologue avant tout, soit qu'il

fasse de la psychologie abstraite comme dans son livre *De l'Intelligence*, soit qu'il fasse de la psychologie appliquée comme dans ses *Études de critique*, on pourrait dire que Taine a fait encore dans ses *Origines* la psychologie de l'ancien régime, celle de la Révolution, celle du régime moderne. C'est de l'histoire statique qu'il nous donne plutôt que de l'histoire en mouvement (1), et, au milieu du pandémonium de démoniaques dont il relève le diagnostic, c'est parfois à un clinicien de la Salpêtrière qu'il fait penser. La dernière chose qu'on puisse reprocher à cet observateur impersonnel de ce qui n'est pour lui qu'un organisme, c'est justement ce qu'on lui a reproché, c'est-à-dire la passion politique.

C'est la politique, au contraire, qui a inspiré les travaux d'Albert de Broglie et de Thureau-Dangin. Au premier échurent, parce qu'ils lui étaient désignés par ses archives de famille, des sujets ingrats comme *le Secret du roi* et l'histoire de la guerre de la succession d'Autriche. Il en sauvait l'intérêt par l'art avec lequel il débrouillait l'imbroglio d'une politique et d'une diplomatie où la France jouait un si triste rôle. Il se consolait de cette mortification patriotique en glorifiant, sous le titre *le Dernier bienfait de la monarchie*, le désintéressement et le sens politique de Louis-Philippe dans la fondation du royaume de Belgique. Ce n'était pas seulement une réussite particulière du roi des Français, c'était son règne tout entier que Thureau-Dangin présentait comme l'œuvre du patriotisme et de l'intelligence luttant contre les conséquences de la Révolution qui avait mis à la base de son gouvernement un principe de caducité.

De pareils ouvrages, répandus, grâce à leur solidité et à leur agrément, dans l'élite du public, ne pouvaient manquer de la faire réfléchir sur notre histoire. La paresse d'esprit qui se mêle chez elle à une intelligente curiosité allait être non moins impérieusement prise à partie par un ouvrage qui, se plaçant, pour étudier la Révolution, moins en France qu'en Europe, devait mettre une fois de plus en lumière la puissance héréditaire des doctrines et des traditions. Taine avait décrit la condition que la Révolution et l'Empire nous avaient faite et il était difficile de ne pas la trouver, après tant de beaux

(1) Sur la conception et la méthode historiques de Taine, voy. dans sa *Correspondance*, t. IV, les lettres du 23 mai 1878, 6 août 1881, 2 janvier 1882.

rêves, de triomphes et de revers, un peu mesquine. Elle se résumait en effet dans un mot désenchanteur : centralisation. Le Français, libéré de toutes les chaînes sociales, Église, corporations professionnelles, servitudes personnelles, était devenu un administré sans initiative et sans liberté. Après être entré dans toutes les capitales, il n'était plus qu'un demi-solde aigri, mais justement ce grognard ne rappelait-il pas que la Révolution et l'Empire ne se réduisaient pas à l'enfantement d'une société individualiste, égalitaire et paralysée, qu'il fallait aussi les suivre dans une Europe envahie, pillée, dépecée, mais aussi éclairée par lui et ses compagnons d'armes? Comment s'étaient opérés ce contact, cette pénétration qui nous avaient fait redouter et aimer des peuples subjugués, qui avaient développé d'autre part notre cosmopolitisme foncier? C'est ce que rechercha Albert Sorel dans un ouvrage où il répandit la lumière et le mouvement de son esprit, *l'Europe et la Révolution*, (1885-1904). Il s'y attaquait à son tour à l'énigme de notre avenir dont il croyait trouver le mot dans l'expansion française et dans les réactions de la vieille Europe. C'était donc à première vue la lutte des nationalités historiques de celle-ci contre une nationalité qui, semblant faire au contraire litière de ses traditions, opposait à l'ancien droit public européen un droit abstrait, le droit de la souveraineté populaire. Mais ce n'était là qu'une apparence. Le régime révolutionnaire et napoléonien n'avait pas en réalité renoncé aux traditions de l'ancien régime et il les appliquait par les mêmes moyens, par les réquisitions et la conquête. Vainement, il s'était flatté d'inaugurer une nouvelle métaphysique politique. Il était revenu, avec la modération en moins, avec l'hypocrisie du consentement populaire en plus, à l'empirisme de la raison d'État qu'il avait recueillie dans l'héritage de l'ancien régime. Après avoir montré ce que le nouveau a fait du programme rêvé par la conscience nationale et progressivement réalisé par la monarchie, Sorel a suivi jusqu'à Paris le reflux des nationalités débordant de leur lit et rendu hommage à la politique d'équilibre que les Bourbons restaurés avaient rapportée de l'exil.

Il n'est pas permis de croire que de pareils chefs-d'œuvre de psychologie sociale et d'intelligence politique n'aient pas fait pénétrer dans l'esprit public l'idée de continuité, de filiation qui exclut celle de sauts périodiques dans la société,

comme elle est exclue dans la nature. Cette longue suite de générations qui ont accru ou appauvri le trésor héréditaire, un savant dont des publications posthumes sont en train de consacrer le rang que ses émules lui assignaient déjà de son vivant, Auguste Longnon, les avait saisies, localisées avant même qu'elles eussent une histoire, au moment de leur premier établissement, il avait déterminé leur caractère ethnique pour finir par les classer dans les cadres administratifs où elles devaient développer leur vie provinciale et bientôt nationale. Il avait, grâce à la phonétique, créé la toponymie, la toponymie l'avait conduit à l'ethnographie, l'ethnographie à la géographie historique et de celle-ci, il avait dressé un atlas de quinze cartes dont la dernière nous présente la France à la mort de Charles V.

La société d'entre deux guerres, tenue sans cesse en émoi par les provocations et les alertes qui lui venaient de l'Allemagne, distraite du danger par ses divisions et ses luttes intérieures, par l'habitude de s'étourdir en vivant au jour le jour, ne paraissait pas devoir éprouver un grand besoin de réviser son histoire, d'y chercher des leçons pour conjurer une crise qui la mettait à la merci de l'étranger. Il n'y avait pas pourtant que des pacifistes, des humanitaires et des indifférents dans cette société. L'histoire conservait de nombreux lecteurs et on ne se tromperait peut-être pas en disant que le public appelait la nouvelle synthèse que M. Lavisse, à partir de 1903, entreprenait de lui donner et qui, sous le titre d'*Histoire de France depuis les origines jusqu'à la Révolution*, devait compter neuf volumes et dix autres sous celui d'*Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la paix de* 1919. L'achèvement de cet ouvrage considérable, la régularité avec laquelle les volumes s'en sont succédé, suffisent pour prouver que le public, malgré ses préoccupations de plus en plus terre à terre, n'avait pas cessé de croire qu'en apprenant ce qu'avaient fait ses ancêtres, il pouvait apprendre quelque chose sur lui-même. Grâce à sa haute situation universitaire, M. Lavisse put grouper, pour exécuter cet immense travail, des collègues spécialisés dans les périodes qu'ils étaient chargés de traiter. Nous ne pouvons apprécier ici la valeur respective des différentes parties de cette histoire dont la partie contemporaine ne saurait d'ailleurs trouver place dans cet aperçu. On a dit qu'on la croirait écrite par un ennemi de la France, mais

est-ce de son ensemble qu'on l'a dit? Peut-être n'avons-nous pas eu de bons yeux, mais nous n'avons pu découvrir dans cet ensemble, en dehors de l'exposé critique des faits, que l'acceptation opportuniste de notre société démocratique considérée comme l'aboutissement nécessaire de notre passé. Il n'en subsiste pas moins de cette appréciation sévère une impression à laquelle on voudrait se soustraire. M. Lavisse va peut-être nous éclairer sur ce qui en est. Sa participation à l'ensemble, exclusion faite de l'époque contemporaine, n'a pas consisté seulement à imposer aux différentes périodes chronologiques confiées à ses collaborateurs un plan uniforme, il lui appartenait de donner à l'histoire de France jusqu'en 1789, par la philosophie qu'il s'en fait, une unité plus haute, une unité morale, et il n'y a pas manqué. Il s'est donc réservé de présenter dans cette œuvre collective, dont il était l'âme, l'histoire de la première partie du règne de Louis XIV jusqu'à la mort de Colbert, et de fournir à la seconde partie, avec le livre VII sur le roi et la cour, une conclusion sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et enfin une conclusion générale des deux parties de l'ouvrage, c'est-à-dire de la partie ancienne jusqu'à la Révolution et de la partie contemporaine depuis la Révolution. En se faisant l'historien de Louis XIV, M. Lavisse avait son dessein, il voulait faire le procès du grand roi. Se doutait-il qu'il faisait du même coup celui de la France? Le règne de Louis XIV est en effet l'apogée de la nation française et de l'État français, le point culminant où onze siècles ont porté la France, et ce prince ne fait que poursuivre et à certains égards achever à l'intérieur et à l'extérieur l'œuvre des Capétiens. C'est donc notre histoire tout entière, exception faite pour la Révolution, qui se voit condamnée ici et il suffirait, ce semble, d'en appeler aux collaborateurs de M. Lavisse, qui ne sont pourtant rien moins que des réactionnaires, pour justifier l'œuvre de Louis XIV par celle de ses prédécesseurs. Que la France elle-même n'échappât pas à la querelle que M. Lavisse cherchait à Louis XIV, c'est une vérité qu'on ne peut méconnaître. On lui aurait fait convenir sans trop de difficulté que, s'il en voulait à Louis XIV d'avoir fait de la France ce qu'il en avait fait, il en voulait aussi à la France de s'être prêtée à cette dégénérescence, d'avoir d'elle-même et de longue date si mal tourné, de n'être pas devenue ce qu'est devenue l'Angleterre. Ce n'était pas l'Angleterre, c'était

l'Allemagne que tel émule de M. Lavisse présentait comme le modèle dont nous devions nous inspirer, comme la patrie de notre intelligence, la France restant celle de notre naissance et de notre cœur. On peut assurément admirer l'Angleterre et l'Allemagne sans cesser d'être bon Français. Aussi, n'est-ce pas de patriotisme qu'il s'agit ici, c'est-à-dire d'un sentiment aussi indéfinissable, aussi chatouilleux que la pudeur, mais d'intelligence historique. Or, la première condition de cette intelligence, c'est de se défendre de la mauvaise humeur que nous causent les épreuves, les démentis essuyés dans l'histoire par nos préférences politiques ou religieuses. La psychologie de Taine, la sociologie de Fustel, voilà les deux portes qui ouvrent sur la vérité historique. On découvre du reste dans les préventions de M. Lavisse des scrupules d'équité qui le conduisent à des aveux dont nous ne citerons, à cause de sa profonde naïveté, que celui où il confesse « qu'il est possible que Louis XIV n'ait pas été plus égoïste que qui que ce soit en son temps et dans le nôtre (p. 121) ». Voilà de la saine psychologie ! Cette réflexion aurait dû être toujours présente à l'esprit de M. Lavisse. Égoïste, Louis XIV le fut sans doute comme tout le monde, avec cette différence pourtant que son égoïsme se confondait avec celui de la patrie, avec ce qu'on appelle aujourd'hui l'égoïsme sacré. Laborieux, judicieux, heureux de langage, séduisant de tenue, rangé à un âge où beaucoup d'hommes ne le sont pas encore, magnanime, M. Lavisse ne refuse à Louis XIV aucun des avantages qui ont pu, il l'accorde, faire de lui un grand roi sans en faire un grand homme, mais ce titre de grand roi qu'il ne lui conteste pas, il paraît bien qu'il ne l'a à ses yeux mérité que par la dignité avec laquelle il a accompli le cérémonial de la monarchie. C'est moins à sa personne d'ailleurs qu'à son gouvernement qu'il s'en prend et c'est en effet là-dessus et non sur leurs qualités et leurs défauts privés qu'il faut juger les rois. Ce gouvernement n'aurait eu d'autre objet et d'autre résultat que d'obtenir l'obéissance complète du pays et pour cela de réduire à l'impuissance les autonomies qui subsistaient encore. Il aurait fallu dire, plus que ne l'a fait M. Lavisse, que ces autonomies n'usaient pas de leurs privilèges de façon à mériter que le pays s'intéressât à leur conservation. Louis XIV aurait, d'autre part, manqué une belle occasion de faire entrer son gouvernement dans une voie plus féconde qui aurait donné

à la France la première place dans le monde que l'on croit assez généralement avoir été dans ce temps-là la sienne. Cette voie, Colbert la lui ouvrait en lui proposant de faire de notre pays par le développement de l'activité économique la plus riche nation de l'Europe. De cette façon, elle n'aurait rien eu à envier à l'Angleterre, sauf le gouvernement parlementaire. On ne voit pas bien en quoi Louis XIV s'est refusé à adopter le plan de Colbert. On oublie trop souvent que les peuples sont bien pour quelque chose dans leur destinée et que, si on ne les en tient pas davantage pour responsables, c'est qu'ils ne présentent qu'une responsabilité pour ainsi dire diffuse, plus difficile à saisir que celle d'un homme. M. Lavisse convient que, chez les Français, l'âpreté au gain est moins impérieuse que chez leurs voisins, qu'elle le cède à d'autres mobiles, tels que la vanité, la recherche des honneurs et, ce qui vaut mieux, le culte de l'honneur, et que peut-être les contemporains de Colbert ne répondirent pas à ses vues avec l'ardeur qui aurait pu seule en assurer le succès. M. Lavisse n'est pas moins sévère pour l'insuffisance des avantages territoriaux qui furent le prix de guerres épuisantes. En n'incorporant pas les Pays-Bas espagnols, Louis XIV a laissé inachevé le programme de Richelieu et de Mazarin. L'acquisition de la Franche-Comté, de Strasbourg, du Hainaut, du Cambrésis, d'une partie de la Flandre, ne compense pas à ses yeux ce manque à gagner qui, malgré sa ceinture de forteresses, laissait notre frontière du nord à découvert et notre capitale à la merci d'une surprise. Il ne fait pas entrer en ligne de compte, parce qu'il en méconnaît l'importance, l'avantage d'avoir remplacé à l'Escurial une monarchie hostile par une dynastie de famille. L'annexion des Pays-Bas pouvait sembler, à la mort du roi, n'être qu'ajournée. Ils restaient, dans l'hypothèse de guerres futures, un enjeu facile à atteindre et leurs nouveaux maîtres devaient y voir surtout un objet d'échange. Il faudra la criminelle insouciance de Louis XV pour refuser d'acquérir avec eux le prix des victoires de Maurice de Saxe.

On ne louera jamais assez la science approfondie que M. Lavisse a déployée dans cette histoire partielle du règne de Louis XIV, on goûtera le style incisif et mordant d'un écrivain qui, par répugnance pour la convention et le style noble, lâche la bride à son humeur, mais nous oublierions ce qui fait l'objet même de cet aperçu, si nous n'ajoutions

qu'on regrette de ne pas trouver dans cette œuvre chagrine une intelligence plus grande, parce que plus sereine, des idées, des sentiments qui firent de ce qu'on appelle le siècle de Louis XIV ce qu'il a été et avec lesquels il faut d'autant plus compter qu'ils ne furent pas seulement ceux de nos pères, mais qu'on en retrouve chez nous plus que ne le croit M. Lavisse.

Cet historien morose s'est encore laissé tenter par le désir de signaler dans des conclusions sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI les causes de la Révolution. Malheureusement, il n'a pas réussi à dégager de la complexité, qui met sur ce sujet l'historien au rouet, les causes génératrices. Il y eut parmi elles des antécédents qui agirent à longue portée et par répercussions et des contingences d'un effet plus direct. De ces dernières, il y en a toujours eu dans l'histoire de décisives. Sans parler du nez de Cléopâtre et du verre d'eau de la duchesse de Marlborough, c'est la retraite des troupes sur Saint-Cloud et Rambouillet qui a fait le succès de la révolution de 1830, c'est le changement de ministère en pleine insurrection qui a fait celui de la révolution de 1848. Il en a été de même pour la révolution de 1789. Quand on a pesé toutes les circonstances qui ont rempli les quinze années du règne de Louis XVI antérieures à la Révolution, on se sent autorisé à affirmer que, parmi toutes les causes directes et indirectes qui ont amené la chute de l'ancien régime, il y en eut une qui fut toujours présente, toujours active et finalement décisive : l'insuffisance du roi.

M. Lavisse n'a pas tenu seulement à nous dire ce qu'il pense de la vieille France au moment de ce qu'il a bien l'air de considérer comme son déclin, il a voulu nous dire aussi ce qu'il présage, au lendemain de la guerre universelle, de la France de l'avenir. La première avait suivi une mauvaise voie et il ne le lui a pas envoyé dire. Il augure mieux de la seconde. Sans doute elle aura à compter avec bien des dangers qui lui viendront des autres et d'elle-même, mais elle aura pour en triompher (*Risum teneatis amici*) la démocratie.

Il faut bien le dire, les conclusions savantes et brillantes que M. Lavisse a ajoutées à l'œuvre de ses collaborateurs, sans s'éloigner peut-être de l'esprit dans lequel ils envisagent eux-mêmes notre histoire, n'en sont pas moins en contradiction avec celle qu'ils ont faite et où l'on cherchera longtemps le dernier mot de ce que la compétence la mieux

établie, la critique la plus exercée, l'unité d'esprit la plus homogène ont pu mettre en commun pour arriver à une représentation pragmatique et synthétique de notre histoire.

On savait le public si désireux de posséder des synthèses de ce genre que des historiens réputés croyaient se faire honneur en attachant leur nom à des œuvres collectives comme celle de M. Lavisse. M. Funck-Brentano assumait, sous le titre d'*Histoire de France racontée à tous*, la direction d'une collection dont chaque volume embrassait une grande période de notre histoire : *les Origines*, *le Moyen Age*, *le Siècle de la Renaissance*, *le Grand Siècle*, *le Dix-Huitième Siècle*, *le Révolution*, *l'Empire*. Dans cette collection dont nous ne pourrions apprécier chaque partie sans faire dégénérer notre sujet en une bibliographie, ce qui nous paraît caractériser le mieux des tendances nouvelles, c'est, d'une part, *le Moyen Age* de M. Funck-Brentano, où l'on retrouve ses idées favorites sur la formation de la société française et sa manière familière et vivante de nous présenter le passé sans crainte de le rapprocher du présent ; c'est, d'autre part, le contraste significatif de *la Révolution* de M. Madelin avec l'optimisme et le mysticisme des histoires populaires de cet enfantement laborieux de la société moderne.

En même temps que la collection dirigée par M. Funck-Brentano approche de sa fin, M. Gabriel Hanotaux en lance une autre sous le titre *Histoire de la nation française*, et chaque partie de celle-ci, au lieu de se renfermer dans une période, est consacrée à l'un des grands aspects de la civilisation française, histoire politique, histoire religieuse, etc. M. Funck-Brentano ne nous dit pas l'esprit et la méthode qu'il a tracés à ses collaborateurs, on sait seulement par le titre général de sa collection qu'il l'a destinée au grand public, et par le caractère des ouvrages, qu'il a visé à faire de la vulgarisation érudite. M. Hanotaux, au contraire, s'est piqué d'être original dans sa conception générale de l'histoire comme dans le plan et la présentation matérielle de sa collection. Il sait certainement à quoi s'en tenir sur ce qu'il y a de contraire à l'intelligence de la vie et par conséquent de l'histoire, dans un plan qui consiste à traiter à part les différents domaines de l'activité nationale en brisant l'unité qui les domine, mais il a pensé sans doute qu'en morcelant un sujet dont toutes les parties se commandent, en s'adressant successivement à

des curiosités diverses, on aurait plus de chance d'écouler un ouvrage aussi volumineux.

Pour justifier son entreprise par sa nouveauté, M. Hanotaux l'a présentée comme la première de ce genre qui ne soit pas, comme il dit, « l'histoire des chefs et pour les chefs ». Ce serait la première histoire des masses par opposition à celle des élites. Or, il y a longtemps que l'histoire s'occupe de la condition des masses. Si elle a toujours donné, si elle donnera toujours la première place aux élites, c'est en partie en tant que ces élites sont représentatives des masses, en tant qu'elles offrent la sélection de leurs intérêts, de leurs passions qui ne deviennent saisissables que quand elles se personnifient et se concrétisent dans des hommes et des institutions. Leur conglomérat hétérogène et plus ou moins plastique vit, subit l'histoire, mais il ne la fait pas.

Il serait prématuré de juger l'ensemble d'une œuvre à laquelle c'est justement l'ensemble qui manque, comme d'en juger les différentes parties au moment où d'autres s'y ajoutent ou vont s'y ajouter. Nous ne pouvons cependant nous refuser le plaisir de dire que c'est dans cette collection que se trouvent les deux ouvrages qui offrent à nos yeux le modèle de ce que doit être la synthèse de notre histoire nationale par un historien de sang français. Ceux qui s'enorgueillissent de le sentir couler dans leurs veines ne trouveront pas dans l'*Histoire politique* de M. Imbart de la Tour ni dans l'*Histoire religieuse* de M. Goyau de quoi rougir de leurs ancêtres ni de quoi envier l'histoire de leurs voisins. Tout dans l'histoire politique doit être envisagé au point de vue de la raison d'État, ciment des peuples, religion des gouvernements. Dans la nôtre, l'unité précoce à laquelle a abouti sur notre sol la fusion de tant de races est de nature à décourager les tentatives pour opposer un élément ethnique à un autre, au rebours de ce que la juxtaposition prolongée des races galloise, écossaise et irlandaise permettrait de faire à des historiens de la Grande-Bretagne. L'unité historique de notre pays est établie dans le livre de M. Imbart de la Tour avec une autorité qui ne saurait être affaiblie par la subordination imposée dans un résumé comme le sien à des diversions secondaires et il sera plus difficile à son continuateur — son travail s'arrête en 1515, — lorsque celui-ci se trouvera en présence d'écarts tels que les guerres d'Italie et les guerres religieuses, de se rendre compte que la France

n'a failli y égarer sa fortune que pour revenir avec plus d'élan à ses traditions. La conception maîtresse de l'ouvrage qui nous occupe est servie par une forme dogmatique, concise, pressante, qui épouse la pensée sans la déborder. Il serait à souhaiter que le lecteur français l'adoptât pour se mieux connaître et s'estimer davantage.

On ne peut séparer l'*Histoire religieuse* de M. Goyau de l'*Histoire politique* de M. Imbart de la Tour. C'est le même esprit, la même réussite. Ajoutez-y le charme d'une imagination plus riante et comme le parfum du sanctuaire. Pour l'un comme pour l'autre, la nation française, en paraissant beaucoup changer, est restée foncièrement la même. Depuis que sa personnalité a été constituée par la civilisation gallo-romaine, les traits qui la caractérisent résisteront à toutes les vicissitudes. Comme M. Imbart de la Tour avait montré la France politique conservant à travers les crises les plus périlleuses une unité qui s'ébauche et se prépare jusque dans les grands fiefs et les apanages, M. Goyau, après avoir relevé les étapes de la conversion de la Gaule romaine, insiste sur le pacte qui s'établit entre l'Église catholique et les trois premières dynasties, sur la façon dont la France associe ses destinées à celle de la puissance qui représente l'unité morale et dogmatique. Il place dans cette entente avec le Saint-Siège le centre de gravité de notre histoire religieuse dont il ne tait pas les déchirements et les plaies, mais pour revenir toujours à la vocation qui ramène la France à son rôle de fille aînée de l'Église. C'est à sa foi dans cette union qu'il doit le chaleureux optimisme qui circule à travers ces pages aussi alertes que denses. Le public trouvera dans son livre comme dans celui de M. Imbart la véritable intelligence du génie français.

Nous ne voudrions pas laisser croire que ces deux ouvrages soient les seuls où l'histoire, n'étant pas conçue comme un plaidoyer, un réquisitoire, un symbolisme ou une morale en actions, mais comme une succession de transformations commandées par un perpétuel devenir, nous offre la satisfaction de la comprendre et de nous y retrouver nous-mêmes. C'est à une conclusion encourageante au contraire que nous amène le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'idée que les événements et l'histoire combinés ont pendant un siècle donnée aux Français d'eux-mêmes, de leurs ancêtres et du sort qu'ils doivent souhaiter pour leurs des-

cendants. L'histoire qui, comme je le disais en commençant, assure l'avenir des peuples par le respect et l'intelligence de leur passé, a bien l'air de s'élever à ce rôle qui en ferait ce qu'elle doit être, l'école de la vie publique. Elle est peut-être en train d'apprendre la méthode qui peut l'en rendre digne et qui consiste à se faire de notre passé une religion de famille, à se servir des témoignages historiques sans y mêler les idées de notre temps, à suppléer à ces témoignages, quand ils sont insuffisants, par l'utilisation des conditions immanentes à toutes les sociétés, c'est-à-dire par la sociologie, à dégager des accidents, des sautes de vent qui dévoyent un peuple, la permanence d'esprit et d'habitudes (1) qui permettrait jusqu'à un certain point de considérer les générations successives, comme Pascal (2) voulait qu'on considérât la suite des hommes, c'est-à-dire comme une seule personne. En somme, notre littérature historique actuelle gagne à être comparée à celle de 1820. A cette dernière, dont les œuvres remarquables ne seront jamais oubliées et qui, née sous l'influence du libéralisme et du romantisme, s'était, en se mettant au service de la propagande politique, prolongée jusqu'à la fin du second Empire, en a succédé une autre qui a rempli la période d'entre deux guerres et se perpétue après la seconde. Cette école historique se distingue de la première, parce que l'histoire y est aimée pour elle-même, parce qu'elle a contracté avec l'érudition une alliance féconde, parce qu'elle est à peu près revenue de son engouement à l'endroit de l'Allemagne pour apprécier sainement ce qu'elle peut devoir à la science germanique sans s'aveugler sur son esprit systématique et impérialiste.

Gustave Fagniez,
de l'Institut.

(1) P. Lasserre dit quelque chose d'approchant dans son livre sur Alfred Croisat : « Dégager de la diversité apparente des événements et des époques les ressemblances qui tiennent à l'action de quelque puissante influence commune, c'est le véritable esprit de l'histoire. «

(2) Fragment de préface pour son *Traité du vide.*

Les Caprices du Poète[1]

IV

Je revenais de ce voyage avec une belle gerbe de souvenirs qui allaient s'ajouter à tant d'autres. Je commençais, enfin, d'avoir « mon passé ». Il m'était de plus en plus loisible, au cours de mes promenades champêtres, de projeter dans la solitude, ou de voir naître d'elle, comme s'ils m'eussent été présents, des tableaux de ce passé. J'ai une faculté suraiguë d'évocation dès que je suis rendu à moi-même. Elle me rend jusqu'aux tics, jusqu'aux rides, jusqu'aux inflexions de voix. Je la tiens pour une vue naturelle, d'un caractère plus dépouillé, mais non pas moins exact que celle des yeux, et qui offre ceci de singulier que le geste de la personne qui se présente à ma mémoire varie. Néanmoins, il cadre absolument avec la physionomie générale du sujet. Quant aux paysages, même si je suis dans ma chambre, je suis soudain saisi par un coin aperçu il y a trente ans, et même bien davantage, auquel je n'avais jamais ressongé, dont je distingue jusqu'à un jonc, un caillou, une bulle de pissenlit, avec la précision et la minutie d'un Japonais. Il m'était donc aisé d'allonger mon pas sur cette voie du temps qui, déjà, comptait pour moi trente-deux prin-

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 avril 1923.

Copyright by Francis Jammes 1923.

temps, ce qui semble bien correspondre à autant de kilomètres que l'on peut parcourir à cet âge. Après une absence quelque peu prolongée, comme cette dernière que j'avais faite, mon premier soin était d'aller recenser toute ma vie dans les lieux que je chérissais. A cette époque, l'une de mes sorties favorites, lorsque j'avais ainsi réintégré notre chaumière, s'effectuait du côté de cette colline, surmontée d'une tour, qui a nom *le Parrein*. Ma chienne Flore ne m'accompagnait plus. Elle était morte vieille, d'une maladie de cœur qui ne lui permettait plus de respirer. J'avais moi-même enveloppé dans une couverture et enterré cette amie sous les sapins derrière la maison. Dans quels Champs Élysées, à quelles douces brises confie-t-elle son poil soyeux de petite épagneule? Je la revois : elle est en arrêt ; sa patte antérieure droite, toute bouclée, s'est figée en l'air ; ses yeux sont fixes. Elle m'avait laissé un brave chien, mais qui avait des quintes de toux interminables. C'est lui qui me suivait alors. Je le sifflais, je prenais mon bâton, je passais par la barrière du jardin, — elle donnait sur la route. L'arbousier que l'automne ornait de boules rugueuses, rouges et âpres, me rappelait l'amour de Mamore. Il me plaisait naguère d'apporter à nos rendez-vous le témoignage de quelque fleur ou de quelque rameau auxquels on ne songe point d'ordinaire. Ainsi en avait-il été d'une branche de cet arbuste. Je prenais par l'avenue dont les noyers d'Amérique me faisaient songer à ma tante Aménaïde parce que chez elle, pour la première fois, j'en avais remarqué et senti les fruits verruqueux et nauséabonds. Et ma pensée ailée et capricieuse allait se percher, à plusieurs années en arrière, aux environs de Pau, à Jurançon, dans le domaine d'été de ma vieille parente. Il avait nom : *les Astous*. Je le revoyais, de cette vue mystérieuse que j'ai dite. J'en ressentais, aussi bien que si j'y avais été encore, la mélancolie. Auprès d'arbres, pareils à ceux qui inspiraient maintenant ma rêverie, je revoyais mon père peu avant son agonie. Je revoyais la grande ombre du coteau. Je revoyais les enfants qui se laissaient glisser au bas d'une pelouse. Je revoyais ma cousine Pauline, belle comme une gravure anglaise, revenant de la vigne au cru fameux d'où elle rapportait une palombe blessée qu'elle avait recueillie sous les pampres. Je revoyais une grande brunelle, celle-là, pas une autre, au bord du sentier caillouteux. Je revoyais, sur une chaise de rotin,

le général Ferri-Pisani qui voisinait avec ma tante, bien qu'elle n'entendît rien aux mathématiques et sciences naturelles dont il s'occupait. Ancien aide de camp du prince Jérôme Bonaparte, il ressemblait, corpulent et guêtré, à un soldat de Balzac. Il avait jadis fréquenté Renan. Il professait les idées de Darwin jusqu'à émettre des opinions plus que hardies. En regardant un jour le manteau éclatant des oiseaux de Junon, qu'Aménaïde entretenait autour d'une fontaine antique, il me faisait observer combien leur plumage irisé est proche de l'écaille. Et d'ailleurs, conclut-il, « paon dérive de serpent ». Telle est la manière de raisonner de la plupart des polytechniciens. Je poursuivais ma promenade évocatrice : d'aucuns diraient ma divagation. Dans ce champ, à gauche m'apparaissait, comme il y avait six ans, l'excellent M. Carresse, qui avait habité la Louisiane et lisait les journaux au Cercle, les cuisses sur la table. « Une vieille habitude d'Américain », disait-il en s'excusant. Que son image était nette dans la prairie aujourd'hui déserte ! Selon son habitude, vêtu d'un gros pardessus, chaussé de souliers carrés, il tenait horizontale sa canne sur son échine. Il marchait à pas lents. Se doutant que j'ignorais la nouvelle, il voulut m'y préparer. « Je nourris l'intention, me dit-il, d'aller me faire élire président de la République. » Comme je me taisais, il ajouta : « Carnot vient d'être assassiné à Lyon. » J'avoue que je ne fus ni étonné ni ému outre mesure. Carnot ne me disait rien, sinon une figure étonnamment persane, pâle, noire, géométrique. Je l'avais vu passer à Bordeaux, sous notre humble balcon du cours des Fossés. Mais bientôt ces vivants souvenirs s'effaçaient pour faire place à d'autres que suscitait le paysage à mesure que j'avançais. Ainsi des vallées se montrent peu à peu à mesure que celles qu'on laisse en arrière s'estompent. Quelques années plus tôt, j'étais venu ici avec une petite fille et son père. Elle avait quinze ans. Lui, était un brave homme qui menait la vie de fonctionnaire et se distrayait en fumant la pipe et en lisant Balzac. Et il était fier que son enfant nous accompagnât, lui et moi, dans quelques longues courses, après qu'il avait arrêté ses registres et fermé son bureau où je travaillais alors. On lui faisait compliment de cette adolescente alerte et solide, brune comme l'Espagne qui était un peu sa patrie, et rejetant avec décision son châle sur son épaule vive. Un jour, elle tomba, je ne sais pourquoi,

malade brusquement. Elle dépérit en quelques semaines et, en peu de mois, fut marquée de mort. Je revoyais le père, seul avec moi, sur une triste place d'Orthez : *la Moutète.* Il était coiffé d'un vieux chapeau canotier. D'abord il ne pouvait point parler. Puis avec un sanglot il me dit : « Elle est perdue. » Avec elle et lui, nous avions bu du lait cru dans cette métairie, et j'avais trouvé, dans le chemin raviné qui s'enfonce vers Salles, cette fleur d'un violet si triste et si beau du *pinguicula vulgaris* que j'y ai vainement recherchée dans la suite. Mais, avant que de prendre le tournant de cette rapide descente, je contemplais l'étendue à l'est et au sud. Mes souvenirs, pareils à des milans qui se jouent, planaient sur elle. Le gave serpentait indéfiniment dans une aveuglante vibration d'argent et d'azur, et je reconnaissais les diverses saligues et les champs et les villages parcourus depuis douze années. Et, au même instant que dans cette plaine de Maslacq, au pied du château de Barbotan, je revoyais Préville, je l'entendais dire à Henri de Navailles et à moi : « Attention ! » Et, au bout du léger fusil dont il se servait, un calibre 23, je distinguais, au-dessus du chaume et du trèfle, l'aile un peu mordorée du râle, lente et qui s'affaissait à jamais. A présent la nuit d'été tombe plutôt fraîche, les boules du portail, les marches du château où nous rentrons pour souper ne sont plus que de l'ombre au clair de lune. La salle à manger sent le vin et le fruit. Mais, d'un brusque élan, je quitte Maslacq maintenant plongé dans le crépuscule et je fixe d'un œil aigu Castétis. Les heures et les années basculent. Le soleil luit à nouveau. Au milieu des feuillages, voici le château romantique et voici la demeure amie au bord du *Clamondé.* Le salon est sombre, il y a quelques légères graminées dans un vase, une toile orientale assez curieuse signée Saint-Germier. Une jeune fille entre. Elle est grande. Elle tient un large et flexible chapeau de paille qu'elle balance par la bride indolemment.

Je me dirige vers les bas-fonds où coule un clair ruisseau entre les prêles et les menthes. J'entends un coucou enroué. Je rejoins la route de Bordeaux. Là que de présences encore avec toi Lacoste, avec toi Crackanthorpe, avec vous, Cazanove ! Il est midi, la course est à sa fin, j'ai fait le tour de mon cœur.

Telle était l'une de ces promenades où se levaient pour

moi les morts et les vivants, les uns comme des feuilles d'or tombées qu'un souffle relève, les autres comme de verts rameaux balancés et, parfois aussi, mes inquiétantes héroïnes.

C'est alors que m'apparut *Almaïde d'Etremont*. Il me suffisait de l'arc harmonieux d'un sourcil, d'un nez ou d'une bouche, pour que je saisisse tout le carquois de l'amour et que j'en tirasse d'étincelantes flèches. Cette figure se place nettement de profil en face de moi avec toute sa grâce, tout son luxe et toute sa passion. Si Clara d'Ellébeuse m'avait enveloppé de sa neige et du pâle soleil de son printemps, Almaïde d'Étremont régna sur moi par la puissance d'une beauté pareille à une flamme dans la nuit. Un poète a dit qu'il est dur de lutter contre les fantômes de son esprit. Telle est la violence d'Almaïde. Almaïde concentre à tel point l'ardeur des passions de ma jeunesse, qu'il faut que j'impose silence à mon âme pour n'entendre pas bruire à certains jours la mousseline légère de sa robe.

Exactement le 18 août 1900, comme j'avais à déjeuner cet être charmant et rapide qu'eût aimé Théophile Gautier, Jean Lafond, je reçus la nouvelle de la mort d'Albert Samain. Le chagrin que j'en ressentis fut partagé de ma mère, à qui il écrivait filialement, depuis qu'il avait perdu la sienne. Il venait de s'endormir à Magny-les-Hameaux, tout auprès de son cher Raymond Bonheur. Eugène Carrière, dont le poète avait chanté l'intérieur familial, avec un pudique archaïsme, dans son recueil *Aux flancs du vase*, fit son portrait avant qu'on lui fermât les yeux. C'est une impressionnante ébauche, mais je n'admets point que l'on représente les corps que l'âme a quittés. Il y a pourtant, sur cette face de Samain, comme un reflet des visions qui adoucirent son agonie. Sa prunelle, me disait Carrière dans son langage un peu trop forcé peut-être, mais qui souvent portait loin, « était une vallée chavirée ».

Puisque j'en suis à la peinture, je note que j'avais décidé depuis peu Charles Lacoste à aller habiter Paris. Je ne pensais pas que cette eau pure, amie de l'ombre, pût luire pour tous les yeux. Mais j'avais pressenti qu'un Bourdelle, un Roger Marx, un Paul Valéry, un Odilon Redon, un Marius et un Ary Leblond, ceux qui n'attendent point pour se prononcer l'avis des collectionneurs, sauraient lui ménager son rang, et cette gloire lente à venir vers ceux qui placent leur génie au-

dessus d'elle. Il avait loué une chambre, qui lui servait d'atelier, au numéro 11 de la rue Rousselet, dans le même immeuble où s'éteignit Barbey d'Aurevilly. De cet appartement, la vue plongeait dans le jardin de Saint-Jean-de-Dieu où avait agonisé Villiers de l'Isle-Adam. Je possède un tableau, tout plein de grandeur et de misère, de cette perspective : des toits taillés comme des diamants, dans la neige et la cendre d'un ciel de Toussaint.

Parmi ceux qui furent le plus dévoués à ce grand et noble artiste, je compte un ami auquel je garde beaucoup de reconnaissance : Fontaine. Celui-ci, de plus en plus lié avec moi, ne passait jamais longtemps sans venir dans notre région pyrénéenne, et nous nous promenions ensemble. C'est ainsi qu'en août 1900, nous allâmes aux Aldudes, ce village dont le nom chante avec tant de mollesse que j'y avais situé Almaïde. Nous partîmes de Biarritz où mes deux compagnons de route avaient loué pour la saison une villa. Je dis à Fontaine, la veille de notre départ : « Si, des Aldudes, nous passons en Espagne, comme c'est mon projet, par les montagnes d'Elissondo et d'Arizcun, il vous faudra faire mettre des clous à vos chaussures. Je ne connais point le passage, mais il est très dangereux où que ce soit, dès que la colline s'élève, de n'avoir pas des souliers ferrés. » Aussitôt mon ami de se saisir d'une paire de bottines assez élégantes, dans sa garde-robe, et nous nous rendons chez un savetier. « Voici, lui dit Fontaine, d'un accent parisien un peu trop corsé, que nos provinces béarnaises et basques prennent pour l'intonation anglaise, des souliers. Veuillez mettre des pointes à leurs semelles. » L'humble artisan, dont la loge était en plein air et munie de roulettes, paraît étonné d'une pareille demande, sans doute parce que les bottines présentées ne semblaient pas du tout appelées à être transformées en chaussures de garde champêtre. « Comprenez-moi, insisteFontaine, je veux des pointes là. » L'autre hoche la tête et répond : « C'est bien, monsieur. On vous les y mettra ce soir. » J'ai dit que nous devions partir le lendemain pour les Aldudes. Vers les onze heures, comme je me couchais, Fontaine entre dans ma chambre, porteur de ses souliers modifiés qu'il venait de retirer d'un journal froissé qu'il jeta à terre. Il me dit : « Je vous demande pardon, mais avant que vous ne vous endormiez, je tiens à vous faire toucher du doigt ce qu'est la réalisation de l'art pour l'art. » Je pars

d'un grand éclat de rire. Le gnaf n'ayant pas du tout compris dans quel but leur propriétaire voulait faire clouter des chaussures aussi mondaines, leur avait appliqué d'imperceptibles pointes, à têtes aussi plates et exiguës que possible, incapables de mordre même sur une feuille de papier de soie, et il les avait groupées au centre de la semelle. Et, de telle manière, qu'elles y représentaient un petit pavillon très Marie-Antoinette. Il était trop tard pour réagir. Le moment venu, Fontaine revêtit ses pieds de tels chefs-d'œuvre et ne s'en porta pas plus mal.

A Saint-Étienne de Baïgorry, nous prenons une voiture qui nous emmène aux Aldudes par une route très marneuse, bordée de hauteurs, riches, dit-on, en minerais. C'était fort intéressant d'entendre mon ami causer géologie, où il est passé maître. Que ce soit Elskamp, Fontaine, Carrière, ou mon cousin l'abbé Breuil, j'ai toujours trouvé mon compte avec ceux qui me parlent de la nature. Ce n'est point que j'attache toujours une grande importance ni une grande foi à ce qu'ils racontent, car je crois que les chiens de chasse ont été fabriqués par Dieu tels qu'ils sont aujourd'hui, et qu'il ne leur manquait que le collier. Mais il m'amusait beaucoup, si je cheminais avec Fontaine, qu'il me dépeignît les océans suspendus, et prêts à fondre en pluie diluvienne, sur la lave refroidie, ou qu'Eugène Carrière m'assurât que l'univers tout entier n'est qu'une statue et une synthèse de l'homme. Nous arrêtâmes nos chambres dans l'auberge douanière qui, aux Aldudes, est située en face de l'église, que nous allâmes visiter. Le curé se présente lui-même à nous. C'était un vénérable Basque, de ce clergé profondément simple et saint, que j'ai pu depuis apprécier. Ne sachant à qui il avait affaire, mais se sentant en confiance avec nous, il se mit à déblatérer contre le gouvernement, à exalter les contrebandiers, à déclarer que l'État est le plus grand voleur du monde. Fontaine avait l'air plutôt gêné, tellement que l'ecclésiastique ne fut pas sans le remarquer. Me prenant alors à part, il me demande : « Qui est ce monsieur? Il me semble qu'il est décorée?» A quoi je réponds : « C'est une espèce de ministre qui pens que la République a tous les droits sur le raisin et les allumettes, et qu'il faut pendre tous les passeurs de tabac. »

« Monsieur, dit alors à Fontaine le curé des Aldudes, je crois que j'ai trop parlé, sachant à présent qui vous êtes. La contrebande que nous faisons n'est pas sur une grande

échelle. Je ne gagne que deux centimes et demi par kilo de raisin espagnol, que j'emploie à faire de la boisson. J'espère bien que vous ne me dresserez pas procès-verbal pour une aussi mince peccadille. » L'autre essaya de le rassurer, non pas en répondant directement à sa question fiscale, mais en lui faisant un sermon sur plus de justice et d'humanité. Ainsi en est-il presque toujours : celui qui tient le prône parle gabelle et *vice versa*. Tout de même, le pauvre prêtre demeurait dans la plus grande angoisse. Et, le lendemain, sachant que nous allions partir pour Elissondo, il nous donna son neveu comme guide jusqu'à la frontière, et deux cigares dont je ne parierais point qu'ils fussent de la régie. Nous accomplîmes gaiement notre voyage, mais la montagne assez aride que nous traversions n'avait rien de la douceur bleue des ballons que l'on voit flotter au-dessus des Aldudes. Ce paysage doit ressembler au désert de la Manche. Nous n'y rencontrâmes ni don Quichotte ni Sancho, mais des troupeaux de cochons qu'on y laisse paître en liberté, ce qui causa un incident fort drôle. Ces bêtes nous prirent pour des porchers qui venaient les prendre pour les ramener à Elissondo. Quelques-unes s'étant détachées d'un groupe pour accourir vers nous et pour nous suivre, d'autres les imitèrent comme de simples moutons de Panurge. Et il en vint de partout, des sommets et des bas-fonds, ce qui fit que nous entrâmes dans Elissondo, escortés par ces pachydermes innombrables que nous n'avions pu éconduire. L'hôtellerie de la petite ville était remarquable par cet inconfort inouï que l'on ne trouve que chez ce peuple de cigales, et qui rend tout extrêmement précieux. C'est ainsi que, mangeant d'un petit poisson vaseux, on nous dit qu'il répondait au nom de *salmone* et que la viande servie sous le nom de bœuf était de la *vacca*. Pour nous en retourner par le même chemin, nous songeâmes à nous approvisionner dans l'une de ces infimes épiceries qui arborent sur leur enseigne ce substantif pompeux : *Ultra-marinos* qui signifie, je suppose : produits coloniaux. Je n'y trouvai d'autre conserve qu'une boîte dont il me fut impossible de déchiffrer l'étiquette, et que j'acquis à tout hasard. Je la glissai dans ma musette avec du pain et un assez bon vin de Porto. Au cœur de la montagne, j'offre à mes amis le produit dont on cisaille le récipient plein d'une huile putride dans laquelle macéraient d'innombrables vers de la grosseur et de la couleur du vermi-

celle, longs de cinq à six centimètres, et munis de petits yeux noirs extrêmement vifs et méchants. Nous reculâmes instinctivement. Ni Fontaine ni moi n'osâmes y toucher, mais il paraît qu'ils étaient délicieux si j'en juge l'usage qu'en fit notre compagnon de route qui ne laissa pas un atome au fond du fer-blanc. J'ai recherché dans la suite ce que pouvaient bien être ces animalcules extravagants. Ce sont des anguilles lilliputiennes, nommées *pibales*, que l'on pêche surtout à Urt, près de Bayonne, et que l'on expédie par wagons en Espagne pour qu'on les y prépare. Nous revînmes par une route pittoresque et montagneuse qui nous permit d'aboutir à Saint-Jean-Pied-de-Port, après avoir traversé la soi-disant contrée où Roland succomba. Je ne saurais émettre mon avis sur la situation exacte du lieu qui a donné naissance au plus beau poème épique de France. Quelques savants prétendent l'avoir récemment repérée. J'aime à croire qu'ils se trompent, car l'erreur qu'ils ont pu commettre ravira leurs confrères.

Le vent de cette année-là, 1900, dut être un peu fou. Il débusqua le fauve qui sommeille en moi. Je commis ce poème burlesque et satirique, auquel je donnai le titre d'*Existences*, et qui est « un acte de démence ». L'expression n'est pas trop forte, elle est d'un hôtelier de Biarritz. Sans que j'aie précisément visé personne dans ce poème, je peux dire que j'y ai ridiculisé tout le monde de la petite ville et il faut bien, après vingt-deux ans, que j'adresse ici mes excuses aux Orthéziens. Et aussi mes remerciements, car enfin, ils auraient pu me prendre à parti pour cet accès de fièvre chaude qu'accompagna une gaieté délirante, traversée de strophes belles et graves, mais hélas ! des plus malicieuses et des plus grossières grivoiseries. J'ai écrit ce poème dans une chambre mansardée, par une température qui aurait fait durcir des œufs, l'oreille vrillée par les cigales qui criaient au niveau de mes fenêtres. J'en composais chaque chant d'un seul jet, sans une hésitation, comme on coule de la fonte. Et, au fur et à mesure, j'adressais ma copie à une revue, qui l'insérait aussitôt avec un magnifique *à suivre*, que, pas une seconde, je n'ai pensé ne pouvoir tenir. Chaque nouveau fragment m'attirait, de lecteurs parisiens affolés et hilares, des tas de lettres qui toutes se terminaient ainsi : « Comment, désormais, allez-vous pouvoir vivre à Orthez sans danger de mort? Où allez-vous habiter? » Mais Orthez ne lisait point la revue où se perpétrait cette publication.

Ce ne fut qu'un an et demi plus tard, en mars 1902, qu'il prit connaissance de cette bacchanale. Il est vrai qu'à ce moment notre sous-préfecture avait d'autres chiens à fouetter que ce jeune impudent qui se permettait des plaisanteries d'un goût si douteux. Orthez préparait une cavalcade qui n'eut de cavalcade que le nom, car la seule pièce montée se composait d'un mignon qui venait en tête, tenant d'une main la bride et de l'autre un bilboquet. Un Nostradamus à barbe blanche suivait, qui prédisait le vent, la pluie et la tempête. Des varlets saisissaient dans de longs filets à papillons les centimes qui s'envolaient des croisées.

Le 23 mars 1901 parut chez Vallette *le Deuil des primevères*, qui eut du succès malgré le mauvais vouloir des escamoteurs habituels. Encore une fois, Jean Lorrain qui était, lui, un journaliste courageux et un grand artiste, qui n'avait à jalouser ni à ménager personne, força la grande presse parisienne, comme il avait déjà fait pour *Clara d'Ellébeuse*. Je ne lui avais rien demandé. Il agit de lui-même, et, en m'envoyant sa chronique, il me fit part de télégrammes qu'il avait dû échanger avec des pistolets qui ne cèdent d'ordinaire qu'à l'argent, à la médiocrité servile ou à la jactance des faiseurs.

Presque au même moment que paraissait *le Deuil des Primevères*, on imprimait *le Semeur de cendres* de Charles Guérin. C'est un livre d'émouvante et profonde pensée, le plus haut qui ait paru dans ce genre poétique inquiet, depuis Alfred de Vigny et Sully-Prudhomme. Il en revoyait les épreuves à Biarritz lorsqu'il me fit signe d'aller le rejoindre. La correction typographique, la crainte des lapsus et des coquilles, l'avaient mis dans l'état lamentable où elle le plongeait toujours. Elle faisait germer en lui des scrupules et des phobies qui allaient jusqu'à l'invraisemblance. Qui n'eût point connu sa nature souffrante eût pu croire qu'il plaisantait alors. Je le retrouve au moment qu'il venait d'adresser à Vallette le bon à tirer. Une profonde angoisse le poignait, il venait de passer une nuit blanche, parce que, la veille au soir, il avait enfourché un nouveau dada. « Comprends-tu, me disait-il, le ridicule tue? Il suffit d'un rien, d'une vétille commise par un prote pour faire à jamais obstacle à la destinée glorieuse d'un poète. » Et comme je m'étonnais : « N'as-tu point remarqué le singulier type de G adopté par le *Mercure de France* dans ses titres? Ce G ressemble, à s'y méprendre, à un C. Ou

plutôt, le C ressemble au G. — Eh bien? fis-je? — Eh bien, reprit-il, tous les passants poufferont dans huit jours à la vitrine des libraires quand ils y apercevront un volume où l'on lira : *le Semeur de gendres.* C'en est fait de ma réputation. On me prendra pour Alphonse Allais. » J'essayai de le calmer, je l'emmenai à la frontière, nous rayonnâmes autour de Biarritz, puis nous y revînmes. L'écume de mer et l'écume humaine y battaient leur plein. Je reconnus, au milieu d'un groupe gascon qui essayait de se donner un air cosmopolite, un pharmacien nommé Coudouiye, inventeur du quinquina dit « de Mont-de-Marsan », et qui ressemblait tellement à Rodin qu'il était impossible de distinguer l'un de l'autre. Coudouiye avait aussi sa petite célébrité qui consistait en ceci : il coiffait un de ces chapeaux haut-de-forme, à bords plats, que Willy a rendus fameux. Il ne le quittait que pour dormir. Mais, chaque année, il se rendait à la course de vaches que l'on donnait dans la capitale des Landes dont il était le Diafoirus. Il se postait dans la tribune officielle, dont tous les occupants savaient, à l'avance, le rite qu'il allait renouveler. Il choisissait l'un des moments les plus pathétiques de la course, l'instant où l'écarteur, s'étant surpassé, provoque des tonnerres d'applaudissements. Il se levait alors. Le peuple entier le fixait des yeux, disant : « Regardez Coudouiye. » Coudouiye se dressait sur la pointe des pieds, et, dans un geste élargi, qu'il avait étudié depuis quinze ans, il envoyait son couvre-chef au milieu de l'arène. Je le désignai à Charles Guérin, trop préoccupé, à ce moment, de ses iotas et cédilles pour qu'il pût goûter mon histoire. Néanmoins il se tranquillisa peu à peu.

Comme nous étions un après-midi à Bayonne, Guérin me demanda : « Tu connais Pierre Loti? — A peine, lui répondis-je. Il y a quelque sept ans, je l'ai rencontré chez des amis communs à lui et à moi. — Je crois, reprit-il, que c'est lui que j'ai dû apercevoir, il y a huit jours, à cette fenêtre. » Et il me montrait, dans le quartier espagnol, une croisée située au premier d'un immeuble sordide qui eût longuement fait rêver le Goya des *Caprices.* Il ajouta : « Il était vêtu d'un habit rouge. Ce ne peut être que lui. Un grand génie maritime se dégageait de sa personne. » Très amusés, nous grimpons à l'étage correspondant à la fenêtre visée. Nous frappons. Une terrible harpie vient nous ouvrir. « M. Pierre Loti? » demandé-je. Avec une mâchoire qui claquait ainsi qu'une

castagnette, la vieille me répond en ricanant : « Je ne le connais point. Il n'y a ici que M. Satan. »

Nous nous grisâmes, à Biarritz, durant quelques jours, de cette légèreté bébête qui est celle des villes d'eaux où le vieux garçon grincheux, à la barbe en yatagan, refuse à la bouquetière ensoleillée ses touffes de violettes. Comme des fusées, éclataient de toutes parts les accords, brisés par le vent de mer, des tziganes. L'une des personnes, non la moins singulière de celles que j'ai rencontrées sur la côte à ce moment, me pria à déjeuner avec elle parce qu'elle avait du goût pour ma poésie. Nous mangeons elle et moi à côté d'un pauvre monsieur qui semblait accablé de tristesse et qui, après qu'il eut pris son dessert et réglé sa note, alla se noyer. Si je ressonge à cette charmante femme, c'est à cause du geste qu'elle eut à cette occasion, et que l'on m'a rapporté. Comme les proches du suicidé n'avaient point donné signe de vie, elle suivit seule, parée comme elle savait être, le cercueil du malheureux qu'elle ne connaissait pas, après l'avoir fait recouvrir de toutes les orchidées dont elle avait dépouillé les serres des horticulteurs. C'est à Biarritz, encore à ce moment, que j'ai approché la plus amusante des petites filles. Elle avait nom Christiane. Elle est devenue aujourd'hui une belle femme qui chasse à l'arc dans le Labrador. Elle pouvait alors compter six ans, elle était blonde. Un jour qu'elle se trouvait dans l'atelier de la villa où j'attendais ses père et mère qui me sont de vrais amis, elle se relève de la petite chaise où elle paraissait rêveuse, et les mains jointes derrière le dos, se met à se promener d'une façon très cocasse. Et, avec cette désinvolture si charmante et précoce des petites Parisiennes : « Monsieur Jammes, me dit-elle, vous êtes poète, je le sais, ne le niez point. C'est pourquoi je voudrais vous confier mon projet. Regardez ce papillon du Brésil? » Elle me montrait un morpho superbe, étalé sous un cristal, et dont les ailes supportaient le Tropique. « Je désire, continua-t-elle, me procurer de ces papillons vivants, deux papillons, le mari et la femme. Et, comme papa m'a dit que leurs petits ne naissent que sous l'équateur, comme les colibris, je vais faire construire une serre chaude où ils pourront sucer les fleurs en liberté. J'aurai, monsieur Jammes, une serre toute pleine de ces insectes bleus. Ils voleront autour de moi. Je cultiverai des bananiers dans cette serre, mais j'aurai soin de leur ménager des feuilles mortes... »

Je ne veux point omettre une originale octogénaire, une Américaine qu'il me fut donné de remarquer alors. Elle ressortissait à la démonologie. Je crois la voir encore, ridée, la perruque en éponge, laissant flotter une gaze transparente et rose autour de ses bras qui eussent pu servir de manches aux balais du sabbat, et qu'elle entourait d'énormes bracelets. La table où elle mangeait seule s'ornait de nombreuses fioles étiquetées et multicolores qu'un compte-gouttes desservait. Deux paires de lunettes, conserves et verres de myope, s'appliquaient avec peine à son nez rose et plat. Horriblement riche, elle avait épousé, à l'âge de soixante-quinze ans, un maréchal des logis qui en comptait vingt-cinq. Elle s'était rendue avec lui à Biarritz, pour y savourer leur lune de miel. Ils y descendirent au moment que les hôtels regorgent de baigneurs, et, quelle que fût la fortune de l'épousée, le couple dut se contenter d'une soupente que le maître d'hôtel me fit indiscrètement visiter dans la suite. Six mois après son mariage, le maréchal des logis se cassa les reins dans un concours hippique. Sa veuve en éprouva une telle douleur qu'elle résolut de ne plus vivre qu'aux lieux où fut consacrée sa félicité. Elle retourna donc à Biarritz, dans le même hôtel, et n'y voulut louer que le réduit où Éros l'avait comblée. Lorsque je l'ai connue, elle vivait de ses souvenirs, tout affairée, toute frétillante, toute radieuse, dès que deux jeunes gens en voyage de noces lui rappelaient le sien. Le plus drôle, c'est qu'elle avait recueilli les quatre fers du cheval qui avait causé la mort de son mari. Elle les avait recouverts chacun d'un velours différent et suspendus au-dessus de son oreiller.

Je quittai Charles Guérin. Peu après mon retour à Orthez, j'appris la naissance de ma filleule Françoise de Bordeu. Le père me faisait signe de son vieux nid d'Abos. Je la tins sur les fonts baptismaux. Peu de jours après, saisi d'une sorte de lassitude, ayant besoin de silence, je demandai à ma mère de m'accompagner à Gavarnie. C'était en août 1901. Un fait pour moi dominait : Orthez m'avait sauvé physiquement pour les raisons que j'ai dites. Je n'ai jamais oublié le sourire attristé qui accompagna le bouquet de violettes qui me fut offert par une marchande en 1889. J'avais alors vingt ans. Ce sourire en disait long. J'étais loin de ce temps et d'un tel état. Mais quelle que fût la résistance de mon corps à l'époque où j'en reviens, ce malaise qui s'était déjà emparé

de mon âme à plusieurs reprises, surtout après ma séparation d'avec Mamore, reprenait en s'aggravant. C'est lui qui me soulevait, me donnait une sorte de vertige et de nausée, quand je vins à Gavarnie, pour essayer de le dissiper.

Il est singulier que cet état ne nuisît pas à ma « veine ». J'avais entrepris, à Orthez, dans une chaleur sourde, mon poème *Jean de Noarrieu*. Je ne me défends pas du paganisme de cette idylle. Il est patent. Mais je remarque combien la composition et le rythme en sont équilibrés, alors que je me trouvais, en les réglant, dans un moral des plus instables. Je dis que j'ai écrit une grande partie de cette œuvre dans une chaleur sourde, aussi bien qu'*Existences*, et dans la même cellule, que j'avais adoptée pour y travailler. Il est probable que je veux exprimer que j'étais assourdi moi-même par la crécelle des cigales de la route et par le tambourin d'un montreur d'ours, qui, en juillet, à date fixe, venait faire un tel tintamarre devant nous que l'on eût cru entendre bourdonner tous les essaims de l'Hymette. Ce concert estival s'est à jamais imprimé dans ma cervelle, et non seulement dans ma cervelle mais encore au chant III de *Jean de Noarrieu*, bien que l'épisode de la Lucie, au sujet de l'ours, soit, comme le reste du poème, de pure imagination.

Je continuai d'être inspiré à Gavarnie, mais dans la fraîcheur des filets d'eau, des neiges proches, sans quoi j'eusse succombé, comme disaient les vieilles gens, « à une congestion cérébrale ».

Ma solitude ne fut point troublée, mais enrichie par la connaissance que j'y fis, cette année-là, de l'illustre alpiniste le comte Henry Russel.

Nous étions rejoints par une commune sympathie pour Robinson Crusoé dont il se faisait suivre jusque dans sa grotte du Vignemale qu'il avait taillée à même le granit du glacier. Il y habitait trois mois durant. Les savants ont souvent traité du mimétisme, phénomène qui fait étrangement ressembler, s'adapter certains êtres au milieu où ils vivent. Il est certain que la mante religieuse, verte ou grise, est à peine distincte des brins d'herbe ou des aiguilles de pin sur quoi elle se fixe dans une attitude spectrale. La robe de la truite s'harmonise avec le lit du torrent, s'étoile comme le granit du fond. Certaines chenilles, que j'ai observées, encadrent de telle manière la feuille de l'aulne qu'elles imitent

à s'y méprendre le caprice des déchirures du limbe. Le comte Henry Russel et la montagne et l'alpinisme ne faisaient qu'un : il était mince et long comme le genre de pique dont on se sert aux Pyrénées. Son regard était plein de distance. Une touffe de cheveux et sa barbiche, neigeuses, rappelaient Henri Rochefort. Son nez était parfaitement droit comme celui de Mistral, sa lèvre fine, son oreille aux aguets ainsi que celle du chevreuil. Ses épaules tombantes, presque à pic, étaient faites pour s'engager dans les cheminées et les couloirs. Ses bras, très développés, pouvaient, tels des câbles, enlacer les aiguilles rocheuses, l'aider à se hisser avec la puissante aide de ses jambes en équerre et en levier. En lui siégeait une force élégante, irrésistible, qui, dans l'antiquité, en eût fait un modèle. Il portait un chapeau melon anglais ; il allait d'un pas égal et large, chaussé de gros souliers carrés, un gourdin horizontal à la main, un petit foulard bleu ou cerise flottant hors de son ample veston boutonné. Il ne conservait de l'accent anglais que ce qu'il en faut pour donner au parler de quelques-uns le charme de l'hésitation. Comme il arrive à beaucoup d'hommes célèbres, il ne parlait guère que de lui, mais avec un tour délicieux, et il savait, juste à temps, s'interrompre. C'est ainsi que ce conteur, très religieux, et qu'on disait garder la pureté des névés, coupait court à sa narration après m'avoir emmené dans une vallée de l'Himalaya où trois cents pères de famille étaient venus le conjurer d'épouser, le même soir, trois cents de leurs filles toutes plus jolies les unes que les autres. Elles étaient, m'assurait-il, si souples que, debout et pieds joints, si elles se renversaient, leur nuque allait rejoindre leurs talons. Je goûtais cette fantaisie qui s'apparentait à celle, plus naïve, d'un Jean Chardin. Mais, dès que la montagne elle-même intervenait, il était aussi scrupuleux dans les détails que Darwin quand il décrivait les mœurs des perdrix blanches. Ses ouvrages spéciaux à l'alpinisme font preuve de ce souci de vérité qui ne nuit en rien aux majestueuses descriptions. Il a écrit dans un style romantique, dérivé de Chateaubriand. Toutefois son langage direct m'intéressait plus encore. J'ai retenu l'émouvant récit qu'il me fit d'un bruit du tonnerre qui l'avait frappé de terreur, au Vignemale, et qui était causé, il se l'expliqua dans la suite, par la débâcle, au printemps, des glaces souterraines allant rouler dans des cryptes aux profondeurs inconnues. J'aimais que, parmi les

autres dîneurs, mais isolé à sa petite table, il allongeât ses jambes, guêtrées de feuille morte telles que d'un chamois. Il se montrait fort difficile en matière de cuisine. Je l'ai vu pleurer, à la lettre, parce qu'il ne trouvait pas le menu à son goût, et révolutionner l'hôtelier et les femmes de chambre. C'est ainsi qu'il obtenait, après avoir dédaigné tout le reste, de la truite ou de l'isard.

Je me remis un peu de mes vapeurs et de mon spleen dans ces éboulis, parmi les mélèzes et sapins qui exhalent une forte odeur de chartreuse. Je me rendais presque chaque jour au cirque pour y cueillir des edelweis. Sur les bords du ruisseau qui est le père du gave de Pau, je rencontrais la parnassie.

Quant à la cascade, elle n'était qu'une avalanche de ciel liquide sous qui tremblait le sol. Confondue avec le glacier et le gris de la roche au sommet, elle devenait drue ensuite, puis se volatilisait dans le vide, jusqu'à ce qu'elle reprît pour ainsi dire conscience d'elle-même, en rejaillissant, en une immense gerbe neigeuse, de l'endroit où elle venait frapper.

A mon retour de Gavarnie, j'eus la joie de retrouver Eugène Carrière à Pau où j'avais fait, quatre ans plus tôt, sa connaissance, en même temps que celle de François Coppée. Nos relations se resserrèrent beaucoup durant les années 1901-1902. Il vint souvent à Orthez en compagnie de ses enfants, et de Marius et Ary Leblond qu'il me présenta. Ceux-ci m'ont depuis et constamment donné des preuves de la plus fidèle amitié, d'un dévouement à toute épreuve. Ils ont été parmi les très rares qui ne me marquèrent point un certain mépris, trois ans plus tard, lors de mon retour à l'Église. Tous deux débarquaient de la Réunion où ils étaient nés, à Saint-Pierre, vers 1880, ce qui faisait vingt-deux ans à peine ; mais ils possédaient, à défaut de fortune, un gros bagage d'études qui les avait classés tout premiers dans leur lycée colonial. Marius, plus philosophe peut-être, Ary sans doute plus poète, leur collaboration était si fondue qu'il était fort difficile de les y démêler l'un de l'autre, jeu auquel je me plaisais sans toujours y réussir. Leurs premiers essais, dans la *Revue blanche*, séduisirent Carrière et moi, par ce qu'ils avaient de touffu, d'odorant, de sonore et de coloré comme la forêt vierge. Ces jeunes gens avaient l'air d'Indiens, marchant du pas souple des porteurs de manchy qui soutiennent entre eux un panier suspendu, une corne d'abondance, d'où

s'écroulent des ananas, des cocos et des fleurs. Leur union est telle qu'on songeait aux Goncourt. L'aîné, si l'on peut dire qu'il y eût un aîné, veillait avec un soin maternel sur la santé du plus jeune. Leurs modestes ressources ne leur avaient permis de louer qu'un tout petit appartement, dans un hôtel mi-populaire mi-paysan. Mais ils en étaient souvent partis, car Eugène Carrière les accueillait, paternel, dans sa nombreuse famille. Il les admirait beaucoup pour leur sérieux, leurs conversations toujours élevées, leur probité morale. J'aimais rencontrer le franc regard d'Ary, luisant, doux et sombre comme un marron de son île natale, entendre Marius marteler ses phrases qui toujours portaient l'empreinte d'une sagesse précoce. Que n'ont-ils pas fait pour leurs amis, et avec quelle intelligence, quel désintéressement ! Comme ils comprirent tôt l'art d'un Charles Lacoste dans leur étude divinatoire intitulée : *La géométrie en couleurs des choses*. Qu'ils exaltèrent ma poésie dans une étude parue au *Mercure*, un an après ! Tant d'œuvres capitales qu'ils ont écrites ne les ont pas empêchés d'aborder le journalisme. Mais ils sont demeurés debout là où tant d'autres tombent. Ils se sont respectés en respectant les autres. Dans tout et dans tous ils auront aimé et ils aiment la France.

J'allais donc à Pau, assez souvent, à cette époque, bâiller au soleil du *Boulevard du Midi*, favoriser une paresse qui m'a toujours porté à chanter de préférence quand il pleut, ce qui est le contraire des cigales et donnerait une solution inattendue à la fable du Bonhomme. Il m'arrivait d'aller souvent prendre mes repas dans l'auberge la plus drôle du monde, qui portait cette enseigne : *Hôtel des Balances*. Elle était située sur la *Côte de la Fontaine*. J'ignore pour quelle raison un bon nombre de paysans basques, enrichis en Argentine, la fréquentaient, soit qu'ils vinssent à Pau pour les foires et marchés, soit qu'ils fussent entre une arrivée et un départ de paquebot. Il faut avoir habité Saint-Palais ou Hasparren pour se faire une idée de la constante communication du pays eskuarien avec l'Amérique du Sud. J'ai vu, dans cette auberge, d'anciens laboureurs qui, pour avoir charrié de l'eau, gardé les bœufs, ou tenu un jeu de paume ou un café à Buenos-Ayres, en étaient revenus au bout de dix ans chargés de breloques d'or, en compagnie de femmes du même monde qui arboraient des solitaires ou des colliers de perles d'une valeur considérable. Ce qui ne les

empêchait pas, et c'était touchant, d'enlever jusqu'au moindre atome de sauce de leur assiette à l'aide d'une croûte de pain maintenue entre le pouce et l'index Ces « Américains » sans jactance mangeaient à de petites tables à part, ne rompant le silence que pour demander si les colis d'Yturbide ou de Larremendy étaient restés en panne à Dakar. Mais le chef-d'œuvre de l'*Hôtel des Balances* était la table d'hôte, présidée par un très vieil habitué, M. Cousseau, qui se vantait d'être un ancien employé des douanes et de compter, dans son ascendance, jusqu'à trois générations de gabelous. Il était tout à fait de l'époque, ou du moins de l'esprit de Daumier. Il avait la manie de demander à ses voisins s'ils iraient le soir « au spectacle ». Le « spectacle » était pour lui synonyme de représentation théâtrale. Se piquant d'éducation, mais sourd comme un pot, il fit un jour une scène violente à un pensionnaire qui mangeait en tenant allongée sa jambe sur une chaise, et il ne se douta pas le moins du monde que cette incorrection était due à une fracture de la cuisse. Il me fit un jour un jeu de mots si absurde que je le rapporte ici. Comme il mangeait la tête d'un poisson nommé rousseau, fort bon, et que l'on pêche en abondance sur notre littoral, il me dit froidement et avec un certain haussement d'épaules : « Je mange la tête de Jean-Jacques. »

Le reste de la table d'hôte était surtout composé d'employés d'*Old England* ou des *Nouvelles Galeries*, de fonctionnaires, de demi-mondaines qui sentaient encore leur étable, et rehaussé parfois de la présence de... devinez qui? je vous le donne en cent... du comte Robert de Montesquiou, l'auteur des *Chauves-souris* et du *Chef des odeurs suaves*. Je le connaissais de vue parce que l'on me l'avait montré sur la place Royale où, vraiment, il avait grande allure, défiant par son élégance le plus beau des lords. Je me gardai de me laisser présenter à lui à l'*Hôtel des Balances*, parce qu'il m'en a toujours voulu extrêmement, paraît-il, de ma réponse qu'il trouva insolente, que je lui avais adressée à Vic-Fezensac, au château des d'Artagnan, où il passait les vacances et où il m'avait convié. Je n'ai gardé nulle mémoire de ce manquement à un gentilhomme, mais chez certains nerveux le souvenir de l'offense s'aigrit d'autant plus à la longue qu'elle n'existe pas. Il n'y avait d'ailleurs pas à discuter, il était bien inutile qu'il sût mon nom.

Il eut, à l'*Hôtel des Balances*, cette originalité de conversa-

tion qui ne cessait jamais d'éblouir, et qu'il employait aussi bien — en cela se devine la race — devant Forain, Loti, Robert d'Humières ou Anatole France, qu'en présence de M. Cousseau. Son esprit jaillissait de source. Il faut avouer, en passant, qu'il fut un vrai poète, fort méconnu, sans doute à cause de son aristocratie et de ses épigrammes.

Surtout un certain jour, il tint cette Pension sous le charme de sa parole, et même M. Cousseau qui se penchait vers lui pour saisir quelques éclats de cette voix claironnante. Robert de Montesquiou goûtait certainement là un succès qu'il n'eût pas remporté ailleurs, car si telle « honne » me parla des causeries de ce ruffian avec un demi-sourire, d'ailleurs enchanté, on les buvait à l'*Hôtel des Balances* avec un sincère et imperturbable sérieux. Les humbles, s'ils n'ont pas habituellement le sens du ridicule d'autrui, saisissent souvent la valeur d'une personnalité à laquelle un bourgeois refuse son suffrage.

« Il est temps, il est temps, s'écriait Robert de Montesquiou à l'*Hôtel des Balances*, où il rebouchait la bouteille de gros vin avec une orchidée merveilleuse qu'il enlevait de son souple veston, il est temps que j'institue mon légataire universel ! J'avance en âge. Je veux laisser à quelqu'un, digne de cette mission, le grand honneur de faire réimprimer mes œuvres après ma mort. Quant au temps présent, messieurs, il pèse aux épaules d'un homme tel que moi. Je n'ai jamais filé le « lin du vil labeur ». Bien heureusement ai-je trouvé la seule fonction qui me convienne, chez James de Rothschild qui possède les jardins des Mille et une Nuits. Investi d'une charge inappréciable, j'irai dans ces jardins, dès l'aube, chaque jour, parmi les roses mes amies, et, m'approchant de chacune d'elles, je lui enlèverai avec délicatesse le pétale discordant, celui qui, par sa nuance, ne serait plus tout à fait en harmonie avec l'ensemble de la plantation. Ainsi, messieurs, rien n'y pourrait jamais choquer l'œil de James de Rothschild. Mes émoluments doivent être à la hauteur de la générosité de ce banquier (qui fit, dit-on, fortune en ramassant une épingle) et de la tâche qu'il me confie. Je serai, messieurs, inspecteur des roses. »

A ce moment la bonne femme qui passait du poulet lui objecta, parcimonieuse et surprise :

— Eh quoi, monsieur, vous prenez deux ailes?

Alors, et toujours avec le même ton de grand seigneur :

— Tranquillisez-vous, madame. Je paierai un supplément.

Le printemps de 1902 marqua douloureusement dans ma vie. Je n'ai pas à m'en expliquer. Je l'ai fait suffisamment dans une suite d'élégies qui parurent sous le nom de *Tristesses*. Ce fut un drame intérieur en trois actes et en trois ans. Il commença dans une journée de mars ou d'avril qui roulait du ciel bleu entre les galets d'un gave ; se déroula durant trois automnes successifs ; se termina en un jour d'été, brusquement. Ainsi un coup de foudre isolé mais de cet orage concentré, il n'est sorti que du bien. Et je loue Dieu de m'avoir, par ce choc, averti, dirigé, sauvé. Le début de cette énervante et longue peine coïncida avec la publication du *Triomphe de la vie* (*Jean de Noarrieu* et *Existences*). Ce livre est précédé d'une courte dédicace, où je fais allusion à une étrange rencontre que je fis au moment que je mettais la main au bon à tirer. J'allais chasser. Je rencontre une très vieille femme, marchant à l'aide de béquilles, coiffée d'un large chapeau de moisson. Un joli petit chien l'accompagnait. Elle allait d'un tel train que je ne pense pas qu'elle dût faire plus de trois cents mètres à l'heure. N'ayant point d'argent sur moi, je lui offris une partie du déjeuner que j'emportais et que je retirai de mon carnier. Elle accepta ce don avec des mots si gracieux et si nobles que je ne saurais les exprimer. Comme je lui demandais où elle se rendait, elle me répondit qu'elle gagnait, à pied, Mont-de-Marsan où elle espérait arriver ainsi, par petites étapes. Sa distinction était si simple, une bonté si radieuse émanait d'elle, que j'essayai de l'amener à me faire connaître son origine. Mais elle éluda la demande en me disant qu'une pauvresse comme elle ne voudrait, pour rien au monde, me faire part de sa famille et de son berceau. En revenant de la chasse, je la retrouvai à quelque deux kilomètres du lieu où je l'avais croisée en allant, mais assise sur un tertre moussu, et ravaudant avec de fort jolis ciseaux sa jupe effilochée. Son caniche la gardait.

Quelques mois après, cette femme, je la vis distinctement en songe. Elle portait un cabas. Elle prit un exemplaire du *Triomphe de la vie* (je ne sais où dans mon rêve) et, le glissant dans son panier, elle me dit : « Je couvre de mon ombre ta jeunesse rieuse pour qu'il ne t'arrive aucun

malheur. » Je m'éveillai. La femme de chambre entrait pour ouvrir mes fenêtres. « Monsieur, m'apprit-elle, une vieille mendiante est passée tout à l'heure, qui m'a dit qu'elle connaissait monsieur parce que un jour, en allant à la chasse, il lui avait donné de la viande et du pain. Elle avait avec elle un petit chien à qui elle a demandé de prier pour monsieur. Et je n'ai jamais rien vu de drôle comme ce toutou qui s'est mis à genoux devant la grille. Je crois qu'il priait pour monsieur. »

« Je couvre de mon ombre ta jeunesse rieuse », m'avait dit en songe la pauvresse. Et il est vrai qu'à ce moment ma vie s'obscurcit, ou, plutôt, devint opaque. Aujourd'hui que je suis en pleine lumière, loin des visions décevantes du passé, libéré des sirènes qui m'énervaient, je m'étonne de cet étrange état comme si quelque autre en eût été le sujet. Ce fut une sorte de « nuit obscure » qui n'a rien de commun avec celle qu'a décrite un saint Jean de la Croix. Je vécus au milieu du monde, mais comme séparé de lui, encore que l'on ne s'en aperçût point autour de moi, pas même les plus proches ; encore que j'aie réalisé, durant cette période, des œuvres très normales, par exemple le *Roman du lièvre*, et noté de nombreuses observations botaniques ; encore que j'aie agi, reçu, rendu des visites ; que j'aie pris part, durant les vacances, aux villégiatures d'amis ; que je m'y sois beaucoup égayé en apparence : cet état de malaise et de vertige, cette nausée de la vie, était presque insupportable.

Au mois de mai vint me voir Léon Moulin. Petit universitaire, il était de ces modestes qui vous aiment de tout cœur dans l'ombre, ne résistent pas au désir de vous le faire savoir timidement, nous consolent des singes gambadeurs qui enragent contre nos raisins qu'ils ne trouvent pas assez mûrs. Personne mieux que lui ne m'a compris, et, sans doute, a-t-il pénétré plus que moi-même, avec son âme d'évangile, dans cette partie de mon œuvre inspirée par une charité, sincère je le veux, mais que je suis loin de pratiquer dans l'ordinaire de la vie. J'aurais voulu consacrer à Léon Moulin ces strophes que Lamartine dédiait à Jules de Rességuier :

Je suis le doigt, et toi le livre;
Mon cœur te révèle le tien;
Mais chaque note qui t'enivre,
C'est ton encens et non le mien.

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor.

Le printemps avait ouvert tout grands les calices de mon jardin pour recevoir cet ami fidèle qui s'avançait parmi les tulipes et les anémones, tel qu'un saint François d'Assise. Je ne ferai point le portrait de Léon Moulin. Il est tout entier dans l'humble personnage, au regard chargé de miséricorde et de pauvreté, que le génie de Rembrandt a fixé entre les deux pèlerins d'Emmaüs. A chaque fois que j'ai revu Moulin, j'ai eu cette impression que d'invisibles passereaux venaient chercher asile sur ses épaules, sur ses mains, à ses pieds. La Providence lui réservait une compagne digne de lui, la sœur du poète Jean Viollis, Mlle d'Ardenne de Tizac. A eux deux ils m'ont doté d'un filleul.

Ce fut dans un recoin montagneux, à Bielle, que je me réfugiai pour terminer le *Roman du lièvre*. Je logeais dans une auberge où venait le garde forestier. Le charme des bois le suivait. Il avait, malgré son âge avancé, la verdeur d'une écorce de houx. Il mangeait et buvait en silence, jaugeant quelque hêtre qu'il faudrait abattre sur la clairière luisante de buis. Je passais un instant de la soirée avec la famille qui m'hébergeait. Les filles portaient le costume ossalois, se mêlaient, le dimanche, brillantes comme des fleurs de moisson, aux rondes tristes et lentes qu'accompagnent le bourdonnement sourd d'un instrument à cordes et le fifre déchirant. Je me rendais parfois à la petite ville voisine pour y faire des emplettes, un quartier d'agneau ou des truites, que je rapportais pour mes repas arrosés d'un vin puissant de Saint-Faust. J'errais quelque peu dans la montagne, seul. C'est au sommet du Saint-Julien que j'ai vu les pâturages les plus gras. On eût dit des toisons des brebis de Virgile. J'étais reçu à Bilhères, village qui surplombe Bielle, dans la demeure d'un de ces patriarches dont la vertu dominait la contrée aussi bien que le frêne de son enclos. Il était géomètre. Il connaissait jusqu'au moindre filet d'eau de la vallée dont il avait dressé le plan. La hauteur où il vivait ne l'avait point soustrait aux épreuves, mais l'avait rapproché de Dieu. La mort d'une enfant l'avait frappé au cœur, puis d'autres deuils suivirent. « Si la foudre tombait sur les lieux bas, a

écrit Pascal, les poètes manqueraient de preuves. » Elle avait allumé ici le bûcher du sacrifice accepté. Accueillant et simple, il portait bien son nom : Bonnecaze, qui veut dire bonne maison. Je revins à Orthez par un assez long et poétique détour que me permirent des amis qui vinrent me prendre en voiture. Nous fîmes halte à Oloron dont la montagne n'est qu'un iris bleu aux pétales chiffonnés et couverts de rosée. On nous montra, à l'hôtel, un vieux monsieur obèse et congestionné que l'on nourrissait gratis, comme réclame, parce qu'il y mangeait depuis cinquante ans. Je crois que, dans cette ville, le nom de Barthou mis à part, on ne connaît que celui de Loubet. Tout le monde s'y appelle Loubet. Aussi me distrayais-je fort en demandant à des gens du cru : « Pourriez-vous me donner l'adresse de M. Loubet? » Ma question était accueillie par un large éclat de rire. « Mais monsieur, me répondait-on, il nous est impossible de vous renseigner. Est-ce de M. Fernand, de M. Louis, de M. Gaston, de M. Jean ou de quelque autre que vous voulez parler? Moi-même je m'appelle Loubet. Ainsi vous voyez... »

Je rejoignis ma mère à Estang, village d'Armagnac, où ma sœur depuis douze ans vivait dans le bonheur. Je n'ai jamais pénétré dans cette calme demeure sans éprouver cette reconnaissance qu'inspirent les foyers hospitaliers à ceux qu'ils enveloppent de leur douce flamme. L'accueil de celui-ci est bon entre tous, à l'ombre, au soleil, ou dans l'orbe de la lampe. L'antique voiture vous dépose devant la porte. Un vieux serviteur prend votre valise. Dans le corridor un peu glacial on accroche son manteau. La grande cuisine est gaie où rôtit la dinde. La cuisinière est rouge comme le bon vin qu'on va nous servir. Il y a dans la salle à manger un antique paravent où sont peints des épisodes de la vie de Robinson Crusoé, et le vieil ami, c'est de Robinson que je parle, y est coiffé d'un bicorne d'académicien. Une huppe empaillée, trois épis de maïs géminés, quelques dessins à la mine de plomb, de grêles cornes d'antilope, une pendule Empire, une fontaine d'étain, un placard miroitant qui sent la confiture, le froid d'une toile cirée, des visages honnêtes, des langues sans venin, sont le décor et l'âme de repas bénis. Combien n'ai-je pas écrit là de poèmes, soit qu'au printemps les nombreux peupliers de l'avenue s'emplissent du chant des rossignols, soit qu'en automne j'allasse le matin boire les grappes de raisins bleus, aux grains pressés, tout embuées, lourdes

comme des masses de métal. Estang, cette bourgade inconnue, il semble qu'elle n'ait d'autre raison d'être que sur les vieilles cartes départementales. Moi-même, avant que ma sœur s'y établît, je m'amusais de rechercher sa situation, l'origine de son nom, ses marchés, ses « âmes ». Maintenant, la vie de cette tête d'épingle sur l'atlas prend une haute signification. Des berceaux y furent tressés, et de tout petits garçons que j'ai connus, qui regardaient les images d'Épinal, ont été meurtris par la guerre où y sont tombés. Nous allions, ma mère et moi, rechercher, pour la ramener avec nous, ma nièce Anne qui était venue passer les vacances avec ses père et mère. On nous la confiait à Orthez pour qu'elle y fît quelques études, surtout pour qu'elle y préparât sa première communion. Elle était douce et bonne. Jamais elle ne m'a causé la moindre peine, ni désobéi. Aussi, quand elle revenait de la classe, si j'étais chargé de lui faire apprendre ses leçons de français ou de géographie, je lui laissais voir que j'ignore la grammaire, l'en dispensais et, quant à la géographie, nous bâillions en nommant Madras, Karikal et Mahé, qui ne signifient rien du tout. Le pensionnat des dames de Saint-Maur, où elle allait, était charmant : un nid de marronniers d'Inde où éclataient des cris d'adolescentes. Et aussitôt qu'elles faisaient silence, parce que rentrées à l'étude, une fontaine se recueillait aux pieds de la Vierge des récréations. Anne accomplit sa première communion, à Orthez, le 28 mai 1903. Et je me souviens qu'au dîner de famille, comme j'étais contrarié que la discipline exigeât qu'elle allât, une dernière fois, coucher au couvent, ce qu'elle faisait depuis sa retraite, je lui fis signer un papier où elle déclara que j'avais désapprouvé cette tyrannie qu'on lui imposait. Que de fois la présence de ma petite Anne, entre ma mère et moi un peu solitaires, et épousant les mêmes peines, m'a consolé et distrait ! Que d'heures ravies au pensionnat durant lesquelles cette enfant venait poursuivre avec moi un perdreau sur la colline ou herboriser silencieusement.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

Le Nationalisme asiatique

Dans la terre bénie du surnaturel, toute idée neuve ne peut manquer de revêtir une forme mystique. Le nationalisme qui vient d'éclore en pays d'Orient est pour toute l'Asie une vraie religion. Il inculque à ses néophytes la même foi candide et profonde que montrèrent jadis leurs aînés à l'aurore des anciens cultes. Il a ses prophètes. On les appelle Moustapha Kémal en Turquie, Mahatama Gandhi aux Indes, Zaghloul pacha en Égypte. Il possède ses livres saints : pacte national d'Anatolie, proclamation de Damas, manifeste de l'*India Independence Party*. Il compte ses martyrs d'Amritsar, de Smyrne, d'Alexandrie ; ses propagandistes ardents, ses exaltés farouches, ses apôtres illuminés. Il accomplit de vrais miracles. Sous l'effet de sa fronde invisible, le *Goliath* britannique chancelle en Asie, les autres pays de l'Europe abandonnent leurs positions et la grande Entente victorieuse est tenue en échec par 6 millions de Turcs affaiblis. Enfin, il ne lui manque pas même sa kââba au prestige immense : Angora, la citadelle symbolique du patriotisme dont le nimbe triomphant vient, aux heures de doute, ranimer l'enthousiasme des hésitants et exalter la foi des confesseurs.

Étourdie par les bruits de la Ruhr, l'Europe perçoit mal cette grande rumeur qui monte du fond de l'Asie. Elle enfermerait volontiers ses intérêts dans les limites étroites

de son horizon si des incidents graves, des bords du Nil à l'Indus, ne venaient chroniquement lui montrer la portée du nouveau conflit qui s'ouvre entre l'Orient et l'Occident.

Sans doute, la guerre a précipité l'évolution psychique de l'Asie. Mais dès la fin du siècle dernier, des observateurs sagaces notaient les symptômes avant-coureurs de ce bouleversement, qui ouvre aujourd'hui de larges lézardes dans l'édifice colonial des puissances, fait surgir des limbes de l'histoire tout un cortège de nations oubliées et réduit de puissants Empires en une poussière de petits États.

Au début du siècle, l'Asie s'agite. Les Jeunes-Turcs en 1908, les Jeunes-Persans en 1909, les Jeunes-Chinois en 1912 détrônent Abdul Hamid, Mohammed Ali et le Fils du Ciel par un même besoin de réaction contre les empiétements de l'étranger : Russe, Anglais ou Mandchou. Ils les remplacent par des gouvernements à formes semi-démocratiques empruntées à la civilisation de l'Europe dont les idées d'égalité et de libre arbitre se développent sous le filet militaire et économique qu'elle a jeté sur l'Asie. D'innombrables journaux et comités se fondent bientôt du Pont-Euxin au Petchili, et peu à peu le sentiment patriotique vient tirer les Chinois de leur routine et les Hindous de leur nirwâna.

En Europe, les luttes religieuses ont pris fin. Mais à leur place les conflits politiques revêtent une forme aiguë. Un fanatisme nouveau se fait jour. Chez les Serbes, Croates et Slovènes, il déchaîne la crise régionaliste de Zagreb ; chez les Irlandais, la lutte fratricide ; chez les Belges, le mouvement flamingant. Ici, il exige la fermeture de l'Université française de Gand, là, il dresse l'une contre l'autre les trois fractions de la Suisse. Ici, il excite le particularisme ukrainien en Pologne, là le séparatisme catalan en Espagne ; puis il arme le bras des assassins de Kurt Eisner, de Rathenau et de Narutowicz.

Dans ce qui fut l'empire des tsars, l'acuité du sentiment national provoque des incidents inattendus. On voit les Finlandais, Esthoniens, Lettons, Lithuaniens affirmer leur vitalité agressive. Quant aux autres, ceux qui restent soumis à Moscou, les Ukrainiens, Russes Blancs, Caucasiens, ils obligent par leur attitude les soviets à supprimer l'autonomie et la semi-indépendance si libéralement distribuées

aux allogènes depuis 1917. Les décrets organisant les républiques bolchevistes sont abrogés en 1923, et imitant la Constituante française, les commissaires morcellent l'Ukraine en cinquante-deux départements.

En Asie jadis, les liens religieux étaient seuls efficients. On était orthodoxe avant d'être Grec, sunnite avant d'être Turc, chiite avant d'être Persan. La doctrine islamique qui classe l'humanité en deux catégories : fidèles et mécréants, hommes libres et raïas, favorisait cet état d'esprit en maintenant l'inégalité juridique entre les deux castes. La révolution de 1908 et la théorie de l'« ottomanisme » ouvrirent la première brèche dans le mur de cet exclusivisme, et, depuis, les liens ethniques se substituent à la vieille solidarité confessionnelle ; les représentants des trois grandes familles humaines, les Aryens, les Sémites, les Touraniens, cherchent confusément à se grouper, et l'esprit d'indépendance anime non seulement les grandes nations mais encore toute une pléiade de petits peuples : Kurdes, Circassiens, Chaldéens, Tartares, Mongols, Coréens, Géorgiens, Arméniens.

Sans doute, a dit Renan, « l'influence de la race est contrebalancée par une foule d'autres influences qui parfois semblent dominer et même étouffer entièrement celle du sang ». Mais par un phénomène bizarre, on voit l'union s'accomplir non pas au nom de ce qui est, mais de ce qu'on croit être, et le patriotisme prendre racine dans les milieux les plus hétérogènes, par la seule vertu d'un idéal et d'une origine ethniques illusoires. Tadjiks, Turcomans, Loures, Chaldéens, Kurdes, Bakhtyaris, tous ces peuples dont l'extraordinaire amalgame constitue aujourd'hui l'Empire du Schah revendiquent avec fierté leur titre de Persans. Les Turcs du Bosphore, chez lesquels le sang jaune des hordes d'Erthogrul s'est consumé après six siècles de métissage avec les Grecs, Arméniens et Caucasiens, donnent chaque jour des preuves de leur chauvinisme exubérant. Enfin les Arabes de Syrie et de Palestine, cette mosaïque de tribus disparates mêlées à des générations de races conquérantes, manifestent un égal désir de voir revivre l'époque glorieuse des grands califes dont ils se proclament les héritiers.

Comme ces troncs d'arbres qui tournoient dans les remous du torrent avant de suivre le fil de l'eau, les peuples à peine déracinés de leurs habitudes millénaires

hésitent à s'abandonner à leurs destinées. Les groupes turcs cherchent timidement le chemin de Tachkent et d'Angora. Les Aryens subissent l'attirance vague de Téhéran et les Arabes celle de La Mecque, de Damas, du Caire et de Bagdad, sans savoir autour de quel noyau s'opérera la cristallisation de la race entière.

A l'approche de l'orage, les détails d'un paysage se détachent avec relief et netteté ; de même, dans le ciel lourd de l'Asie, les défauts et qualités des peuples apparaissent avec plus de précision en dépit des métissages. L'influence du climat, que Taine proclamait décisive et que niait Gobineau, se démêle aisément dans le caractère des trois races qui nous occupent. Le Touranien grave et rude montre à nu toutes ses qualités d'homme du Nord ; l'Arabe vif, primesautier et bavard, celles des races du Midi ; entre eux l'Aryen artiste, raisonneur et dialecticien paraît plus que jamais mériter son surnom de Français d'Asie. On voit le Touranien, fidèle à ses tendances démocratiques, ressusciter son ancien système populaire des Kouroultaï ou assemblées nationales. Les Kirghiz, Bachkirs et Tatars confient leurs destinées à des députés élus librement dans la steppe, et les Turcs d'Asie Mineure s'en remettent à l'autorité du Parlement d'Angora. Par contraste, l'Aryen, héritier des traditions de Darius, conserve à ses gouvernements la forme autocratique. Il maintient un Schah à Téhéran, un Émir à Kaboul, un Khan à Hérat. Quant à l'Arabe, son incurable individualisme s'affirme au sein des royaumes de Hussein, de Fayçal et d'Abdallah comme à la meilleure époque de son histoire, au temps de la tragédie de Kerbela sous le Califat glorieux des Ommiades.

Sous l'action du ferment national, l'Asie entière est en transformation et sur cette scène immense qui va de la Palestine au Petchili, la guerre d'Anatolie, les troubles du Turkestan, le réveil de la Perse, l'effervescence sémitique et le boycottage hindou apparaissent comme le lever de rideau d'une pièce dont l'ampleur puissante risque d'écraser les tragédies européennes avec leur scénario modeste et leurs décors restreints.

Nous voudrions exposer l'état actuel au point de vue ethnique de la partie occidentale de ce grand continent, celle qui intéresse davantage l'Europe ; esquisser l'évolution contemporaine des trois grandes races qui l'habitent et si

la tâche n'est pas trop osée, chercher à présumer leur future constitution politique.

Les Touraniens.

Du cinquième au seizième siècle, sous le nom de Huns, de Mongols, de Tartares, de Seldjouks, de Magyars, de Bulgares et d'Osmanlis, des hordes de jaunes nomades, quittant leurs steppes arides du Gobi ou des confins sibéro-altaïques dévalent vers l'Occident à la recherche de pâturages, de butins ou d'aventures.

Durant mille ans, ils s'imposent à tous par la suprématie de leur organisation guerrière, par l'invincible élan de leur bravoure sauvage. On les voit batailler sans trêve du fleuve bleu chinois, le Yang tsé Kiang, à cet autre fleuve bleu européen, le Danube, camper sous Paris avec Attila, envahir la Hongrie avec Arpad, la Bulgarie avec Isperich, l'Asie Mineure avec Alp Arslan. Sous Gengis Khan, ils règnent sur le monde. Ils écrasent à Liegnitz les forces militaires de l'Europe liguée contre eux. Puis ils s'emparent de Bagdad avec Houlagou, brûlent Moscou avec Tokhtamich, reviennent à Angora avec Tamerlan, abattent l'Empire byzantin avec Mahomet II et conquièrent l'Inde avec Aureng Zeb.

Pour ces Poméraniens de l'Est, la guerre est une industrie. Quand ils ne combattent pas les autres peuples, ils s'enrôlent au service des rois de Perse, des empereurs de Chine et des khalifes de Bagdad. A défaut, ils bataillent entre eux à tort et à travers. Ce sont les vrais reîtres et condottieri de l'Asie médiévale. A la solde du roi de Blaquie, ils écrasent les croisés de Baudoin. Sous le nom de mameluks, ils battent saint Louis à Mansourah où le bon Joinville s'étonne de leurs bannières chevelues « qui semblent testes de diables » ; au service des sultans de Transoxiane, ils repoussent les armées de leurs congénères les Khans de Mongolie. Et, partout où ils passent, ils fondent des dynasties : Gengiskhanides ils règnent à Pékin, Seleucides à Konia, Timourides à Samarkand, Osmanlis à Stamboul et Kadjars en Perse.

Après ces dix siècles de raz de marée incessants, le flot touranien finit par refluer vers l'Asie centrale, laissant l'Occident couvert de ses débris. En Europe, 10 millions de Tatars, Kirghiz et Bachkirs répandus entre la Crimée,

l'Oural et la Volga ; en Asie, 30 millions de Turcs formant des îlots plus ou moins compacts en Anatolie, en Azerbeidjan, en Perse, au Boukhara, au Kliva et dans les Turkestans russe et chinois. Tels sont aujourd'hui les restes de ces « Tartarins » dont la chrétienté médiévale s'épouvanta si fort.

Dispersés sur d'immenses espaces, sans liens entre eux depuis des siècles, enchevêtrés d'éléments slaves, kurdes, caucasiens, persans et arméniens, ces restes des invasions jaunes forment malgré tout un ensemble d'une remarquable homogénéité. Sauf à la périphérie, au voisinage du Bosphore et du Caucase, où des métissages sans nombre ont fait disparaître le type primitif, la race se retrouve avec ses caractères physiologiques bien nets. De la mer Noire au Thibet, c'est le même visage rond et empâté, les mêmes yeux bridés, la même nuque épaisse enchâssée dans un buste lourd que supportent les jambes courtes et arquées du nomade cavalier. Les différents dialectes parlés par ces groupements ont un fonds commun qui leur permet de se comprendre aisément entre eux. Si l'Anatolien s'aventure au fond du Turkestan chinois, il évolue à l'aise chez les citadins de Kachgar et les nomades de Dzoungarie. Il retrouve ses mœurs et ses coutumes, jusqu'à ses mets favoris que l'on appelle du même nom : le kebab ou viande rôtie, le pilaw ou riz à l'étuvée, le caïmak ou crème cuite ; et partout où il passe, il a tôt fait de démêler son vieux parler turc au milieu de l'amalgame des termes chinois, mongols, persans et arabes que des contacts séculaires lui ont imposé.

Chez le sémite, l'individu reste intangible ; chez le Chinois, il s'efface dans la famille ; chez le Turc, il disparaît dans la collectivité. Ce trait essentiel, joint à son instinct naturel de la discipline, à son culte pour la consigne et l'ordre donné, fait du Touranien un peuple essentiellement militaire. Il favorise ces tendances démocratiques que l'on voit si curieusement s'affirmer à Angora après avoir aidé à la fondation d'une vraie république bolcheviste chez les Khoungouns il y a cinquante ans. En accueillant avec une faveur marquée la révolution russe, en lui apportant l'appoint précieux de leurs solides régiments appelés chinois, les Turco-Mongols ont autant obéi à d'obscurs instincts communistes qu'à l'idée de profiter de la chute du tsar pour s'émanciper un jour.

Dévastateur incorrigible, étranger aux choses de l'art, incapable de créer une civilisation originale, tels sont les défauts dont on se plaît à gratifier le caractère touranien, en l'ornant par compensations de toutes les vertus du vrai guerrier : courage, clarté de vues, jugement sûr, ponctualité, sens de l'organisation. Portrait excessif, auquel on omet d'ordinaire le trait dominant : la subtilité diplomatique, qualité précieuse qui aida Mongols et Osmanlis à édifier leurs grands empires et permit à Stamboul de faire échec à l'Europe entière de la guerre de Crimée à San Stefano et de l'affaire du *Gœben* aux tractations de Lausanne.

« Plus par feinte que par force, ils combattent », disait des Mongols le sagace plan Carpin. Les Osmanlis, eux aussi, durent autant leur succès à l'astuce de leurs souverains qu'à leur indéniable valeur militaire. Jamais peuple ne sut tirer plus subtil parti des divisions entre les pays qu'il avait à combattre ; jamais race conquérante n'utilisa avec plus d'à-propos les talents militaires des nations asservies. L'Occidental, nourri de la lecture de ses classiques, s'habitue à n'entendre que leur son de cloche ; il voit l'histoire d'un seul côté, il apprécie les exploits de ses grands hommes et en ignore la contre-partie. Il s'étonne des grandes conquêtes réalisées par un Alexandre avec un petit nombre de guerriers et demeure indifférent devant celles qu'accomplit Erthogrul le Pourfendeur avec une horde de 50000 nomades. Ces éléments infimes suffisent au chef osmanli et aux sultans ses successeurs pour édifier en Asie et en pleine Europe un Empire immense qui, pour être chancelant, fut au moins plus durable que celui du Macédonien. Mais aussi, quelle souplesse et quelle virtuosité dans l'art de diviser pour régner. C'est avec des Serbes et des Bulgares que Bayazid présente la bataille à Tamerlan sous les murs d'Angora en 1403. Cinquante ans plus tard, Mahomet II fait enfoncer les murs de Byzance par une artillerie construite par les Arméniens sur les plans d'un Hongrois ; puis il emporte la ville avec ses janissaires européens. Deux siècles après, Kara Moustapha met le siège devant Vienne avec une armée de Valaques, de Thessaliens, Épirotes, Macédoniens et Albanais plus ou moins convertis. Et la puissance ottomane se maintient tant que la loi féroce du Devchurmé ou cueillette permet au recruteur d'enlever les petits des Européens pour en faire des janissaires. Elle chancelle quand

la conscience nationale s'éveille chez les chrétiens à la voix de Pierre le Grand.

Alors, l'homme blanc prend sa revanche. A leur tour, les Jaunes sont refoulés dans leurs repaires de l'Asie centrale et s'ils tiennent encore à Stamboul, c'est que les compétitions occidentales ne permettent pas au Slave de donner le coup de grâce au légendaire homme malade.

La guerre de 1914 et la débâcle russe de 1917 amènent un complet revirement. De la Crimée à Samarkand et de Stamboul à Bakou, le Touran subjugué reprend espoir. Il joue son rôle dans la révolution bolcheviste. Les Tatars du Volga, dont la capitale Kazan est le centre de l'islamisme russe, s'enrôlent en masse dans les formations rouges. Leurs voisins les Bachkirs en abandonnant Koltchak provoquent la débâcle de l'armée blanche. Enfin, en septembre 1920, au moment critique de la lutte contre les Polonais et Wrangel, les sotnias des Kirghiz sont au premier rang des cavaliers de Boudienni.

En échange des précieux services rendus par ces allogènes, le gouvernement de Moscou multiplie les promesses et les avances ; il laisse s'épanouir librement le régionalisme. C'est l'époque où la Russie semble n'être qu'un conglomérat de républiques fédératives ou de provinces autonomes soviétisées. Mais à mesure que le péril blanc s'éloigne... *gabbato il santo*... Moscou oublie ses promesses, retire ses concessions et resserre son emprise. Toute la pléiade d'États bolchevistes qui apparaissait aux heures sombres, depuis le grand astre de l'Ukraine jusqu'à la minuscule étoile des Oïrato-Hakases, s'évanouit aux rayons du communisme triomphant. En 1923, les Touraniens comme les autres ont perdu leur semi-indépendance et leurs délégués à l'Assemblée constituante où, sur 300 membres, 239 représentant les éléments slaves ne peuvent jouer qu'un rôle insignifiant.

Attentive aux possibilités d'accord avec les soviets, l'opinion a prêté peu attention à ce changement considérable dans la politique intérieure de Moscou, à cette nouvelle ligne de conduite adoptée à l'égard des allogènes. Si l'on pouvait s'élever au-dessus des temps aussi aisément qu'aujourd'hui on s'élève au-dessus du sol et juger les événements avec le recul nécessaire, sans doute apprécierait-on mieux le rôle considérable joué par ces éléments étrangers dans l'évolution de la Russie ; et l'on en déduirait qu'après avoir

aidé au triomphe de la révolution, ils peuvent aussi bien jeter bas le pouvoir qu'ils ont contribué à établir.

En Géorgie et en pays turc, l'agitation n'a pas cessé. Après les fusillades de Bakou, la guerre du Lenkoran et l'insurrection de Schamyl au Caucase, le récent procès des socialistes révolutionnaires d'Azerbeidjan a montré l'état d'esprit qui animait les accusés. Leur chef Safikurdski, ancien ministre de la Justice dans le cabinet nationaliste, revendiqua le droit de subir son interrogatoire en langue turque. En réponse, le tribunal le fit fusiller avec cinq de ses compatriotes.

Au Boukhara et au Kkiva, ces minuscules États turcs que le tsarisme laissait indépendants, le désordre est à l'état endémique.

Tout le pays entre la Caspienne et le Pamir fut un moment en pleine insurrection. Mais les rouges, concentrés à Tachkent et maîtres de la voie ferrée de Krasnovodsk, eurent raison des insurgés mal armés et mal équipés. En août 1922, après quelques mois Enver Pacha est tué et l'agitation s'éteint, sauf dans les montagnes du Fergana où les Basmatchis continuent à battre l'estrade.

Vaincu sur le terrain militaire, le touranisme n'en continue pas moins son action politique, et dans toute l'Asie centrale de nombreux propagandistes prêchent l'évangile panturc. Dans cette renaissance nationale qui s'appelle le pantouranisme, une partie de l'opinion européenne est portée à voir un nouveau danger, une machination germano-bolcheviste analogue aux tentatives de guerre sainte élaborées par les islamisants des universités de Berlin et de Leipzig, en 1915. Au contraire, cette doctrine nationale et non religieuse vise à détacher de l'anarchie bolcheviste de vastes et riches territoires ; elle risque de porter à la puissance de Moscou un préjudice grave dont les soviets ont conscience quand ils surveillent de près l'attitude d'Angora. Tchitcherine à Lausanne, Araloff en Asie Mineure, contrôlent avec un soin jaloux les rapports de leurs alliés turcs avec la France et l'Angleterre ; ils interviennent avec adresse pour brouiller les cartes au moment propice ; et, en les écoutant plaider avec chaleur et conviction la cause de la souveraineté turque à propos des Détroits et des capitulations, on songe non sans surprise que les droits d'autres Turs sont délibérément foulés aux pieds en Asie moyenne.

La politique britannique vis-à-vis du Touran est dans son ensemble aussi paradoxale. D'un côté elle s'emploie à affaiblir l'Empire ottoman, soutenant les prétentions territoriales des Hellènes, les aspirations religieuses des Arabes, les tentatives d'émancipation des Kurdes ; de l'autre, elle excite contre les soviets les musulmans turcs d'Asie centrale et favorise la création de foyers irrédentistes. Au moment de l'armistice le général Mellison, installé à Askabad, inonde de ses agents le Turkestan et les provinces transcaspiennes. Plus tard, Enver Pacha, lors de sa tragique aventure au Boukhara, trouve un concours empressé auprès du Political Service du nord des Indes. Ce travail de Pénélope, qui défait en Anatolie la toile politique tissée sur l'Amou Daria, a comme première conséquence le maintien de l'étrange alliance turco-bolcheviste. Routine ou méconnaissance des nouveaux facteurs psychiques, la Grande-Bretagne s'imagine mal la Russie future amputée en Asie par le touranisme de nouvelles Finlandes et de nouvelles Pologne. Les nécessités géographiques, ces formules commodes, lui semblent, comme au temps de Pierre le Grand et de l'expansion vers la mer libre, contribuer seules à la formation des empires sans qu'on ait à tenir compte du désir des peuples et du rôle décisif joué aujourd'hui par le nationalisme.

Les Iraniens.

L'Iran, ce vieux nom du vaste plateau qui durant des millénaires déversa sur l'Europe le réservoir inépuisable de ses peuples sort aujourd'hui, comme le Pharaon de la vallée des rois, de la cendre des siècles et de l'oubli des générations. Après deux mille ans de conquêtes, d'invasions et de léthargie, les habitants de l'antique Médie et de la vénérable Chaldée, Persans, Afghans, Kurdes, éprouvent comme les autres familles humaines un désir confus d'indépendance, un sentiment encore inconscient de leur unité ethnique.

Entre le Touranien militaire et le Sémite passionné, l'Asiatique de race blanche a su garder sa personnalité en dépit de ses innombrables avatars. Logicien et raisonneur, il a réussi par un vrai tour de force à marquer l'irrésistible Islam au coin de son génie aryen. Tandis que le Turc rece-

vait du Sémite la loi du prophète, comme un dépôt sacré, une consigne intangible devant laquelle durant mille ans il se garda de l'irrespect d'une glose ou de l'invariable d'une controverse, l'Iranien remaniait ce culte à son usage. Il lui fabriquait une métaphysique ; il lui donnait son plus subtil casuiste, Ghazzali, et son plus docte rationaliste, Avicenne.

« Ce qu'on a appelé la philosophie arabe, a dit Renan, est en réalité une réaction du génie européen de la Perse contre l'islamisme. » Sous le masque d'une foi profonde, l'Aryen n'a cessé de s'insurger contre le dogme que lui imposa le sabre des généraux des Ommiades et du Calife Omar. « A en juger par les apparences, écrit Gobineau, la Perse est un pays de mahométans. Les habitants ont toujours à la bouche les formules tirées du Coran et semblent les croyants les plus zélés du monde. Malgré cela, on peut considérer comme une vérité hors de toute contestation que sur vingt Persans prenant tous également cet extérieur, à peine un seul croit à ce qu'il dit. »

Chez cet autre Iranien, le Kurde, on discerne le même positivisme rudimentaire. On prête volontiers au descendant des Carduques de Xénophon des idées fanatiques et xénophobes. En l'étudiant dans son propre pays, on constate, au contraire, qu'il fait montre d'une largeur d'idées qu'on retrouve seulement au sein des populations islamisées de notre Afrique noire. La coutume sacrée qui impose aux femmes musulmanes le port du voile est délibérément inobservée en pays kurde ; et l'étranger arrivant à l'étape s'étonne d'être accueilli par la maîtresse de maison et ses suivantes au lieu de provoquer, comme en pays berbère, arabe ou turc, une fuite éperdue au plus profond du haremlik.

La réaction contre la morale étriquée des commentateurs du Coran s'affirma encore en Perse par la création d'un vrai théâtre musulman et la désinvolture avec laquelle peintres et graveurs osent s'affranchir des défenses canoniques concernant la représentation des êtres animés. L'art, cette notation infaillible de l'état d'esprit d'un peuple, achève de laisser transparaître le génie aryen, sous la grâce des miniatures, l'harmonie des décorations polychromes et la symétrique ordonnance des tapis multicolores.

Les deux seules tentatives qui furent faites à la fin du

siècle dernier pour rénover l'Islam furent encore l'œuvre de Persans ; le Bab et son disciple Beha Oullah tentèrent d'insuffler à la religion musulmane les mystiques tendresses du christianisme. Ils fondèrent ce curieux culte behaï, dont l'Amérique goûta si fort le charme étrange et la douceur philanthropique.

Malgré leurs qualités, les Iraniens, rongés comme leurs voisins par la lèpre orientale de la corruption et de l'apathie, dégénérés et décrépits, commencent seulement à prendre conscience de leur nationalité vers le milieu du dix-neuvième siècle. Gobineau note les premiers symptômes de cet éveil. « En dépit de la bigarrure de ses parlers et de ses populations, les gens du plus bas étage se repaissent de cette idée que la Perse est la nation la plus ancienne du monde, la première qui ait eu un gouvernement régulier. » On voit s'ébaucher des tentatives de rapprochement entre Persans, Afghans et Beloutches. Mais, inquiète de la formation d'un tel empire à sa frontière des Indes, la Grande-Bretagne intervient par deux fois, en 1837 et 1857, pour s'y opposer. Elle contrecarre les tentatives de régénération des Aryens à la même époque où la Russie, sapant l'œuvre des réformateurs du Tanzimat et des Hatticherifs, s'applique à maintenir le gâchis chez les Touraniens du Bosphore. L'Afghanistan, et le Beloutchistan, attirés dans l'orbite de l'astre anglais, ne jouissent plus que d'une semi-indépendance. L'émir de Kaboul et le Khan de Hérat sont les feudataires du vice-roi de Calcutta. Reste la Perse. En butte aux convoitises rivales des deux grands Empires européens, elle finit par être dépecée en 1907 en deux zones d'influence anglaise et russe.

A l'ouest, dans l'empire ottoman, la race aryenne passait par des épreuves plus tragiques. Inquiet des tendances séparatistes manifestées par les Arméniens, Abd ul Hamid excitait contre eux les rancunes de leurs parents kurdes. Il réussissait ainsi à donner le change à l'Europe lors des exécutions de 1895. Les capucins de Kharpout qui assistèrent aux massacres, virent les soldats ottomans s'accoutrer en paysans kurdes pour accomplir leur lugubre besogne. De la sorte le subtil souverain atteignait un triple but. Il se débarrassait d'une race dont le nationalisme naissant l'inquiétait, il discréditait les Aryens musulmans dont l'humeur indépendante l'obligeait à de coûteuses et inutiles expédi-

tions ; enfin il créait entre les éléments blancs de son empire un dissentiment profond qui lui permettait de renouveler au fond de l'Asie Mineure ses manœuvres de Macédoine.

L'antagonisme kurdo-arménien n'existait pas avant la tragédie de 1895. M. de Cholet en témoigne dans une relation d'un voyage entrepris à cette époque dans la vallée de Bitlis Chaï.

En visitant cette région, on est frappé de la propreté, de l'ordre et de la coquetterie d'humbles bourgades comme Malatia. Le marché, par sa bonne tenue, forme un contraste heureux avec le délabrement des bazars de l'Anatolie occidentale. Par un singulier paradoxe en ce pays turc, plus on s'éloigne de la capitale, plus les cités semblent florissantes. Avant la guerre, c'est aux portes mêmes du Caucase qu'il fallait aller, à Van et à Erzindjan, si l'on voulait constater un réel effort de progrès et d'adaptation à la vie moderne.

Or, ces localités sont habitées par des éléments de race blanche, Kurdes et Arméniens, tandis que la population des petites villes maussades et délabrées d'Angora, de Konia, d'Afioum Karahissar et d'Eskichehir est exclusivement touranienne.

Le partage de la Perse en 1907 sembla sonner le glas de l'indépendance des Aryens en Asie. Au contraire ce fut le stimulant qui les secoua de leur torpeur. Sous l'excès de l'humiliation, les habitants de l'Empire du Schah se soulèvent en 1908 et renversent l'incapable souverain, le Kadjar touranien qui n'a pas su les défendre. Un gouvernement semi-constitutionnel est installé à Téhéran.

Vient la guerre de 1914. Afghans, Beloutches, Persans, Kurdes, impressionnés par l'appareil militaire des Alliés, attentifs à leurs promesses d'indépendance, demeurent sourds aux exhortations des mollahs délégués par Stamboul. Poussés comme à l'époque médiévale par un obscur sentiment de réaction contre le Touran, ils refusent de lier leur sort à celui des Jeunes-Turcs.

Mais à l'armistice, les actes de l'Europe ne concordent pas avec les déclarations faites au cours du conflit. L'emprise britannique se resserre sur tous les Aryens dont le territoire, par une malchance singulière, coïncide avec l'immense nappe pétrolifère asiatique.

De Kasrichirine à Mossoul, tout le pays kurde est occupé. Au Caucase même, une garnison veille sur le précieux gise-

ment de Bakou. Des bataillons tiennent Recht, Téhéran et Meched, tandis que le *South Persian Rifles* fait la police entre Bagdad et le Beloutchistan. Aux portes de Samarkand et de Tachkent, la division d'Askhabad attend l'heure d'occuper les puits du Turkestan et l'armée des Indes, massée aux défilés de Peschawer, entreprend de soumettre les Afghans récalcitrants.

Mais peu à peu l'idée de force qui se dégage de la vue des bataillons serrés et fait taire les rancunes, s'efface avec la démobilisation graduelle des troupes. Les contingents d'outre-mer regagnent leurs Dominions, les Hindous leur péninsule et le prestige anglais achève de s'affaiblir avec la suppression des énormes subsides attribués aux États feudataires. Les Aryens relèvent la tête et devant la faillite des quatorze points prêtent l'oreille aux pharisaïques appels à l'indépendance prêchés par les missionnaires de Moscou.

Les Afghans assassinent leur émir Habib ullah Khan coupable d'une anglophobie trop marquée. Ils refoulent les troupes d'invasion et Aman ullah, le nouveau souverain, signe en 1919 le traité de Rawalpindi qui délivre l'Afghanistan de la tutelle britannique. Les Kurdes insurgés au nord de Mossoul assassinent les officiers de l'*Intelligence*, s'emparent de Rewandouz et dégagent leur pays. Les placides Persans eux-mêmes prennent les armes et avec le concours des bolchevistes forcent à la retraite les détachements britanniques. L'accord anglo-persan de 1920 abroge la convention de 1919 et reconnaît à la Perse sa pleine indépendance.

En deux ans, les Iraniens se sont dégagés de l'étreinte du Royaume-Uni qui, d'une main crispée, tient encore le lambeau de Mossoul. Débarrassés de toute tutelle, ils poursuivent leur évolution. Persans et Afghans envoient leurs missions, diplomates, étudiants, lycéens à Paris, Vienne et Berlin ; ils appellent à eux les professeurs et techniciens étrangers, en marquant leur faveur aux Français.

Les Kurdes s'agitent sourdement. A mesure que la menace britannique s'est estompée, les liens de solidarité qui les unissaient à leurs coreligionnaires touraniens se sont relâchés et l'action tenace du *Political Service* de Bagdad a porté ses fruits. Les muftis persans ont réussi à détacher nombre de leurs frères de race de l'obédience de Stamboul et à leur faire embrasser le schisme chiite.

Les clubs kurdes de Constantinople et les chefs influents de la haute vallée du Tigre exercent une action séparatiste à laquelle Angora ne peut guère s'opposer. Dans les vilayets de Diarbekir, Kharpout et Bitlis, on estime au minimum à 70 000 le nombre des indigènes armés de fusils et pourvus des munitions russes abandonnées pendant la retraite du Caucase. A l'abri dans leurs montagnes, ils ont volontiers jusqu'ici obéi à l'appel du gouvernement turc et couru sus au Djiaour, à Érivan et dans l'Irak ; ils montrent beaucoup moins d'enthousiasme à rentrer aujourd'hui dans la loi commune ; et Angora s'aperçoit qu'il est malaisé de rattacher la chaîne du molosse aryen après l'avoir excité contre le voisin.

Disséminés autour du centre de ralliement de Téhéran, les Blancs d'Asie ne sont pas prêts encore de faire rayonner d'un nouvel éclat l'antique civilisation iranienne. Leur nationalisme vif et sincère se heurte à leurs propres qualités, à cet esprit sarcastique et frondeur qui les différencie si bien des autres races asiatiques. Le plus civilisé, le chef de file, le Persan, montre déjà la tiédeur de sa foi. Après avoir durant des siècles démonté religions et systèmes philosophiques, il s'en prend aujourd'hui au nationalisme lui-même après avoir adopté ses doctrines. Nulle part, la propagande bolcheviste n'a trouvé terrain plus favorable que dans l'empire du Schah. Les paysans se sont empressés d'imiter les moujiks et de demander le partage des terres ; à Téhéran, un journal communiste, le *Hakika*, s'est fondé avec l'appui de nombreux clubs, et, soudé à ces intrigues, se continue le jeu des combinaisons subtiles et des manœuvres pécuniaires dont Gobineau nous a laissé le spirituel et vivant témoignage.

Les Arabes.

L'article premier du pacte national d'Angora, cette charte d'indépendance des peuples asiatiques, se résume ainsi : « Le sort des pays arabes détachés de l'Empire ottoman doit être réglé par un plébiscite librement exprimé de la population... Ces régions forment de fait et de droit un tout absolument indivisible. »

Les aspirations des Arabes d'aujourd'hui se trouvent synthétisées dans ces quelques phrases par lesquelles les

Turcs ont eu l'adresse de se poser en défenseurs de l'intégrité nationale de leurs ennemis de toujours.

Divisés en cinq groupements politiques, Palestine, Transjordanie, Syrie, Mésopotamie, royaume du roi Hussein, sans compter les émirats dissidents d'Ibn Seoud et d'Ibn Rechid, les Arabes, dans leur ensemble, ont comme ambition suprême de faire partie un jour d'une seule et vaste confédération. Leur imagination ardente de Sémites leur ouvre les pages glorieuses de l'épopée khalifale et les entraîne au galop du cheval de Tarik ben Ziad à la reconquête du grand Empire d'autrefois : avec la même intensité, les Turcs du Bosphore et d'Angora revivent les jours glorieux du Fatih et le passé magique de Suleyman.

Mehemet Ali fut le premier apôtre de cette renaissance. A son époque... *quantum mutatus!...* la France se faisait la protagoniste des visées panarabistes du vice-roi d'Égypte tandis que l'Angleterre défendait l'intégrité de l'Empire ottoman. Quand l'audacieux Albanais, après avoir écrasé l'armée turque à Nedjib en 1840, menaça pour la seconde fois Constantinople, le bombardement de Saint-Jean-d'Acre par une flotte britannique le força à rétrograder et à évacuer ses pachaliks d'Adana, d'Alep et de Damas.

L'idée panarabiste, combattue par le propre pays du colonel Lawrence, faillit, sous le cabinet Thiers, déchaîner la guerre européenne. Elle sommeilla durant cinquante ans jusqu'à l'apparition d'un livre qui fit un beau tapage : *la Patrie arabe*, par Negib Azoury. Dans la préface de cet ouvrage, un comité national en appelait aux puissances et revendiquait pour la race sémite le droit de se séparer de « l'arbre vermoulu d'Othman ». Il dénonçait l'abus des Turcs « qui n'ont ajouté à notre langue que le mot humiliant de bakchich » et réclamait avec emphase l'indépendance du peuple élu.

Les rapports turco-arabes, déjà tendus, s'exacerbèrent, nécessitant de coûteuses expéditions au Yémen et au Hedjaz, et tout faisait présager une insurrection générale du monde sémite contre la domination de Stamboul, quand la guerre de 1914 éclata.

La Grande-Bretagne se garda de négliger cette conjoncture. Une propagande adroite, appuyée d'irrésistibles arguments, fit miroiter devant les Arabes tous les avantages que leur vaudrait la victoire des Alliés. Les fils de Sem

se laissèrent convaincre et, le 25 octobre 1915, le grand chérif de la Mecque, rompant avec Stamboul, se proclama roi d'Arabie sous le nom de Hussein Ier. Il signa avec sir Henry Mac Mahon, haut commissaire anglais en Égypte, un traité d'alliance et de garantie. Tout le pays compris entre le Taurus, le Sinaï et l'embouchure du Tigre relevait du nouveau souverain, et, à l'exception du Liban placé sous mandat français, était réservé à la seule influence britannique. Hussein régnant à La Mecque devait détacher trois émirs, ses fils, aux vice-royautés de Bagdad, Damas et Jérusalem.

Tel est l'accord autour duquel pivote encore toute la question arabe. Alléchés par ce traité, les sujets du roi Hussein entrèrent avec enthousiasme en lice aux côtés des Alliés et si leur rôle militaire fut modeste, leur appui politique fut appréciable. Il contribua à faire échouer les projets de guerre sainte élaborés à Berlin et Stamboul, et à maintenir dans le calme les possessions musulmanes de la France et de l'Angleterre. Mais, en même temps qu'il négociait avec le roi Hussein, le *Foreign Office* entrait en pourparlers avec la France au sujet de la Syrie. La convention Sykes-Picot privait les Arabes d'une partie des avantages du traité de sir Henry Mac Mahon et le partageait entre quatre tronçons sans liens entre eux.

Dès l'armistice, la divergence des deux accords, tenus secrets durant la guerre, causa une vive surprise et détermina un conflit aigu. L'allié français et l'allié arabe sommèrent la Grande-Bretagne de souscrire à ses engagements contradictoires. Celle-ci, ne sachant auquel des deux donner la préférence, chercha une solution bâtarde qui ne satisfit ni l'un ni l'autre.

Mécontents d'abandonner le pays syrien aux détachements français, certains coloniaux britanniques joignirent leurs récriminations à celles des indigènes ; et ces tiraillements, premiers nuages dans le ciel de l'Entente, favorisèrent la révolte qui en 1920 embrasa subitement tout le pays arabe, d'Alexandrie à Bagdad.

En Égypte, des manifestations tumultueuses réclament l'abolition du protectorat de 1914. Les efforts conciliateurs de lord Milner se heurtent à l'intransigeance des partisans de Zaghloul, et l'action directe prévaut. Youssouf pacha, Ismaïl Sirry, Hussein Dervich, etc... les ministres anglo-

philes du cabinet égyptien sont successivement attaqués à coups de bombe ou de revolver ; les sentinelles et officiers anglais isolés sont assassinés et la rébellion se propage tout le long du Nil jusque chez les Dinkas. Quarante mille hommes doivent être employés à la répression.

En Mésopotamie et en Syrie, l'agitateur Ramadhan Es Schallah écume la vallée de l'Euphrate, attaque Abou Kemal, et envoie ses bandes razzier Deir-ez-zor. Installé à Damas, l'émir Fayçal proteste contre la présence des troupes anglaises à Anch et fait occuper de force Médine. Vis-à-vis des Français, il s'enhardit davantage. Ses partisans pillent les dépôts de munitions installés dans notre zone, empêchent la circulation de nos troupes sur la voie ferrée Homs-Alep et envoient armes et munitions au Cheikh Saleh qui tient la montagne en pays Ansarieh. Ils attaquent les convois entre Antioche et Alexandrette et enfin massacrent cent cinquante chrétiens, nos protégés, à Merdjayoun.

En Tripolitaine, des émissaires fomentent de nouveaux troubles et les troupes italiennes sont étroitement bloquées le long de la côte. En Tunisie, le mouvement bolchevico-nationaliste, appelé destourien et dirigé par El Taalibé, cause une certaine effervescence au sein de notre protectorat ; et l'agitation tend à se lier à celle que fomente l'émir Khaled et son journal l'*Iqdam* à Alger.

Ainsi, en 1920, le panarabisme déclanche son offensive sur tout le vaste front qui va de l'Afrique du Nord au golfe Persique. Les comités nationalistes, en liaison avec Moscou et Stamboul, coordonnent leurs efforts pour obtenir, dans les divers pays aux mains de l'Europe, le maximum de libertés politiques et marquer ainsi une première étape vers la libération définitive. Quoi qu'en pensent le colonel Lawrence, miss Bell et les autres panégyristes de ce mouvement, la Grande-Bretagne en supporte les conséquences aussi bien que les autres nations.

Au reste, les vraies intentions des apôtres du panarabisme ne tardent pas à se préciser. Le 8 mars 1920, Paris et Londres apprennent non sans surprise qu'un congrès réuni à Damas a décidé la création définitive des royaumes de Syrie et de Mésopotamie et d'attribuer les deux couronnes aux émirs Fayçal et Abdallah, fils de Hussein.

Lue aux Damasquins assemblés sur la place de la municipalité, la proclamation du congrès est ensuite répandue

dans tout le monde arabe où elle déchaîne un vif enthousiasme. Elle rappelle le rôle joué par le peuple élu durant la guerre aux côtés des Alliés. Elle évoque les sacrifices consentis en commun. Elle insiste sur les promesses répétées faites le 3 novembre 1915 par la Chambre française, le 23 octobre 1916 par lord Grey et le 9 juin 1917 par M. Lloyd George. « A Sa Majesté le roi Hussein Ier, ajoute-t-elle, et à ses fils nos illustres princes, revient le grand mérite d'avoir sauvé la nation arabe du joug de la captivité et d'avoir remporté la victoire commune en Orient. Pourtant, bien que la guerre générale soit terminée depuis un an, la nation arabe, à laquelle les Alliés ont promis l'indépendance absolue, continue à languir sous le poids de l'occupation étrangère. C'est pourquoi le peuple, à bout de patience, s'est en maints endroits révolté. Nous confirmons donc l'indépendance complète de la Syrie et de la Mésopotamie et l'union politique et économique des deux pays. Nous sommes résolus à l'adoption de tous les moyens possibles pour y arriver. »

Ces dernières menaces sont suivies d'exécution. Le roi Fayçal, à Damas, organisa son nouvel État. Il adopte un drapeau national et envoie ses représentants au Caire et à Constantinople. Riza Pacha Rikabi constitue un ministère autour duquel vient bourdonner l'essaim habituel des ambitieux et chercheurs de prébendes. Son premier soin est de mettre bruyamment le pays sur le pied de guerre et de placer la zone française en interdit. Des officiers et agitateurs stipendiés sont envoyés au Liban pour amener une recrudescence des troubles et détacher de notre cause les Maronites.

L'insurrection gagne toute la zone syrienne occupée par nos troupes. Mais les accords de San Remo et de Spa viennent de laisser à la France sa liberté d'action, et un ultimatum envoyé à Damas exige la fin de ces désordres. En réponse, le gouvernement chérifien proteste de ses intentions pacifiques et paraît acquiescer à nos demandes, tandis qu'il fait attaquer nos détachements de Tell Kuluk le 22 juillet. L'ordre est alors donné à la colonne rassemblée dans la plaine de la Bekââ de marcher sur Damas.

Renforcée de nombreux Bédouins et appuyée d'une sérieuse artillerie, l'armée chérifienne tente en vain d'arrêter nos soldats au défilé de Khan Meisseloun. Après cinq heures d'un combat opiniâtre, les Arabes sont culbutés par les

fantassins français et s'enfuient en désordre, abandonnant sur le terrain canons et matériel avec le corps de leur chef Youssouf bey el Azmi, bravement tué à son poste de combat. Ce brillant succès ramène instantanément le calme en Syrie. Damas, Homs, Hama, Alep, sont occupés sans coup férir et le gouvernement de Fayçal est dissous. Sauf dans la région Ansarieh, en bordure de la Cilicie, où la propagande jeune-turque continue l'agitation, les musulmans, toujours épris de grands coups d'épée, s'inclinent avec admiration devant le vainqueur.

Ainsi raffermie au Levant, notre situation contraste avec celle de l'Angleterre en Mésopotamie. Chammars et Kurdes redoublent leurs agressions de Mossoul à Telafar. Dans la vallée du Tigre, les postes anglais sont enlevés, les lignes coupées, les trains attaqués. Dans la première quinzaine de juillet, quatre cents Anglo-Hindous sont tués ou blessés et malgré les renforts qui affluent de l'armée des Indes les garnisons de Samaoua, Koufa et Rumeikha sont étroitement bloquées. On doit ravitailler ce dernier poste au moyen d'avions. L'ampleur de la révolte arabe est telle qu'un grand journal londonien imprime en manchette : « La lutte en Irak a pris le développement d'une guerre. »

Cent mille hommes sont occupés à ramener l'ordre dans cette région où, par un paradoxe étrange, l'Empire ottoman entretenait à peine quelque vingt mille réguliers et bachi-bouzouks. En 1914 enfin, après des combats sanglants, le général Irontide débloque Samaoua le 14 octobre et le général Gred entre à Koufa le 17. Une détente se manifeste comme en Syrie après la prise de Damas et l'Angleterre en profite pour envoyer sir Percy Cox jouer le rôle de pacificateur dans cette Vendée récalcitrante.

Comme lord Milner en Égypte, le nouveau médiateur s'efforce de donner satisfaction aux desiderata politiques des indigènes, tout en maintenant le plus possible l'emprise de son pays dans le domaine économique. Il élabore une loi électorale, compose un ministère, puis se met en quête d'un roi. Son choix paraît d'abord se porter sur Ali Haïdar, le concurrent de Hussein au grand chérifat de la Mecque, puis il se décide à patronner la candidature inattendue de celui qui venait de nous combattre à Damas, l'émir Fayçal.

Mais le manque de solidarité interalliée ne fait pas oublier aux Arabes l'accroc palestinien au programme de 1915.

A Bagdad même, le nationalisme arabe déjoue les calculs de sir Percy Cox. Le médiateur est obligé de recourir aux mesures coercitives. Il dissout les clubs, suspend les journaux, arrête le leader Sadr ed dine. Il fait augmenter dans la vallée du Tigre le nombre déjà considérable des avions de garde, dont les ronflements sonores viennent chaque jour rappeler au pays des Mille et une Nuits le prosaïsme de la technique moderne.

L'histoire de la Mésopotamie depuis l'armistice est la vraie synthèse de la politique hésitante suivie par la Grande-Bretagne dans tout l'Orient, l'écho fidèle de la lutte menée à Londres entre une opinion inquiète des charges persistantes, des dangers kémaliste et bolcheviste et les apôtres des grands trusts pétrolifères ou miniers. La Mésopotamie, terre magique ! De vagues réminiscences représentent ce pays demi-légendaire comme un vrai trésor de Golconde, une mine inépuisable de fabuleux dividendes dont la hantise vient se heurter à l'austère réalisme des Sancho Pança de la « Withdrawal policy ».

L'échec de l'insurrection de 1920 n'a pas fait perdre espoir aux nationalistes arabes. Leur propagande n'a pas faibli et les revendications présentées par la délégation syro-palestinienne à la conférence de Lausanne sont la reproduction exacte du programme de Damas en 1920 et de l'appel aux puissances de 1895. Cette continuité dans les efforts contraste avec les résultats déplorables obtenus dans la seule région où le peuple arabe soit à même de se gouverner lui-même : le royaume du roi Hussein. Dans toute la presqu'île prévalent le désordre et les luttes intestines. Le vieux souverain qui rêvait de gouverner Jérusalem, Damas et Bagdad se montre incapable d'administrer son propre domaine et les ouahabites d'Ibn Seoud viennent rôder aux portes mêmes de sa capitale.

La nation sarrasine, même au temps de sa splendeur, présenta ce même aspect étrange et paradoxal d'une société en pleine anarchie intérieure et exerçant son hégémonie sur trois continents, des Pyrénées à Samarkand. Mais ses généraux, à défaut de directives précises émanant d'un gouvernement ferme et pondéré, avaient, pour les soutenir et les stimuler, leur foi, l'ardente foi sémite qui animait jadis l'apôtre quand il récitait aux Mecquois extasiés les versets du livre d'Allah. Cette flamme, on la retrouve un peu en

écoutant les Arabes d'aujourd'hui plaider la cause de leur patrie perdue, et devant la sincérité de ces nouveaux apôtres on se prend à oublier leurs défauts et leurs tares, à respecter leurs convictions généreuses et à penser qu'à notre époque de scepticisme, la foi encore fait de grandes choses.

Devant ce réveil de l'esprit de nationalité en Asie, quelle est l'attitude de l'Europe? Quelles sont les mesures prises pour parer aux dangers d'une éruption que l'on sent toute proche? Il semble que l'on ait jusqu'ici négligé l'ensemble du problème pour s'attacher à la recherche minutieuse des solutions de ses corollaires. On s'est appliqué dans le proche Orient à brosser avec minutie un des coins du vaste tableau sans en avoir conçu le plan, tracé l'esquisse et ordonné les proportions. On s'est livré à l'étude attentive des régimes judiciaires, financiers et économiques sans examiner des questions générales comme celle du nationalisme dont le moindre souffle risque d'abattre le château de cartes édifié sur le Bosphore par la subtilité des juristes et la science des techniciens.

Comme par le passé, les puissances sont restées plus attentives à se surveiller les unes les autres qu'à examiner les bénéfices d'une action entreprise en commun. Chacune a poursuivi sa route particulière sans s'inquiéter de sa voisine. La France a cherché à maintenir son influence et à défendre le formidable capital moral et matériel engagé par elle dans tout l'Orient. L'Angleterre s'est appuyée sur les Arabes et les Grecs pour consolider sa position dans les détroits et la zone pétrolifère. L'Italie, avec une grande continuité de vues, a visé à s'assurer les débouchés économiques d'Adalia et de Smyrne, convoités bien avant la guerre. Quant à l'Amérique, elle a pensé avec M. Chester, délégué à Lausanne, que la solution du problème du proche Orient serait aisément réalisée par un immense trust qui mettrait tout le pays en valeur et le doterait de villes luxueuses, de mosquées esthétiques et de palaces ultra-modernes.

A cette action décousue de l'Occident, les peuples d'Asie assemblés sous la bannière d'Angora opposent leur volonté d'échapper à toute tutelle, si doré que soit l'euphémisme sous lequel les puissances dissimulent leurs convoitises : protectorat, aide, assistance, conseil, mandat, traité d'alliance, etc... Sans doute, ce nationalisme suraigu n'a pas

encore de racines profondes. Il est l'œuvre de minorités agissantes qui voient surtout dans le départ de l'Européen une possibilité de s'assurer de riches sinécures et de grasses prébendes. Mais ces éléments tiennent le pays et derrière eux la masse aveugle suit sans trop les comprendre les objurgations naïves de ses mollahs et les conseils enflammés de ses rhéteurs.

Les déboires causés par les récentes négociations proviennent en grande partie de l'ignorance des vrais sentiments qui agitent ces minorités. A ces réalistes dont l'intérêt personnel prime l'intransigeance des idées, à ces militaires ottomans qui tiennent la Turquie et ne vivent que par les armes, on a tenu des raisonnements philanthropiques et des discours d'une dialectique avisée. Et tandis que la presse d'Occident proclamait chaque jour notre intention de traiter à tout prix, on s'aventurait en présence de l'adversaire oriental sur le seul terrain où il est imbattable : celui du byzantinisme et du marchandage.

Sur la foi de nombre d'œuvres littéraires brillantes, on pensait voir dans le négociateur ottoman un partenaire brave, mais sans malice, un ami sûr, un placide songeur détaché des bas appétits terrestres et résolu à conclure au plus vite une paix qui lui rendrait son tchibouk, l'ombre de son platane, la contemplation de son Bosphore et de ses hirondelles de mer qui le soir emportent ses rêveries vers le large en rasant à tire d'ailes les flots lumineux.

On a été déçu de se trouver en présence de délégués retors ; on s'est étonné de leurs revendications acrimonieuses et de leur diplomatie désinvolte. On les a vus avec surprise résister à leurs amis et céder à leurs adversaires suivant une règle qui n'est paradoxale qu'en Occident, et au moment du départ à Lausanne, on les a entendus avec stupéfaction déclarer : « L'Angleterre satisfaite, il n'y avait plus de danger de guerre, puisque ni la France ni l'Italie ne peuvent faire actuellement un effort militaire en Orient. Nous n'avons donc aucune raison de faire à la France et à l'Italie des concessions économiques puisque celles-ci ne peuvent chercher à nous les imposer. »

Toute la mentalité asiatique, celle que nous dépeignent les psychologues les plus avisés, les Européens les plus rompus à la pratique de l'Orient, est pourtant concrétisée dans ces phrases où le culte de la force qui blesse si fort

notre idéalisme de Latins, transparaît vivace comme au temps des satrapes et des esclaves.

La force ! C'est encore le seul argument qui compte en Orient. L'Europe éprise de paix est contrainte d'y recourir si elle veut continuer à faire prévaloir ses méthodes et maintenir ses positions. *Si vis pacem!...* pesante armure accrochée à la panoplie de l'expérience humaine dont il lui faut bon gré mal gré se revêtir pour garder ce qui reste de son prestige amoindri. Attentifs aux déclarations répétées des porte-parole de l'Occident, les peuples d'Asie ont vu avec émoi se succéder depuis l'armistice, les contradictions entre la théorie humanitaire et la réalité brutale ; ils ont assisté avec émoi à l'apologie par les faits du principe de l'*ultima ratio* et de la doctrine du fait accompli.

Concessions, indépendance, revision de traité, rien n'a été obtenu que par la guerre et la violence. Par les armes, l'Afghanistan se libère de l'étreinte anglaise en 1920 et exige sa liberté à Rawalpiadi. Par la révolte, l'Égypte fait annuler le protectorat de 1914 et la Perse celui de 1919. Par la guerre enfin, la Turquie obtient la revision du verdict de Gênes après avoir combattu les Grecs à Smyrne, les Français à Adana et les Anglais à Mossoul.

En revanche, les quatorze points ne semblent guère concerner les peuples faibles, ceux qui ne savent se défendre. Les trois républiques indépendantes du Caucase, la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbeidjan, reconnues *de facto* par l'Europe en 1920, sont abandonnées à leur sort dès que leur situation devient menaçante. Les troupes anglaises qui veillaient aux puits de Bakou se hâtent d'évacuer la ville aux premières menaces bolchevistes en avril 1920. Six mois plus tard, les Alliés abandonnent Batoum quand se précise l'attaque de Kara Bekir contre la République arménienne d'Érivan ; et ils se bornent à recueillir leurs missions de Tiflis quand, au printemps de 1921, la Géorgie, sous la pression simultanée des troupes rouges et kémalistes, est contrainte à capituler. Alors, on voit Moscou et Angora se partager librement le territoire des deux Républiques suivant les termes de cette Convention de Brest-Litowsk que l'Entente réprouva si fort en 1917 et qu'elle reconnaît tacitement en 1923.

Les Turcs du Boukhara et de Tachkent, en révolte depuis quatre ans contre les soviets, ne trouvent aucun avocat

de leur cause malheureuse. Les Arabes de Mardin, les Assyro-Chaldéens de Haute-Mésopotamie, les Chrétiens de Thrace qui avant la guerre formaient 60 pour 100 de la population totale, sont replacés sous la domination ottomane. La Grèce, après avoir obtenu du Conseil suprême l'autorisation d'effectuer le malencontreux débarquement de Smyrne et fait approuver le plan de sa première offensive d'Akhissar et d'Alachehir, se voit, à la suite de l'aventure constantinienne et de sa défaite par les kémalistes, plus durement traitée que la Turquie elle-même. L'Arménie enfin, après avoir reçu durant toute l'année 1919 la visite des *missi dominici* wilsoniens, le docteur Crane, le général Harbord, etc..., chargés de recueillir ses vœux, est, à la suite de longues tergiversations qui retardent la paix et compliquent l'imbroglio, délaissée par l'Amérique, qui refuse de se charger de son mandat.

Les souffrances endurées par les Arméniens sont synthétisées dans les propres statistiques fournies par Ismedt pacha à la conférence de Lausanne. Le délégué turc a évalué à 135 000 le nombre de ceux qui sont aujourd'hui domiciliés en Anatolie. Avant la guerre, d'après les bureaux officiels de la Porte, ils étaient 1 500 000. Le rapprochement de ces deux chiffres a son éloquence. Dressés sur le roc d'Angora au milieu des masures turques, les hautes maisons calcinées du quartier chrétien attestent l'acharnement des passions politiques au cours de la lutte et la rigueur qui présida à l'élimination systématique de tout un peuple.

Aux excès dont ils sont victimes, les petits peuples qui plaçaient leurs espoirs dans l'arbitrage d'une Europe puissante et ferme répondent par de froides représailles. Comme aux sombres jours de la Macédoine, prévaut le régime de la vendetta individuelle. Un comité arménien, Sainte-Vehme redoutable, fonctionne en Occident. Il désigne au poignard et au revolver des justiciers les responsables des massacres de 1915. Un à un, on voit les condamnés disparaître depuis deux ans sous les coups des nouveaux comitadjis. Talaat le premier, est frappé en pleine rue de Berlin et un assassin arrêté est acquitté par les jurés de la capitale allemande. Puis c'est le tour de l'ancien proconsul de Syrie, Djemal pacha, qu'une bande armée fusille à son passage à Tiflis. Enver, son collègue, tombe à la même époque au Turkestan dans un combat contre les soviets. De la sorte, en un

an le fatal triumvirat qui en 1914 déclara la guerre aux Alliés disparaît de mort violente.

Un peu plus tard, le grand vizir Saïd Halim est assassiné en Italie. Djivanguir, l'ex-ministre d'Azerbeidjan, est abattu à coups de revolver à Pera au concert des Petits-Champs ; et, à côté de ces vedettes, d'autres comparses sont frappés dans l'ombre ; Djemal Azmi bey, ancien gouverneur de Trébizonde, le docteur Beha ed dine Chakir, ex-secrétaire du comité Union et Progrès, sont trouvés percés de balles dans une rue de Berlin. Chaque mois la liste s'allonge, l'Arménie se fait justice elle-même et le fossé se creuse un peu plus entre deux peuples jadis unis.

La Grèce de son côté attend son heure. Encombrée d'un million de réfugiés dont l'Europe impuissante n'a pu exiger le maintien dans leur terre ancestrale d'Asie Mineure, elle ne considère la paix prochaine que comme l'entr'acte du grand drame commencé il y a un siècle à Missolonghi et marqué par les multiples guerres ou insurrections de Morée, de Crète, de Thessalie et des Balkans.

Où qu'on jette les regards prévalent les haines et les violences, et l'exaspération du fanatisme politique laisse prévoir, sans qu'il soit besoin d'être grand prophète, l'imminence de nouveaux orages.

Devant cette menace la politique britannique, faite de temporisation prudente et d'empirisme hésitant, contraste avec les fermes méthodes d'autrefois. Désemparé par ces tempêtes orientales dont il n'a su prévoir l'ampleur et supputer la violence, le loup de mer anglais louvoie péniblement au milieu des propres épaves de ses conceptions. Parfois, il semble faire effort pour gouverner droit. Il arrête les agitateurs Gandhi et Zaghloul, prend des otages au Caire parmi les signataires du Wafd el Masri, réagit à Tchanak et consolide sa position à Mossoul. Mais bientôt, il s'abandonne aux récriminations des pessimistes et du Labour Party. Il cède à Bagdad comme il a cédé en Afghanistan, en Perse, en Mésopotamie ; il s'efforce de filer autour du navire en détresse l'huile des concessions et des accommodements.

Alors, l'audace des agitateurs un moment découragés grandit. Attentifs aux moindres événements d'Europe, ils notent avec une satisfaction bruyante les coups de force qui se succèdent à Fiume, à Vilna et surtout à Memel. Ils

amplifient cette dernière affaire dont le retentissement considérable dans toute l'Asie semble la consécration définitive de la loi du sabre et de l'impuissance occidentale.

Comme aux heures sombres de la guerre, la connexité des intérêts européens apparaît avec plus de netteté à mesure que se précisent ces menaces et que se dévoilent les rapports des meneurs avec Moscou et Berlin. La solidarité franco-britannique est frappante dans le Levant où l'évacuation de Bagdad et de Jérusalem, entraînerait *ipso facto* celle de Damas, sous peine de laisser la Syrie exposée aux efforts convergents du nationalisme arabe déchaîné. Elle est sensible à Constantinople où les intérêts moraux, économiques et financiers de nos compatriotes se mêlent aux désirs anglais de surveiller le passage vers la mer Noire et les Dardanelles. Elle n'est pas moins évidente en Égypte, où l'absence de tout contrôle anglais sur la terre des Pharaons risque de créer un foyer d'anarchie et d'irrédentisme musulman dangereux pour la sécurité de nos propres colonies africaines.

Aux désaccords multiples, générateurs de désordre, et au décousu des ravaudages particuliers, l'adoption d'un plan commun de pacification paraît la seule méthode apte à ramener un peu de calme dans cet Orient où est née la guerre et où, en dépit des apparences, continue à se jouer la destinée des civilisations.

L'application inflexible de sanctions équitables, loin d'engendrer des troubles comme on se plaît à le répéter, favorise au contraire l'action pacificatrice des éléments modérés, de ces patriotes sincères las de la turbulence des fanfarons et des exactions des profiteurs. Conscients de la nécessité pour leur pays de recourir encore au concours de l'étranger, ces hommes d'ordre sont partisans d'une entente avec l'Occident, si celui-ci, dans ses rapports avec l'Asie, sait ajuster de nouvelles méthodes correspondant à l'évolution psychique des peuples et à leurs légitimes désirs de self-government. Quant aux autres, les chauvins et xénophobes irréductibles, la sentence, immuable comme un verdict, a pour effet de répandre le baume émollient du fatalisme sur leurs cerveaux échauffés et de faire renaître le calme que l'on voit suivre les grands orages après Tel el Kebir, Omdurman et Moudros.

ROGER LABONNE.

La Brière [1]

Octobre passa. Le vol des oies de Norvège s'abattit sur les piardes, puis vint novembre, qui passa à son tour...

Les derniers mulons étaient emportés, et Aoustin, du haut de la butte aux Pierres, écrasant sa peine entre ses coudes et ses genoux, les regardait glisser sur la couline, s'éloigner et disparaître dans le roseau, tout comme les souvenirs de sa propre vie...

Elle était terminée, sa vie ! Elle était dévalée au bas du chemin de servitude, et ses os bientôt courraient par là, comme ces squelettes d'oies sauvages qu'on rencontre sur les levées...

C'était chaque jour qu'il venait sur cette crête regarder au loin, porter sur toute la Brière son clignement d'œil de vautour.

Sur une pierre de la mazière à Lucas, il s'asseyait, parmi les décombres, les poutrelles sombrées dans le désordre de la ferraille tordue par les flammes. Il passait là ses fins d'après-midi. Le soir, il rentrait chez Julie, courbé sous le bois de fagot qu'il lui avait ramassé sous les arbres. Mais, dans la maison de Julie aussi, depuis quelque temps, il y avait quelque chose de changé. On y parlait moins. Même,

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier, 1er et 15 février, 1er et 15 mars, 1er et 15 avril 1923.

un soir qu'il envoyait son chargement dans le coin de l'âtre, elle ne lui dit même pas merci, et, de cet air qu'elle prenait chaque fois qu'elle voulait faire valoir qu'une bouchée est un gros morceau, elle continua de chariboter dans son feu. Tant qu'il mangea sa soupe, personne ne lui fit compagnie. M. Ulric lisait dans un almanach. Marie devant la maie regardait le mur, en essuyant des assiettes ; et il avait bien l'impression d'une tristesse répandue parmi eux, et que chacun essayait de cacher à sa manière. Il n'y eut que lorsqu'il racla le fond de son écuelle ; alors Julie se dérangea, vint vers la table, s'assit les mains croisées, le regarda longuement, et même d'un tel air qu'il lui demanda ce qu'elle lui voulait.

— Aoustin, crois-tu qu'il y a quelqu'un au-dessus de toi?

Cela ne lui fit pas plaisir, cette question ! Il lui sembla qu'on venait rôder autour de son charnier. Ce qu'il cachait en lui voulait être bien caché : sa vengeance. Sa vengeance était prête, et il n'avait l'intention de se laisser deviner, ni convaincre par personne.

— Quelqu'un?... où ça?... répondit-il, aussi bourrument qu'il put... Parle franc !... Fais-toi comprendre...

— Celui qui a la connaissance de nos mérites, Aoustin, qui distribue les grâces et les infirmités.

La gravité avec laquelle elle parlait lui fit détourner le cou et cracher entre ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est que ce beurre de tortue que tu me barattes-là !... Oui... je crois dans le Grand Berger... et dans le Diable aussi... et puis?...

— Aoustin, toutes les épines qui nous traversent nous viennent de la couronne du Christ !

Et puis? Décidément, le temps allait se graisser entre eux !

Il n'avait plus de doute qu'elle voyait en lui ; qu'elle cherchait à l'exhorter au pardon des injures — et il n'attendait qu'un mot, pour lui demander de quelle consultation elle tenait le droit de s'immiscer dans sa pratique...

— Sais-tu, Aoustin, que l'homme que ta fille aimait ne veut plus d'elle pour sa femme, ...parce qu'elle a été en prison?

Il se contint encore.

— Oui, l'âne a laissé retomber ses oreilles... Je sais ça...

— Toutes ces choses, Aoustin, ont creusé l'esprit de ta fille et... ça l'a prise tout d'un coup...

Une ombre noire descendait le long des pommettes de Julie. Elle se tut un instant ; puis elle se toucha le front avec l'index.

Il ne comprenait pas bien. Il se trouvait seulement comme assis à la porte d'un rêve, d'une espèce de mauvais rêve en formation dans sa conscience...

Et Julie éleva une nouvelle fois son doigt entre ses deux sourcils.

Il tressaillit, « Mystère et passion ! », lui attrapa le poignet à travers la table, en la fouillant à son tour jusqu'au fond de l'âme. Il la serrait à lui faire mal. Et elle, se laissait faire, ne bougeait pas, ne prononçait pas un mot de plus. Avec une expression de stupeur, presque d'effroi, il regardait aussi les autres, voyait M. Ulric qui ne lisait plus dans son almanach, et Marie, qui, le dos tourné, pleurait silencieusement...

— Comment as-tu su ça?... où as-tu su ça?

Il l'écouta, abasourdi.

Longtemps il resta là. A la fin il se leva, fit quelques pas, sa main noire dressée, comme s'il menaçait les carreaux, puis soudain, mâchonnant son bonsoir, il sortit...

* * *

Ses pensées couraient en lui, comme des rats d'eau. C'était une confusion, un grouillement dans les vases de son cœur, qui lui donnait la nausée. « Ta fille est folle ! Ta fille est folle ! »

Immobile, à cinquante pas de la maison de Julie, adossé à un mur, il regardait devant lui, les yeux dans un vertige. Certes, il ne s'agissait plus aujourd'hui des infortunes de sa fille, de toutes ces douleurs qui lui avaient fait si peu, dans le passé, l'effet d'être la douleur d'autrui. C'était bien plutôt quelque chose comme une douleur à lui, qu'il n'aurait pas ressentie... Eût-elle pleuré autant de larmes qu'il s'amasse d'eau en Brière, qu'il n'eût alors songé qu'à pousser son chaland là-dessus, sans s'en émouvoir. Si on lui disait : « Elle n'est pas à son aise. » Il répondait : « Elle n'a pas besoin d'être à son aise. » Pareil pour son temps de prison : ça ne l'avait pas distrait davantage ! Mais autrement pire que tous les amaigrissements, que toutes les consomptions de l'amour, que tous les jugements d'une justice qui ne sait le juste prix

de personne, cette déchéance dans l'effroyable inconnu des domaines d'au delà de la douleur ! Sa chair et son sang ! oui ! Il n'arrivait pas, de par les liens qui unissaient cette tête à la sienne, à comprendre que ce malheur fût possible... Est-ce que tous les Aoustin n'avaient pas été favorisés pour l'intelligence ! N'avait-il pas, lui, le coup d'œil et la réponse, une mémoire bien à sa place dans le cerveau, et la compréhension naturelle de tous les intérêts?... Alors, quoi !... qu'était-ce que ce dernier coup sur le reste de ses forces... que cet acharnement de la destinée qui, après avoir fauché dans la puissance de ses membres, l'atteignait maintenant dans l'œuvre de son esprit !...

Théotiste... Théotiste..., murmurait-il.

Il tremblait. Était-ce pitié... Était-ce amour?... Quelque vieille graine d'amour gardée sauve dans les tourbes de son âme... Qui l'aurait pu dire?

Le sang lui bourdonnait. Il regardait devant lui. L'obscurité tombait. Un feu passa dans le village. Il entendit un sifflet lointain du côté de l'ouest. Un chat miaulait, invisible au milieu de la rue. Puis, tout d'un coup, ce fut comme un souvenir : une petite enfant, une enfant follette, courait dans la maison au bruit de ses galoches de bois. Elle portait sur le dos sa longue natte noire, qu'il menaçait de lui couper comme on coupe la gorge aux anguilles... Et c'était aussi une certaine corde à sauter, qu'on retrouvait dans tous les coins de la maison ; qu'il avait fini par rabouter à un autre restant, pour lier ses gerbes de litière...

Et il s'aperçut que, dans son trouble, il avait été poussé sans s'en apercevoir, et qu'il était maintenant, non au chef de l'île, mais au Chat-Fourré, à deux pas de son ancienne maison.

Toute sombre elle se dressait, avec son grand toit de chaume, et il ne l'aurait pas regardée autrement s'il eût assisté à l'incendie de ses combles. Tous ces matériaux étaient là imprégnés du drame enfoui sous leur silence.

Il la contemplait ; et le diable le poussait, ne lui laissait plus sa liberté. Il avançait. Il n'était plus le maître de vouloir ou de ne pas vouloir. Ce malheur-là qu'on disait faisait partie de lui. C'était comme un mal dans sa chair. Et il s'approchait, portait la main au loquet. La clanchette n'était pas mise. Il entre-bâilla la porte légèrement.

C'était l'obscurité, et il n'y avait personne. On devait

être en haut. Un peu de braise se mourait dans le foyer. Il regardait, interrogeait tout autour. Jamais pareille griffe ne l'avait saisi à la gorge, et il hésitait à aller plus avant. Quelque chose de dur, comme de la faïence, s'écrasa sous son sabot ; tandis qu'un frisson lui courut aux reins. Il lui sembla qu'un doigt aussi se posait sur son front. Il se sentait touché par le mâle esprit, enveloppé de grands voiles d'ombres, et, toujours frissonnant, il ne savait ce qu'il devait faire : appeler, s'en retourner, rester là, attendre?...

« Non, Aoustin, non !... ce n'est pas ta faute ; car c'est elle... Ne voulait-elle pas faire le déshonneur de son ventre ! »

Ses yeux s'habituaient à l'obscurité ; et soudain, il tendit le cou, — il n'avait pas vu cela tout d'abord : deux petits yeux qui brillaient dans le noir, comme si le chien se trouvait là, monté sur une chaise. Il s'approcha de tout près : ce n'étaient pas les yeux du chien ; il y avait une chevelure, des épaules, puis une main, qui faisait en silence, comme une main de fantôme, à travers la table, le geste d'en faire tomber tout ce qui s'y trouvait...

— Théotiste ! appela-t-il à voix basse.

On ne lui répondit pas.

Il demeura là un instant, puis lentement regagna la porte.

La vision qu'il venait d'avoir le poursuivait, en même temps qu'une colère se déchaînait dans son for. Il brandissait sa terrible main de mortas. Sans cet emportement, peut-être serait-il retourné chez Julie lui rapporter ce qu'il venait de voir ; mais cette colère lui imprimait ses ongles, et il était porté sur elle comme sur du feu...

Chez lui, d'anciennes pensées l'attendaient, qu'il ne perdit point de temps à repasser au crible l'examen. De son armoire, il tira une feuille de papier, du papier timbré datant du temps de la procuration de l'Aoustine, l'installa sur la table avec l'encrier et la plume, les mêmes qui lui avaient servi dans la nuit des lettres, refit son feu comme s'il devait rester huit jours sans y toucher ; près de ce monceau, accumulé sur une hauteur de plus de trois langues de flammes, posa à la fumée un pot de café et un bol, ensuite attrapa son fusil à deux coups, et l'arme serrée entre ses genoux, avec un soin minutieux, tassa la poudre, glissa les chevrotines suifées, trois dans chaque canon, baguetta la bourre ; à son bougeoir, planta une rousine neuve, qui n'était qu'une tige d'iris trempée dans l'huile, assez longue pour brûler toute

la nuit, la plaça allumée près du papier et de l'encre, sur la table qui ne portait rien d'autre que ces trois objets, puis son fusil à l'épaule, muni d'une lanterne, sortit, sans tourner sa clé, en laissant sa porte sur le loquet...

Quelques instants après, il filait en Brière...

*
* *

De toutes ses forces il poussait, et avec une rapidité qui l'eût étonné lui-même, si son esprit n'eût été occupé à voler plus vite encore. Son but l'aspirait, par le plus court, comme la flèche.

Le froid mordait, mais ce n'était pas ce qui le faisait grincer des dents.

On y voyait encore un peu. Un point rouge s'éteignait sur l'horizon. La moitié du firmament disparaissait sous un grand nuage sombre, qui se terminait vers le nord en une échancrure d'arc parfait, au delà duquel, jusqu'aux limites de la terre, commençait comme un autre ciel plus pur. Sous cette haute voûte fumeuse, les piardes dormaient, métalliques. Au fond des lointains, des feux s'allumaient dans les bourgs. Puis la nuit s'épaissit. Les joncs, les roseaux s'enténébrèrent. Une étoile brilla au-dessus des vapeurs violacées du bas ciel ; et sur les eaux, dépossédées de leur dernier carmin, errèrent de pâles visages de fantômes...

Il traversait ces vapeurs, en fonçant, et, en un instant, ne leur laissait que le souvenir lointain de son passage. Quelques canards s'envolèrent des roseaux de la butte du Tropique ; mais il était déjà en vue de la butte Rouge, et franchissait les mafrages du nord...

Il accosta, rangea son chaland, gravit le chemin.

Le village dormait. Pas une âme. Toutes les portes étaient closes. Çà et là seulement, dans les vieux pisés roux, luisait une vitre. Il était l'unique vivant de ces lieux. Son pas résonnait dans les ruelles. Il arriva sur la place à l'abreuvoir. Personne, là non plus. Alors, sur la pierre de l'auge il déposa sa lanterne afin de l'allumer. La flamme brilla. Des ombres s'allongèrent sur les torchis. Puis elle attacha son feu à la boutonnière de son sayon, sur sa poitrine, qui, par ainsi, comme d'elle-même, éclairait sa marche...

La troisième porte à gauche... Il n'eut pas besoin de frapper, — on ne met point les serrures à Mayun, — il entra...

Que de fois, pendant ses veillées, quand il roulait ses projets dans l'appartenance, il s'était vu entrant de cette façon, accoutré de son falot et le doigt sur la détente ; tellement que, n'eût été présentement la morsure dont il s'emportait la lèvre, il aurait pu croire ne faire que rêver comme devant...

Le lit faisait face à la porte, dans le fond à droite. De l'homme on voyait la tête brune, sous le bras replié. Exactement la pose qu'il avait dans son bateau, la nuit des oiseaux bleus. Là encore, Aoustin ne s'était jamais imaginé qu'il le trouverait autrement couché. Les choses se réalisaient de point en point...

Penché sur le chevet, il retenait sa respiration, en écoutant celle de l'autre, et montrant le demi-rire qui lui remontait de la grandeur de sa joie diabolique... L'homme remua, réveillé par cette lumière qui lui tombait sur le visage, ouvrit ses yeux, et, dans le creux de son matelas, demeura terrorisé, sous la vision de ce spectre à la poitrine de feu, de ses dents prêtes à mordre, de cette main menaçante, suspendue au-dessus de lui, cette main noire, effroyable, qui n'était ni de chair, ni d'os...

— Pas un mot, lui siffla Aoustin. Habille-toi... Pas un mot... ou, à la première alerte, je te fais sauter le fausset de ta barrique... Tu marcheras devant moi... où je te conduirai... Pas un mot !...

Le gars, les yeux fous, regardait sa dernière heure. Il se souleva. Désarmé, il n'avait aucun espoir de pouvoir se défendre. Les deux chiens d'acier qu'il avait devant lui, relevés sur le ressort, ne demandaient qu'à mordre la capsule... Il se laissa glisser de sa couche, les jambes flaches et le sang blême...

— Qu'est-ce que vous me voulez?... qu'est-ce que vous me voulez? ne faisait-il que répéter, comme en rêve, les dents claquantes, tout en passant ses chausses.

— Marche !

Ils passèrent la porte, l'un derrière l'autre. Ils descendirent les ruelles. Jacquin allait devant. Un pas à droite, à gauche, et il recevait la décharge dans les reins. Il le savait !

D'un mot sec, Aoustin le mettait dans le bon chemin.

Ils arrivèrent à la chaussée. En un saut, Aoustin fut à sa place, sur le bottereau, le fusil en position...

— Embarque... et prends la perche !

Jacquin titubait, passait sa manche sur son front mouillé

de sueur. Il entra dans le chaland, avec des regards d'épouvante du côté de l'homme et du fusil, ramassa la perche...

— En avant !

Le bateau oscilla, quitta les roseaux, et le silence régna.

Aoustin n'avait qu'une crainte, c'était que le brouillard ne se formât tout à coup, comme il arrive, — car le grand nuage noir, au lieu de se dissiper, s'était étendu à toute la surface du ciel. C'était à peine si la lune — une lune d'hiver, toute pâle — laissait filtrer par les interstices un rayon qui se déplaçait avec la marche de la nuée.

On n'allait pas vite, parce que toute la force du garçon s'épuisait dans son tremblement, tandis qu'il récitait à outrance toutes les prières qu'il avait apprises...

Le chaland s'avançait au milieu du plus profond silence. On n'entendait rien, — pas même le lugubre « uproumb » des butors qui, si souvent, traverse ces nuits de décembre ; on ne voyait rien, que çà et là une écaille d'eau bleuâtre qui s'effaçait comme l'éclair...

— A gauche... dans le fond... contre le mur, va-t'en là.

Et Aoustin, le fusil braqué, suivait toutes les contenances et flottements du gars, qui hésitait à la vue de la rousine allumée sur la table...

— Mais qu'est-ce que vous me voulez donc?... qu'est-ce que vous me voulez?

— A gauche... dans le fond... quand tu seras où je te dis, nous pourrons causer.

Le gars, en s'avançant, semblait accrocher dans des ronces. Tout son corps tressauta au bruit que fit la clé en tournant à l'intérieur. Il se soutenait des mains contre le mur, ses pieds glissant et s'enfonçant dans des déblais de terre de tourbe, où un grand trou s'ouvrait à son côté :

— Grâce ! Aoustin... grâce !

Aoustin ricana. Sa figure était sinistre. Il alla s'asseoir dans son foyer, face à son invité, à qui déjà il lançait la mort de dessous ses noirs sourcils, le doigt sur la détente, insoucieux du bruit que pourrait faire le coup, entre ces quatre murs, à trois cents mètres de tout logis, sans autre ouverture que trois mains carrées de vitre, tournées vers le large.

— Il y a là du papier... Tu vas me vendre ton testament... pour un coup de fusil... c'est vil prix !...

Il fallait que ce fût le diable qui lui inspirât ces paroles

ambiguës, lesquelles n'avaient pour destination que de faire tenir l'homme en place, en berçant ses facultés de l'espoir de quelque arrangement *in extremis*...

— Sinon, ta fosse est prête... Tais-toi... pas un mot. Au matin à la première heure...

Et, refermant ses mâchoires, il se tint immobile dans la lueur de son feu qui flambait, son fusil sur ses genoux et le canon en ligne, prêt à presser la gâchette au premier mouvement douteux...

Penché sur son arme, le cou tendu, il dévorait l'âme de cette ombre dont il écoutait le respir haletant. Et c'était bien la nuit de qui-vive qu'il avait rêvée, cette grande nuit de qui-vive, qui, seconde par seconde, lui versait sa récompense pour tout ce qu'il avait souffert, la joie irrévocable de tenir là chez lui, sous son point de mire, affalé et dompté, le gâteur de son sang. Cet homme, en ce moment, lui rendait sa main, lui rendait la raison de sa fille, restitution qui n'avait pas fini de s'accomplir, puisqu'il allait encore garder les os sous ses pieds, ensevelis dans la fosse, sous la terre pilonnée, bien assuré que personne, tant que serait debout la maison, ne viendrait déranger cette sépulture...

De temps en temps il allongeait le bras vers le pot de café tenu au chaud. Et c'était afin de parer, non au sommeil, contre lequel il était sûr, quand il l'avait banni d'un mot, mais à l'insidieuse distraction, complice des immobilités nocturnes, et dont il entendait prévenir le jeu perfide.

Il buvait, l'œil en dehors du bol, sur ses gardes...

Puis de nouveau, se remettait l'esprit à son paiement.

Deux heures sonnèrent au clocher de Saint-Joachim, deux coups sourds, qui descendirent par la gueule de l'âtre parmi le grondement des tourbillons de l'air.

Trois heures sonnèrent. Le garçon, recru de fatigue, s'était laissé aller au sol, à même le tas de tourbe, ne bougeait plus, le bras replié sur sa face... Et Aoustin guettait à la vitre le signe avant-coureur des premiers progrès du jour. C'était l'heure qu'il avait choisie, parce qu'elle correspondait au moment où partout le sommeil se recharge sur les yeux des hommes...

Cette fois, il but d'un seul trait toute la fin de son café, et en s'essuyant la bouche, regarda longuement le grand corps étendu à terre. Sa main ne tremblait pas, il était sûr d'elle... comme il était sûr de sa poudre, après cette nuit de

chaleur. Il contemplait la mort qu'il allait donner. Elle était juste et belle. Elle avait les yeux clos. Elle avait la pâle figure et les longs cheveux de Théotiste...

— Debout !

Sa voix, terriblement, retentit dans la chaumière. Mais aussitôt, à son tour, il dut écouter : des coups étaient frappés contre sa porte. Il demeura en suspens. Il ne savait ce qu'il devait faire. Il ne répondit pas. On y allait maintenant à coups de sabots ; on appelait : « Aoustin ! » Visiblement, on cherchait à le réveiller.

Furieux de se voir dérangé dans son homicide, il regardait tour à tour, et sa porte qu'on secouait, et son prisonnier qui se soulevait sur ses deux mains. Lorsque l'idée du feu lui traversa l'esprit..., pour qu'on vînt l'assigner à cette heure... peut-être était-ce le devoir qui l'appelait?...

— Aoustin, Aoustin, criait-on toujours...

Alors sans quitter son fusil, comme un dompteur qui se retire à reculons en fixant l'animal, il gagna sa porte, et faisant jouer la clé, passa vite, pour refermer du dehors, à double tour...

— Qu'est-ce que c'est?

Dans la brume de nuit, il ne vit d'abord qu'une forme enveloppée, indistincte, puis reconnut une ancienne voisine de son quartier du Chat-Fourré.

— Aoustin, lui dit cette femme, je viens te quérir... c'est à cause de ta fille... la grande démence l'a prise. Sa mère est venue tout à l'heure jusque chez moi, en poussant des cris... j'ai dit que j'allais te quérir et t'amener...

— La grande démence?... la grande démence? Il hésitait. Il lui répugnait de lâcher sa proie.

— Tout de même, lui dit la femme en voyant son indécision, c'est tout de même bien le moins que tu viennes, mon garçon !

Il réfléchit que le message ne pouvait pas se refuser, et que l'autre d'ailleurs était bien enfermé là.

— C'est bon, dit-il, je te suis.

Et tous deux s'enfoncèrent dans le brouillard.

*
* *

On devinait à quelques fenêtres allumées les lumières des hommes qui se préparaient à partir pour les forges.

Des cris d'oiseaux grinçaient au large. Aoustin pensait à son ennemi, qui ne disposait d'aucun moyen pour se faire entendre du voisinage. Le règlement entre eux se trouvait simplement retardé.

Au Chat-Fourré, la voisine poussa la porte, et ils entrèrent au milieu d'une fumée blanchâtre qui prenait à la gorge, avec une forte odeur de suif, si bien que la femme se détourna en toussant et en fermant les yeux :

— Qu'est-ce que cela encore?

Dans ce nuage, s'avançait le visage de la vieille épouse, visage de fumée, comme pétri de la même substance condensée et durcie. Son regard pleurant marquait une mortelle inquiétude d'un bruit de pinces qu'on entendait du côté de la cheminée. Contre sa jupe, elle retenait le chien par le collier.

— Où est la fille?

D'un geste accablé, elle désigna une forme accroupie dans l'âtre, des cheveux dénoués et épars. Là, une main tournait et retournait au bout des pincettes l'objet d'où s'échappaient les volutes écœurantes. La cire fusait, jetait un éclat livide, auquel succédait un nouveau jaillissement de l'âcre tourbillon. Et le chien poussait des cris plaintifs, comme s'il flairait dans le logis le vent de cette infortune humaine.

— Théotiste !

La jeune fille leva vers son père ses grands yeux d'or, qui ne le reconnurent pas. Mais, en voyant le fusil pendu à l'épaule, avec un air d'indicible terreur elle lâcha ce qu'elle tenait, se rejeta au plus profond de la trappe, ramena tous ses cheveux sur son visage, et, avec ses deux mains, se boucha la place des yeux.

Aoustin était impressionné. L'Aoustine, à côté de son époux, tremblait de tous ses membres.

— Ça l'a attaquée dans la nuit... elle est venue faire un grand feu... puis elle s'en est prise encore à la vaisselle... et au carreau... elle a brisé le carreau... et la voilà maintenant !...

Il y eut un silence. Aoustin et Nathalie se tenaient l'un en face de l'autre. Leurs âmes n'échangeaient aucun souvenir. Entre ces deux êtres, l'orgueil et la crainte étaient au bout de leur œuvre...

— Il faut chercher le médecin, dit Aoustin, tout de suite... tout de suite...

Et sans en dire plus long, après avoir déchargé son fusil, mis les chevrotines dans sa poche, il quitta la maison. Il était bouleversé.

Quelques instants plus tard, la carriole de Ribeyron l'emmenait dans la direction d'Herbignac vers la petite ville de P..., située à six lieues.

Le voyage fut long. Il y avait un peu de verglas. Chemin faisant, il s'entretenait de la tristesse du mal de sa fille. Il pensait aussi à son prisonnier, regrettait d'avoir laissé des munitions de bouche dans la chambre, quand le moyen se présentait si bien à cette heure de le laisser là mourir de faim !

Quand il arriva, le médecin était parti. Il ne reviendrait pas avant midi. Alors il attendit, en compagnie du voiturier. A midi, le médecin n'était pas revenu. A une heure seulement il rentra. Aoustin lui donna toutes les explications. Mais le docteur avait encore à prendre son repas, et une visite urgente dans un des quartiers de la ville.

Il était près de quatre heures quand ils furent de retour à Fedrun.

Le médecin avait sa voiture. Mais il pria Ribeyron de rester, parce que, dit-il, on pourrait avoir besoin de lui.

L'Aoustine n'avait pas voulu demeurer seule dans la maison. Deux voisines se tenaient auprès d'elle.

Quand les hommes entrèrent, Théotiste était toujours dans son âtre. Elle chantonnait quelque chose, un air de berceuse.

Le médecin se fit indiquer la malade, puis s'approcha et s'installa en face d'elle, pour l'observer.

— Sapristi... il ne fait pas chaud aujourd'hui. Vous n'avez pas froid ici, au moins?

La jeune fille ne répondit pas. Elle enroulait au bout de ses doigts des mèches de ses cheveux.

— Dors bien, mon ami... Dors bien... dodo, dodo...

— Qu'est-ce que vous dites?

— Tu es un génie, tu travailles à merveille !... Demain on te donnera toute la forêt à fagoter... Au lieu de travailler, tu te mettras à dormir... Moi, je t'apporterai ta soupe... Je ferai ton travail pour toi...

Elle parlait d'un ton uni, calme et doux.

— A qui vous adressez-vous ainsi? Est-ce à moi? Est-ce que vous me reconnaissez?

Debout derrière le médecin, Aoustin ne perdait rien des expressions de sa fille, la contemplait avec un air de profond hébétement.

— Ne te désole pas, mon ami, mon cher ami !... mets le feu à ces fagots... Prends la grande poêle. Je vais sauter dedans... tu auras tous mes os... A mesure que tu monteras, tu en mettras un devant toi... et tu parviendras au ciel...

Aoustin écoutait, en frémissant, ces paroles qui avaient presque l'air de s'appliquer à lui, les sentences de la folie cachaient parfois une sagesse d'au delà de la raison !...

Le médecin lui fit signe, ainsi qu'à la mère, et dans la salle du fond, à voix basse, donna ses instructions, tandis que se poursuivait le murmure dans la cheminée et que de la cour partaient les aboiements du chien que Nathalie avait mis à la chaîne.

— Il faut l'emmener, la conduire à l'hôpital dès ce soir...

— Mais bon Dieu ! qu'est-ce qui a bien pu la faire tomber dans ce mal-là?

Ce n'est pourtant pas la tête qui manque dans la famille des Aoustin !

— Les ennuis suffisent amplement...

Aoustin, le front barré de plis, regardait la terre. Il fouillait dans cette terrible et déconcertante obscurité des événements qui, s'engendrant les uns les autres, constituent l'inextricable famille des effets et des causes. Quel rôle là dedans avait-il joué lui-même? Il ne le savait pas bien au juste. Il y avait trop de sous-entendus dans la nature ! Il finissait par n'y plus rien comprendre ! Il avait voulu le bien... et il voyait le mal à ses pieds. Le mal, le grand mal, car si tout le reste n'avait été qu'accidents volants, à la surface de l'épiderme, la folie était une corruption qui se rendait maîtresse de la force suprême ! Et cette folie l'impressionnait, comme s'il s'en dégageait des ondes contagieuses dont il fût menacé à son tour !...

— C'est moi qui vais l'emmener, s'écria-t-il, comme pris d'une résolution subite, en levant son poing, moi qui vais l'emmener... moi... moi, son père !

Et il sortit, tandis que sous l'œil du médecin, l'Aoustine mettait quelques linges et effets dans un baluchon et s'approchait de la malade pour tâcher avec un peigne de lui arranger les cheveux.

A chaque coup du démêloir, la jeune fille faisait porter sa tête en arrière avec une grimace de douleur.

— Ma petite Théotiste ! gémissait l'Aoustine, en enroulant tant bien que mal l'épaisse et opulente chevelure.

— J'ai été méchante !... méchante !

— Mais non, vous n'avez pas été méchante, dit le médecin, on va vous emmener maintenant faire une promenade... Voulez-vous venir avec moi?

Mais Théotiste n'alla pas bien loin, car dès qu'elle aperçut la voiture, un char à bancs, chapoté d'une bâche sous laquelle Aoustin et Ribeyron donnaient la dernière main aux dispositions de l'intérieur, elle poussa un cri, et, dans le bond qu'elle fit en arrière, donna avec une telle violence contre la porte, que ses cheveux hâtivement épinglés se détachèrent à nouveau et roulèrent sur ses épaules. Secouant la tête, elle faisait : « Non, non, non. »

L'une des voisines expliqua au médecin que ça lui rappelait son malheur, que c'était dans une carriole comme celle-là qu'on l'avait ramenée... que c'était même justement cette voiture à Ribeyron...

— Eh bien, eh bien, nous n'irons pas dans la voiture...

— Puisque c'est pour une promenade, proposa alors Aoustin, en revenant lui aussi dans la maison, il n'y a pas besoin d'une voiture... On pourrait aussi bien y aller en chaland?

C'était une idée. Le docteur approuva. Rentré à P..., il télégraphierait au service de la ville, qui enverrait à Bert chercher la malade.

— Hein?... ma petite fille... vous voulez bien, n'est-ce pas, faire un tour en chaland avec votre père?

A cette question, Théotiste fut prise d'un tremblement convulsif.

— Lui parler de son père, ça la fait trembler, vous voyez bien ! marmotta à mi-voix l'Aoustine... non, non, pas avec ton père !

Et, désignant Aoustin :

— Avec cet homme-là?

Théotiste fit signe qu'elle voulait bien.

Alors Aoustin s'occupa sur-le-champ de se procurer dans le voisinage un chaland un peu grand, plus stable que son ordinaire chaland de chasse. Le voisin Richard en possédait un de la dimension qui convenait et ne fit aucune difficulté de le prêter. On assécha le fond en le bouchonnant avec de

la paille, on étendit une couche de rau, et le blin conduit par Aoustin s'en vint glisser devant le montoir du courtil. Les femmes apportèrent le baluchon de linge protégé dans un morceau de voilure, ainsi que des couvertures pour le froid. On enfouit le tout dans la cabane de devant, et Théotiste, à son tour, fut amenée par l'allée du verger, tout lentement, aux bras de sa mère et d'une voisine. Elle parlait d'aller ramasser les œufs des courlis. Quand, bien enveloppée dans son châle, elle fut assise sur le bottereau, elle cessa de porter attention à ce qui se faisait ou disait auprès d'elle, et, avec une grande fixité, se mit à contempler les lointains brumeux de la Brière...

Tout était paré. Aoustin, debout à son poste, lui non plus ne regardait personne Puis, passant la gaffe dans son anneau, au milieu de l'émotion, comme du silence de tous ceux-là qui, de derrière les paillets voisins, assistaient à ce départ, muet et sévère, il démarra avec lenteur. Il semblait emporter un mulon précieux.

Alors, l'Aoustine, éclatant en sanglots, fit un grand signe de croix, qui, même lorsqu'il fut achevé, demeura pour ainsi dire longtemps visible sur la Chalandière ; tandis que le bateau s'éloignait, sans autre mouvement à son bord que celui de la longue perche qui montait et descendait...

*
* *

Ils s'en allaient. Aoustin poussait vite. Mais ses pensées alourdissaient étrangement son bagage...

« Tu as voulu arrêter les événements, mais les événements avaient la consigne de poursuivre ! »

Il ne perdait pas de vue sa fille, qui se tenait bien calme, pelotonnée dans son châle, et le serrant contre elle de ses pâles mains crispées...

Tant que cette volonté avait été en lutte avec la sienne, il l'avait vouée aux chiens. Maintenant, il sentait s'ouvrir la fenêtre de son cœur. Il ne voyait plus en elle que son enfant. C'était uniquement son enfant qu'il emportait là, la fille dont il était si fier quand elle était devenue belle...

Aujourd'hui, elle n'avait seulement plus connaissance de lui !... Et pourtant, deux ou trois fois, lorsque leurs regards s'étaient rencontrés, il lui avait paru qu'elle baissait la nuque, et que quelque chose d'elle se mettait à fuir loin

de lui, au ras de l'onde, comme une hirondelle effrayée...

Tout était fini. Le chaland les emportait. Ils étaient seuls sur l'eau, seuls, avec au-dessus d'eux un grand goéland qui semblait leur faire la conduite, à coups réguliers de ses lentes ailes courtes, toutes blanches sur les nuages noirs.

La bise soufflait, une bise froide qui se faisait sentir âprement aux épaules. Théotiste frissonnait. Constamment, son regard se portait vers la région du nord, bien qu'on ne pût voir l'horizon par ce ciel gris et opaque qui, fondu en une terne brouée, laissait sous lui la Brière pareille au désolé prolongement de son incolore étendue. De temps en temps, les lèvres de la jeune fille remuaient, semblaient s'entretenir avec les tréfonds de son âme...

Quand, tout à coup, elle parut sentir derrière elle les approches de quelqu'un, se retourna, vit un Briéron en effet qui allait les croiser, et, dans un geste d'effroi, ramena son châle sur sa figure :

— Attention, s'écria-t-elle, voilà mon père !

Aoustin sentit s'enfoncer en lui la tristesse de la fin de tout.

Le bateau suivait la Chalandière qui longe le marais de Brais. A partir de là, on s'éloignait du nord, Alors Théotiste commença à s'agiter, finit même par pousser des plaintes qui avaient, par moments, les intonations de la colère. Et, tout à coup, elle fit « non, non, non ! » en secouant la tête, comme à la maison, lorsqu'elle s'était refusée à monter dans la voiture. Aoustin ne savait que faire et continuait sa route.

Alors elle se mit à crier, à agiter ses mains et remuer ses doigts, comme si elle cherchait à se saisir de l'écoute d'une voile. Ses yeux étaient hagards ; elle se tournait, se levait, et sous tant de mouvements désordonnés, le bateau commençait à vaciller dangereusement.

— Là... Là ! criait-elle, en montrant le nord de la Brière, avec des gestes farouches qui rendaient Aoustin profondément perplexe et inquiet.

— Voyons !... ne fais pas la méchante..., lui disait-il doucement.

Il commençait à comprendre qu'il avait entrepris en ce jour un rude et dur travail. Car la fille avait dans l'esprit un autre voyage que celui qu'on lui faisait faire : c'était du côté opposé qu'elle voulait aller, là où l'emportaient encore

ses désirs... Il fallait user de ruse. Il fit pivoter son bateau.

— Sacré !... sacré !... sacré !...

Il en avait tout de même à Théotiste.

— Voyons... rassieds-toi...

Et la promenade recommença, silencieuse, dans le sens contraire. Il allait, tout simplement, faire un détour : prendre par la curée des Hérons, contourner la butte aux Pierres, et, dès qu'un peu plus d'obscurité serait venu à son aide en cachant à la malade le secret de la direction, redescendre par la rive de l'ouest...

Théotiste d'ailleurs se montrait maintenant tranquille et satisfaite. Aoustin essaya seulement d'aller lui remettre en place son châle, qui, pendant son combat, s'était détaché et traînait dans l'eau ; mais elle lui marqua une telle frayeur, qu'il la laissa...

Le soir venait, soir de décembre, qui transperçait le corps jusque sous les vêtements de toute l'humidité froide des eaux. Et avec le soir se formait une brume lourde et jaunâtre. On cessa de distinguer les confins. Dans bien des endroits, les roseaux commençaient à apparaître comme de flottantes formes de rive. Puis le brouillard gagna encore ; et bientôt, à l'extrémité de son chaland, Aoustin ne vit plus qu'un noir paquet de hardes, sans mains ni visage. Il se dit alors que son tour par les buttes l'entraînerait trop loin, que mieux valait, maintenant que cette vapeur empêchait de voir clair, virer sur-le-champ dans le sens de la butte de Terre, pour piquer ensuite devers la butte cultivée de Langeau. Et il s'engagea à la traverse dans des piardes et des copis. Mais la brume s'épaissit encore, et presque tout à coup. Il ne voyait plus du tout Théotiste ; mais il lui sembla, à un mouvement du chaland, qu'elle se penchait pour tremper ses mains dans la curée. Dès lors, il n'eut plus qu'une idée : s'en revenir à Fedrun au plus vite...

Il se dépêcha de prendre son point de mire. Pour ne pas le perdre, il lui fallait traverser une piarde à grands roseaux. Il y envoya son chaland. Mais ces roseaux étaient entourés de vizelles, qui sont des lianes poussées en se tortillant et enlaçant tout ce qu'elles rencontrent, et dans lesquelles se prirent ses pieds, tant que ses sabots roulèrent par là. Il se mit à les chercher et cela lui prit un bon moment. Il en retrouva un jusque dans la vase. Seulement il avait tellement tourné sur lui-même, que sa direction était complè-

tement perdue. Le brouillard était devenu si intense qu'il ne se voyait plus qu'à peine, tandis qu'autour se dressaient des ombres hautes comme des bois taillis, où il reconnaissait l'illusion dont se revêtent les roseaux dans ces redoutables nuits de brume... C'est qu'aussi il n'aurait pas dû s'en aller de même, quand le temps avait si mauvaise mine !

Cependant, il n'était point de ceux dont la tête s'abâtardit à la face du danger, et il friqua aussitôt devant lui, dans la route qui lui parut bonne. Il se trouvait certainement là entre la curée de Bréca et la butte aux Pierres. De cet endroit, s'il entrait comme il faut dans sa direction, il devait, en certitude, rencontrer une curée, la curée de l'Acheronne, à trois cents coups de perche plus loin. Il comptait donc ses poussées. Quand il en eut compté trois cents, il releva effectivement une curée ; mais ce n'était pas celle qu'il pensait. Celle-ci se révélait beaucoup plus profonde, — si profonde que la perche y passait presque à moitié. C'était même là, à sa stupéfaction, un niveau qu'il n'avait jamais exploré, et pourtant il les connaissait tous ! Probablement un affaissement de fraîche date? En tout cas, la Brière se mettait là contre lui, elle le trompait et se déclarait son ennemie ! Mais il n'allait pas lui laisser le dernier mot : s'il se trouvait présentement dans la curée de l'Acheronne, deux cents coups de perche en droite ligne devaient l'amener dans le copis Olive, et il se mit en chemin. Vingt minutes plus tard — au jugé, car il n'est pas dans la nuit plus trompeur que le temps — il entrait dans un copis. Seulement, il lui avait fallu compter cinq cents coups pour y parvenir. Son embarras était grand, mais il se déclarait bien décidé à se désenlacer de ce mauvais pas. De tous côtés, il cherchait le repère des nuits, un feu, les lueurs de Trignac, une étoile... Il n'aurait pas perçu, à un quart de pouce de son visage, le vol d'une souris-chauve. Ses yeux ne lui servaient plus de rien ! — Son briquet et sa montre, qui lui auraient été si utiles, ils ne les avaient pas. — Par le temps employé à parcourir d'un point à un autre, on peut encore posséder l'indique... Il serrait les dents. C'était la première fois qu'il se perdait.

Mais il n'était pas homme à se déc'arer, comme ça, sans aide et sans espoir, et à se laisser tomber au dernier rang de son honneur... Il réfléchit que, tout à l'heure, il avait manœuvré avec le fort vent debout, que, par suite, il avait

dû donner plus de coups de perche qu'il n'en aurait fallu par temps calme, et il remit son chaland à revenir sur ses pas. Mais ce nouvel essai ne le laissa pas moins infortuné. Alors il se rappela que l'homme égaré voit toujours les objets à l'opposé de ce qu'ils sont, prit le parti de regagner le copis Olive, et de se diriger de là, comme s'il n'était point en doute que ce fût lui...

Il voyagea. Il gardait le ferme espoir d'atteindre enfin, çà ou là, la curée de la Grand'Bande. Mais son attente était toujours trompée. Il continua d'aller devant lui, traversa des copis, des mafrages, s'enfonça au milieu des herbes. Son chaland, maintenant, piquait dans les mottes bourbeuses...

La brume était devenue comme la substance universelle. Les bois taillis s'étaient évanouis. Il ne voyait plus ni le bateau, ni la perche, ni ses mains...

Théotiste, depuis longtemps, faisait entendre le bruit de ses dents qui claquaient.

— Théotiste !

Il l'appelait maintenant avec anxiété, oubliant qu'elle n'était pas en état de lui répondre.

— Théotiste... Je ne suis plus dans ma route !... Théotiste !

Il faisait une de ces nuits froides, frissonnantes, une de ces nuits de Brière qui pénètrent jusqu'au cœur de l'homme et le gèlent au milieu de son sang. On entendait le chaland qui coupait la glace en train de se former. Par là-dessus, le vent qui soufflait, qui grondait en rafales ; une obscurité mugissante, d'où s'élevaient comme les frémissements d'un grand être en proie aux soupirs de la mort.

L'âme d'Aoustin commençait à faiblir, son courage à se mortifier, dans ces ténèbres !... Il se rappelait Julien Pelot, et plusieurs autres, qui étaient morts ainsi par l'âpreté des nuits du marais. — Son aventure cessait d'être pour lui un accident commun et explicable. Il se disait que son erreur de route n'était qu'un piège de plus que lui avait tendu sa destinée, qu'un terrible événement devait vouloir encore s'accomplir sur lui ! Et il s'en allait, à la dernière grâce de Dieu, poussant devant lui sa triste récolte...

Tout à coup, il entendit des cris sauvages, un bruit de lutte ; le bateau se couchait tout d'un côté. Il jeta sa perche et accourut. Il était temps : la fille, à genoux contre le

rebord, et toute penchée sur l'eau, se débattait contre des visions qu'elle avait. A tâtons, dans l'obscurité, il tâcha de la saisir, de la ramener à sa place, car un chavirage dans ces conditions les laissait tous les deux perdus sans espoir. Mais elle se défendit. Elle y employait une énergie sauvage, et, le repoussant, elle reprenait la lutte avec les êtres qui lui apparaissaient. Le brouillard n'existait pas pour ses yeux : elle les voyait, les désignait : c'étaient des sorcières d'épouvante qui assaillaient le bateau, des furies noires qui nageaient bouches dehors, en traînant, disait-elle, leurs cheveux parmi les herbes. L'eau était couverte de ces têtes horribles et menaçantes, qui se dressaient avec leurs yeux de feu, voulaient mordre dans l'embarcation et l'entraîner au fond...

— Elles veulent punir ! criait-elle... Estelle ! Estelle !

Aoustin, avec sa seule main de bonne, lui avait attrapé le bras et tirait à lui.

— Lâche ça... Lâche ça !

Mais elle le griffait, se dégageait, se remettait, hurlante, à vouloir agripper les chevelures.

Il ne réussissait pas à la calmer. Alors il se tut, s'accroupit au fond afin d'enlever au moins du ballant au bateau, et impuissant, attendit, terrorisé à cette voix de folie déchaînée au milieu du néant des choses. Cela dura longtemps. A chaque instant, le chaland menaçait de couler. Enfin la fatigue se fit sentir. La voix s'enrouait, la fille s'affaiblissait. Tout d'un coup, elle se tut. Puis elle dit encore, mais, cette fois, comme en extase : « Oh ! oh !... le grand martin-pêcheur qui s'envole ! »

Puis il n'y eut plus rien. Le silence. Il semblait qu'elle se fût elle-même envolée.

. . . . . .

A l'aube, le bateau errait toujours. Mais depuis bien des heures il ne cherchait plus son chemin...

Tout le reste de la nuit, le vieillard n'avait plus songé qu'à échapper au froid meurtrier. Il était maintenant épuisé, et, à chaque plongée, vacillait sur sa perche, toutes ses facultés sombrées dans l'hébétude et l'engourdissement. Le brouillard s'allégeait, remontait vers les hauts du ciel, les ombres du roseau commençaient à renaître, les formes du bateau à se dessiner, mais il osait à peine tourner ses yeux

à bord, où la vue d'un corps étendu et immobile achevait de glacer ses os....

Puis, le jour continuant de dissiper le mystère, il fit vers cette apparence un pas tremblant, la contempla un instant, laissa aller sa perche et se cacha le visage...

Quand il enleva sa main, des larmes coulaient dans ses rides. Et il regardait plus haut que la terre, plus haut que la Brière.... Une lumière céleste brillait entre les nuages, ainsi qu'un regard éternel tombant sur sa misère. Il n'en pouvait détacher ses yeux. Ses yeux la voyaient pour la première fois... Cette lumière transperçait son âme, et la jugeait...

Quelques heures plus tard, des pêcheurs le trouvèrent, comme on trouve un naufragé sur l'Océan. Il était à ce moment incapable d'une parole, et fut embarqué et emmené aussitôt. Les autres se chargèrent du corps, le transportèrent sur un de leurs chalands. Dans le blin, qu'on abandonnait là, fut découvert un paquet de couvertures qui n'avait pas même été défait !

Bientôt les cornes d'alarme meuglèrent au large. Et l'émotion était grande quand Aoustin descendit sur la berge. Une foule l'entourait, le questionnait, voulait le soutenir.

Mais lui n'écoutait pas, les écartait avec ses coudes, tenait au-dessus d'eux son visage dévasté, et s'en allait par le chemin de chez lui, les jambes flageolantes, en s'aidant de la main contre le mur des maisons... Et, tandis que la foule, d'où partaient maintenant les cris perçants de l'Aoustine, recevait les derniers bateaux, il arriva enfin dans sa ruelle, où tout était silence, où, là seulement, lui revinrent en mémoire ses souvenirs de la veille...

Il attendit quelques minutes ; puis se traîna jusqu'à sa porte et l'ouvrit.

Une ombre se dressa dans le fond, qu'il arrêta et figea d'un geste. Mais d'abord, il ne put rien dire, tant le respir le laissait haletant. Il s'appuya sur sa table. Puis, d'une voix rauque, sans regarder de ce côté :

— Va-t'en, dit-il, ...je te pardonne...

Il écouta un instant les pas courir dans le chemin, puis alla s'effondrer dans son foyer...

Alphonse de Chateaubriant.

FIN

La Reine évanouie [1]

V

Son mari, dans le salon, lisait le journal au coin du feu. Elle le vit de l'antichambre, à travers les légers rideaux de la porte vitrée. Sans entrer dans le salon, Edmée, poussée par une force sérieuse, se rendit aussitôt dans la chambre de ses enfants, lesquels étaient déjà couchés. Ils attendaient le retour de leur mère pour commencer à s'endormir. Mais le baiser qu'elle leur donna ce soir-là n'était pas le baiser habituel. Elle songeait aux menaces de la maladie et de la mort. La petite Lucienne, qui était fort câline et que, à son gré, sa mère n'embrassait jamais assez, fut tout à fait contente de ce baiser prolongé ; elle mit ses bras autour du cou d'Edmée et la retint près d'elle quelque temps. Edmée n'essaya pas de se dégager. Elle était avide de sentir contre son corps le corps chaud et bien portant de son enfant. Mais, penchée sur ce petit lit, elle voyait le malade du quai du Louvre, la chambre obscure où régnait l'odeur des médicaments et de la maladie ; ce visage presque noir, sur le blanc des oreillers ; elle entendait le halètement court et tenace de la respiration. Certes sa pitié pour Alain Maréchal avait été violente, irrésistible ; mais, malgré elle, le contre-coup de cette pitié, en ce moment, était personnel, égoïste : « Ah ! songeait-elle, si j'étais penchée sur ce lit et que Lucienne fût pareille à ce malheureux ! » Elle frissonna, et comme ce frisson avait surpris, inquiété l'enfant, Edmée lui dit :

— J'ai peut-être eu un peu froid, dehors, en rentrant.

(1) Copyright by Jean-Louis Vaudoyer 1923. Voir *la Revue universelle* du 15 avril 1923.

René Thibernes vint alors dans la chambre. Il éprouva une tendre satisfaction de père de famille en voyant sa femme et sa fille enlacées ; il soupira avec une bonhomie suffisamment mélancolique :

— Dire qu'il va falloir quitter tout cela !...

Mais Edmée savait-elle où l'on avait rangé une valise que Julien ne trouvait pas? Edmée répondit que la valise était dans une chambre de bonne non occupée, au sixième étage.

Elle alla retirer son chapeau.

Dans la glace, en arrangeant ses cheveux, elle constata que son visage ne décelait rien des émotions qu'elle venait de ressentir, qu'elle ressentait encore. Ce visage était toujours aussi calme, aussi doucement et naturellement paisible. Edmée songea que sa sœur Madeleine la taquinait à tort lorsqu'elle lui répétait : « oh, toi, tu es une banquise ! » Edmée se rendait compte qu'elle venait d'être bouleversée, et, cependant, de ces mouvements intérieurs rien ne se marquait sur ses traits : « Est-ce ma faute, si je ne témoigne pas ce que j'éprouve ! » Cette impassibilité, dans l'occasion, servait Edmée, bien qu'elle ne se l'avouât pas. Pendant le dîner, elle put écouter son mari et lui répondre avec une aisance complète.

René, dans la vie, n'improvisait jamais rien. Ce voyage en Angleterre occupa toute sa conversation. Il parla des heures des trains, de la durée de la traversée, de l'hôtel où il descendait à Londres, de l'hôtel où il descendait à Manchester. Qu'il s'agît d'une question d'affaires, importante et ardue, ou d'une question sans aucune importance, il apportait à envisager et à résoudre celle-ci ou celle-là le même esprit de détail, la même gravité.

Entourée de son calme comme par une substance isolante, Edmée répondait à son mari exactement tout ce qu'il fallait répondre. Ce soir-là, elle ne songea pas du tout qu'elle cachait à René une action qu'il n'eût ni acceptée, ni comprise. Edmée avait nettement conscience d'être allée à bon droit là-bas. Elle ne se le reprochait plus. Son instinct lui disait : « Puisque tu le peux, tu dois adoucir le sort de ce malheureux. » Si elle avait refusé à Mme Maréchal ce qu'elle pouvait faire si facilement, elle eût été à ses propres yeux inutilement méchante et inhumaine, comme quelqu'un qui ne console pas un enfant qui s'est fait mal, ou qui refuse à un malade un remède qui doit le soulager un moment.

Après le dîner, il fallut s'occuper de la valise égarée. Edmée s'aperçut que ces soins l'importunaient un peu. Elle ne se retint pas de dire à son mari :

— Vous avez bien le temps ; vous ne partez qu'après-demain !

Péremptoire, René répondit :

— Et si l'on ne retrouvait pas cette valise !... Vous oubliez, mon amie, que demain, c'est dimanche : les magasins seront fermés !...

La valise fut enfin retrouvée. Après quoi Thibernes rangea des papiers ; sa femme alla se coucher.

Lorsque, une heure après, René vint la rejoindre, Edmée avait les yeux grands ouverts et regardait, à travers l'espace, Mme Maréchal seule dans cet appartement si morose, près de ce fils qui mourrait peut-être dans la nuit. Elle se disait : « Si Alain Maréchal meurt demain il sera trop tard ; ma visite d'aujourd'hui n'aura servi à rien.... » Son esprit positif acceptait mal l'idée d'une action inutile, manquée. Cet amour acharné d'un garçon auquel, sept ans auparavant, elle avait parlé dix fois, évasivement, au bal, cet amour, Edmée le considérait et l'excusait comme une manifestation de la maladie. Elle avait pitié de cette chimère comme elle avait pitié de ce visage ravagé, de ce sommeil douloureux, de cette jeunesse condamnée.

René Thibernes, voyant que sa femme ne dormait point, lui dit :

— Si cela ne vous dérange pas, chère amie, avant d'éteindre, je puis vous remettre différents papiers qui concernent des questions dont je m'occupe généralement ici, mais dont vous aurez la direction pendant mon absence...

Et, regardant la première des feuilles qu'il tenait à la main, il ajouta :

— Par exemple, voici la note du gaz ; on viendra la toucher jeudi...

La perspective de s'intéresser à la note du gaz parut inacceptable à Edmée. Elle s'étira dans son lit, et, dolemment, assura qu'il y avait d'autres heures dans la journée pour les consacrer à de tels sujets. Thibernes ne supposa pas une seconde que le manque d'enthousiasme de sa femme pût tenir à quelque raison insolite. Dans le ton d'Edmée il avait cru percevoir un accent de tendresse ; il alla poser les fastidieux papiers sur une table ; après quoi il s'approcha de sa femme et lui demanda de lui accorder une hospitalité qu'Edmée ne songea pas une seconde à lui refuser. Elle aimait son mari, et, pour elle, le devoir et le plaisir avaient fait alliance.

Le lendemain dimanche, avant-veille de la Toussaint, Edmée alla à la messe d'onze heures et demie, à Saint-Honoré d'Eylau. Edmée Thibernes n'était point dévote ; la religion était moins pour elle un besoin qu'une habitude. Jamais elle n'eût manqué de faire ses Pâques ; mais, la plupart du temps, ses pratiques se bornaient à

entendre la messe, chaque dimanche. Elle croyait ce qu'on lui avait toujours dit de croire ; elle n'était ni superstitieuse, ni mystique. Sa foi ressemblait à celle de beaucoup de femmes de son monde, assez tiède et passive jusqu'aux environs de la quarantième année, puis s'affirmant et s'accentuant dans la seconde partie de la vie, sous l'influence des deuils, des épreuves et des séparations.

Edmée pria avec beaucoup de ferveur pour Mme Maréchal et son fils ; elle pria aussi pour elle et demanda à Dieu de la diriger. Puis elle se dit : « Si je me confessais ! » Elle se confessait depuis son enfance à un vieux prêtre charmant et fin, qui n'avait jamais entendu de la bouche de cette pénitente que l'aveu de fautes extrêmement vénielles

En sortant de l'église et en attendant sur la place que sa mère, chez qui elle déjeunait, fût sortie également, Edmée se promit d'essayer de joindre l'abbé Sauvanez le lendemain matin, après le départ de son mari, et avant de se rendre quai du Louvre.

M. et Mme Segray tenaient beaucoup au repas de famille dominical. C'était un déjeuner parfaitement bon que M. Segray surveillait lui-même. Il faisait profession de gourmandise. Il se rapprochait par là, peu à peu, d'Emile Aulagnier, ce gendre qui lui avait été imposé par un caprice de sa seconde fille, et qui n'était pas moins gourmand que son beau-père... Mais les Aulagnier, à une heure moins dix, n'avaient pas encore paru.

— Sapristi, grommelait M. Segray, l'inexactitude et la gourmandise, cela ne va pas ensemble ! Et il pensait à un certain civet à l'ancienne qu'il était impatient de déguster.

Par Madeleine, les Maréchal prenaient pour Edmée une certaine réalité rétrospective. Aussi, lorsque les Aulagnier firent leur apparition dans le salon, Edmée, en voyant sa sœur, éprouva un sentiment mélangé d'impatience et d'inquiétude, dont personne, naturellement, ne s'aperçut et qui ne s'effaça en elle que lentement.

Le sujet de la conversation, pendant ce déjeuner, fut le civet de lièvre, et outre ce civet, toutes les manières dont on chasse et dont on accommode le lièvre. Madeleine raillait les chasseurs et leur gourmandise. Mme Segray, très contente lorsqu'on trouvait sa cuisine bonne, faisait des signes de tête au maître d'hôtel pour qu'il repassât les plats. Edmée gardait son grand air froid, songeant : « Si je pouvais être seule et tranquille ! » Elle éprouvait pour elle-même une sorte de respect inavoué. Le monde nouveau qu'elle habitait lui semblait fragile et précieux, digne d'être protégé. L'idée de la souffrance et l'idée de la mort étaient pour elle comme des créatures

invisibles et solennelles qui l'accompagnaient, qu'elle avait le devoir d'honorer, dont il fallait qu'elle prît soin. Elle les accueillait avec une sorte de timidité pieuse, de crainte déférente.

Après le déjeuner, dans le grand salon étouffé de tapis et de tentures où l'on ne se tenait, chez les Segray, que ce jour-là, on fit venir la vieille cuisinière pour la complimenter. Aulagnier voulait que cette cuisinière lui dictât la recette du civet. Mais le cordon bleu tenait à ses secrets ; on ne put rien tirer de lui.

Edmée Thibernes comparait ce salon si vaste, si insensible dans sa richesse à la petite pièce sans lumière au seuil de laquelle elle s'était arrêtée, la veille, un instant. Elle acceptait des visions bizarres, qui l'étonnaient : par exemple Alain Maréchal était étendu, dans ce salon, sur cette chaise longue de bois doré ; ou bien, tout à coup, Mme Maréchal entrait avec son attitude gauche et son regard hardi : elle allait droit à Edmée, la prenait par la main, l'entraînant presque de force jusqu'au quai du Louvre. Mme Thibernes était hantée. Comme rien de ce qui se passait autour d'elle n'était de nature à la distraire, à fixer son esprit, elle se soumettait à sa hantise.

Madeleine Aulagnier parla d'aller à un concert, rue La Boétie. Spontanément, Edmée dit à sa sœur qu'elle irait à ce concert, elle aussi. Edmée n'aimait pas particulièrement la musique ; elle s'en passait fort bien ; mais elle s'était dit qu'au concert, on ne parle pas, qu'on y peut facilement s'isoler, se recueillir. La perspective de passer quelques heures dans un endroit où elle n'aurait à faire aucun frais de conversation la tentait.

Les deux maris accompagnèrent leurs femmes, l'un par amour de la musique, l'autre pour passer le temps. Les vieux Segray partirent pour Saint-Cloud avec leurs petits-enfants.

Lorsque la symphonie commença, Edmée se sentit soudainement oppressée. Elle ferma les yeux. Ce n'était point la beauté de la musique qui agissait ainsi sur elle, mais le bruit que cette musique faisait. Elle n'écoutait pas dans les voix unies des violons et des cuivres l'expression dévoilée de certains sentiments qu'elle éprouvait confusément et dont elle était fort loin de trouver dans la symphonie une description, un commentaire ; mais ses nerfs étaient attaqués et forcés de se tendre sous le choc sonore, comme un homme qui peine et lutte contre un grand vent. La musique, au lieu de créer en elle un état d'harmonie, la bouleversa physiquement. Elle fut vite incapable de regarder en elle-même : tout ce qui se passait dans son esprit et dans son cœur était devenu illisible et brouillé.

A la fin du concert, une grande détresse l'avait envahie. La tête

lourde et avançant machinalement près de ses compagnons, elle était pareille à une personne très sobre, qui n'a pas l'habitude de boire du vin, et qui, pour en avoir bu un peu trop, souffre de la migraine et éprouve l'envie de dormir.

Elle rentra chez elle avec son mari.

René Thibernes, avenue Victor-Hugo, s'occupa jusqu'au dîner à une « récapitulation » de ses bagages. Edmée l'entendait et le regardait aller et venir, pester contre le domestique absent. Elle souhaitait à la fois et contradictoirement que son mari fût déjà parti pour l'Angleterre et qu'un incident fortuit l'empêchât de faire ce voyage afin que, restant près d'elle, il pût la protéger.

Elle était pareille à un enfant auquel on a donné un devoir trop difficile, qui met son point d'honneur à faire ce devoir, mais qui est sans cesse trahi par son inexpérience.

Le lendemain, Julien réveilla son maître fort tôt. Le bruit que Thibernes fit en se levant ne troubla pas le sommeil de sa femme. Edmée avait passé une mauvaise nuit, à demi engourdie, flottant sur les lisières de la conscience et du rêve. Elle n'avait pu trouver qu'aux heures du matin un brusque et lourd repos. René trouva, sans se l'exprimer aussi nettement, que sa femme aurait bien pu, le jour de son départ, ne pas si bien dormir ; mais, comme il était un bon mari, il s'appliqua à étouffer le bruit de ses pas. Cependant une ampoule électrique qu'il alluma dans le cabinet de toilette voisin, et qui, par la porte ouverte, se reflétait dans une glace suspendue en face du lit, réveilla bientôt Edmée. Voyant cette lumière et n'ayant pas repris la notion de l'heure et du temps, Edmée crut que la nuit était loin de sa fin ; elle dit de loin :

— Vous ne vous couchez pas, René?

Cette méprise fit rire Thibernes ; il expliqua qu'il était sept heures passées et que, bientôt, il serait en route pour la gare. D'un seul coup, la réalité des faits et des circonstances ressuscita dans l'esprit d'Edmée. Cédant à un mouvement où il y avait à la fois du courage et de la lâcheté, elle se dit : « Il faut, avant son départ, que je dise à René ce qui se passe... »

Mais comment parler? Sentant sa maladresse, sa timidité, sa peur, Edmée ne bougeait pas dans son lit. Elle finit par dire, d'une voix tremblante et le cœur battant :

— René, pourriez-vous venir un moment?... Vous êtes très en avance !...

Thibernes répondit qu'il était en train de se raser, qu'il ne pouvait pas venir ; et comme Edmée essayait d'entretenir la conversation

afin de pouvoir « amener » sa confidence, son mari la pria de se taire, parce qu'il ne pouvait pas parler en se rasant, sinon au risque de se couper.

Elle fut un peu découragée. Elle était irritée de ne pas se sentir maîtresse de ses nerfs. Elle se leva :

— Vous a-t-on préparé votre thé?

Thibernes assura qu'il n'avait pas le temps de déjeuner. Toutefois elle alla chercher dans la salle à manger des biscottes et du beurre, et comme l'eau bouillait sur un petit réchaud à gaz, dans le cabinet de toilette, elle fit une tasse de thé pour son mari.

Elle voyait bien que ce serait difficile de dire quoi que ce soit. Néanmoins, avec l'entêtement un peu sot des personnes qui ne raisonnent plus librement, elle essaya encore :

— Il faudra, René, que je vous demande un conseil...

René était penché sur sa valise ; il tirait des courroies.

— Un conseil?... Quel conseil?

Et sans attendre la réponse, il ajouta :

— Voulez-vous sonner Julien ; il pourra toujours descendre le gros sac. La voiture est certainement là.

Edmée, docilement, sonna. Le domestique parut. Elle comprit qu'il fallait renoncer à toute confidence. Lorsque son mari fut certain qu'il n'avait rien oublié, il l'embrassa avec une grande tendresse, profonde, émue, mais en disant :

— Ne nous attendrissons pas... Il n'y a pas lieu de s'attendrir.

Ils passèrent ensemble devant la chambre où dormaient les enfants. René entr'ouvrit la porte et s'arrêta, tenant sa femme par l'épaule, sur le seuil. Edmée évoqua une autre chambre, un autre seuil. Son secret lui faisait mal.

René murmura :

— Comme ils dorment bien!... Vous leur direz que je leur rapporterai une poupée et des soldats anglais...

Dans l'antichambre, les époux s'embrassèrent encore une fois :

— Ne vous ennuyez pas trop ; je vous enverrai une dépêche dès mon arrivée.

Elle le suivit sur le palier et le regarda descendre. Lorsqu'il fut arrivé à l'étage inférieur, il s'arrêta et l'appela ; elle se pencha un peu davantage au-dessus de la rampe :

— N'oubliez pas d'aller vérifier, le soir, dit-il, si la porte qui donne sur l'escalier de service est bien fermée.

Elle se recoucha et dormit longtemps. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, sa fille était près d'elle, debout près du lit. L'enfant serrait les lèvres pour retenir sa respiration ; son visage exprimait un mélange

de tendresse et de curiosité si comique que sa mère éclata de rire en prenant contre elle la petite Lucienne ravie.

Elle bavarda avec sa fille, que le voyage de son père occupait beaucoup et qui fut très fière de déjeuner à table en face de sa mère, comme une grande personne.

A mesure qu'approchait l'heure d'aller quai du Louvre, Edmée Thibernes était plus calme, presque indifférente. Elle avait promis à Mme Maréchal qu'elle viendrait. Comme l'idée de ne point tenir une promesse ne pouvait lui traverser l'esprit, elle n'avait donc plus de décision à prendre, d'hésitation à avoir, de sorte qu'elle n'était presque plus troublée. Elle avait cessé de discuter avec elle-même. Elle ne se disait plus : « Est-ce que je dois aller là-bas? » mais : « J'ai promis d'aller là-bas. »

Au début de l'après-midi, elle conduisit ses enfants au Bois. Elle avait dû promettre à sa fille d'aller au Lac, parce que Lucienne voulait absolument monter dans un bateau et sur une île, afin de faire comme son père. Le ciel était voilé, mais un soleil doré luisait sous ces voiles et la couleur rouge et jaune des chrysanthèmes brillait dans les corbeilles au-dessus de l'eau assoupie. Après une promenade dans l'île, où la jeune Lucienne galopait en criant : « Je suis en Angleterre ! » Edmée laissa ses enfants sous la surveillance de leur gouvernante et revint en marchant à travers le Bois, jusqu'à la porte Dauphine. C'était la veille de la Toussaint et un lendemain de dimanche. Les promeneurs étaient nombreux. Edmée, à deux reprises, rencontra des amies avec lesquelles elle dut échanger quelques paroles banales. A la sortie du Bois elle monta dans une voiture et donna au cocher l'adresse de Mme Maréchal ; mais, avant d'arriver à l'Étoile, elle eut l'idée de se faire d'abord conduire chez elle. Elle s'était dit qu'elle y trouverait peut-être une dépêche de son mari, bien qu'elle ne s'inquiétât nullement de ce voyage. Dans l'ascenseur elle pensa : « La dépêche de René ne sera probablement pas arrivée » ; elle s'aperçut alors qu'elle était retournée chez elle non seulement dans la pensée d'y trouver une dépêche, mais aussi, car cela n'était pas impossible, une communication de Mme Maréchal lui demandant, pour une raison imprévue, de remettre sa visite.

Un pneumatique était là, en effet, et non encore la dépêche de Thibernes. Mme Maréchal suppliait Edmée de ne pas manquer de venir : depuis le matin son fils était beaucoup plus mal. Le médecin parlait d'un malheur possible. Elle terminait ainsi : « Venez, il vous ttend ! »

Edmée lut cette dépêche debout dans le salon, devant la cheminée. Ensuite elle leva la tête et vit son visage en face d'elle, dans

la glace. Ses traits avaient toujours leur grande placidité, mais elle sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine. Elle éprouva, en sentant son cœur battre ainsi, un sentiment de dépit irrité, pareil à celui que peut éprouver un timide qui rougit en entrant dans un salon, et qui voudrait ne pas rougir. Dans la glace elle croyait voir battre son cœur, qui lui semblait être devenu, en elle, plus gros qu'elle-même. Elle fit nerveusement une petite boulette avec le pneumatique de Mme Maréchal, glissa cette boulette contre sa paume, sous son gant. Elle songeait à Alain Maréchal : « Il va certainement mourir !... S'il était mort déjà? » L'idée d'arriver trop tard l'agitait, la tourmentait. Sans rien définir de ce qui se passait en elle, elle eût voulu être certaine d'accomplir utilement sa « mission de charité ».

Elle redescendit en hâte et trouva, entre l'avenue Victor-Hugo et le quai du Louvre, que la voiture avançait bien lentement. Toutes ses responsabilités, tous ses devoirs avaient changé de camp. Elle avait une heure pour faire ce qu'il fallait faire. Ensuite, à jamais, tout serait fini. Elle monta. Dans l'escalier, qui prenait jour sur la cour, les becs de gaz n'étaient pas allumés. Il régnait là une lumière avare et sinistre.

Arrivée au troisième étage, elle allait sonner lorsqu'elle s'aperçut que la porte de l'appartement n'était pas close mais poussée contre le chambranle. Elle hésita une seconde, puis elle écarta cette porte devant elle. Dans l'antichambre, elle n'entendit aucun bruit. Elle pensait bien qu'il ne fallait pas sonner, que le tintement de la sonnette troublerait le malade ; mais elle ne pouvait pas trouver le courage de s'engager dans l'étroit corridor qu'elle voyait devant elle et qui conduisait à la chambre au seuil de laquelle, l'avant-veille, elle s'était arrêtée. Il lui sembla qu'elle entendait quelqu'un remuer derrière la porte par où Mme Maréchal l'avait fait entrer dans le salon. Elle frappa très légèrement à cette porte ; personne ne répondit. Elle tourna le bouton et entra. Une dame qu'Edmée prit d'abord pour Mme Maréchal était assise dans un fauteuil bas, près de la fenêtre, face au jour. Cette dame se retourna en entendant Edmée, qui supposa que cette inconnue devait être la sœur de Mme Maréchal, puisqu'elle lui ressemblait.

L'agitation intérieure de Mme Thibernes se traduisit par la phrase qu'elle prononça :

— Voulez-vous prévenir Mme Maréchal que je suis là.

Mais la dame inconnue semblait au courant :

— Vous êtes sans doute la personne que ma sœur attend?

Edmée Thibernes fit signe que oui, et, en même temps, demanda :

— Comment va...

Elle s'arrêta, n'osant dire ni « M. Maréchal », ni « Alain ». Mais la tante d'Alain n'avait pas besoin d'en entendre davantage. Elle hocha la tête et déclara que tout espoir était perdu, que le médecin venait de partir, qu'il reviendrait bientôt. Elle ajouta, en faisant la grimace pénible des gens qui se retiennent de pleurer, que le prêtre était là, tout à l'heure :

— Le pauvre enfant a déjà reçu les derniers sacrements.

Ces mots eurent raison de l'effort que faisait la sœur de Mme Maréchal ; les larmes débordèrent de ses yeux. Elle sortit.

Edmée resta seule un moment debout près de la fenêtre. Elle fixait, sans battre des paupières et sans remarquer ce qui était devant ses yeux, une branche qui bougeait entre le quai et l'eau du fleuve. Parfois, lorsque le vent cessait de souffler, la branche restait immobile. Il était un peu plus de quatre heures ; on sentait que la lumière s'apprêtait à diminuer dans le ciel.

Mme Maréchal entra, le visage grossi, les traits comme bouillis par les larmes. Elle ne remercia pas par des mots Edmée d'être venue ; mais elle eut un élan du regard, presque du corps entier qui frappa la jeune femme comme si la malheureuse mère se fût jetée dans ses bras.

— Ah ! madame, vous allez peut-être le sauver ! s'écria-t-elle.

Elle aperçut aussitôt la folie de son espérance. La même maladie lui avait pris son mari, son autre fils. Elle savait bien qu'Alain aussi allait mourir. Elle murmura :

— Personne ne peut plus le sauver !... mais votre présence ne peut plus le surprendre. Il a rêvé la nuit dernière que vous étiez venue, que vous étiez là. Il vous a parlé dans son sommeil... Maintenant, hélas, il ne parle plus. Mais je vois dans ses yeux qu'il a des moments de lucidité. Il vous reconnaîtra ; c'est son dernier rêve que vous allez réaliser.

Edmée ne répondit rien. Elle serrait très fort ses mâchoires et elle employait toute sa volonté à dissimuler les preuves extérieures de son trouble. Elle se disait : « Il faut à tout prix que je n'aie pas l'air épouvanté, lorsque je serai près de ce lit ; il ne faut pas qu'il puisse avoir peur de ma pitié, de mon désarroi. » Son calme naturel l'aidait, la soutenait dans cette entreprise.

— Allons !... murmura Mme Maréchal.

Dans le petit couloir, Mme Maréchal se retourna avant d'arriver à la porte de la chambre ; elle dit :

— Soyez bonne jusqu'au bout, madame. Si vous lui parlez, qu'il n'entende que des paroles douces et tendres ; celles qu'il espérait... Vous allez être pour lui tout le bonheur qu'il aura eu sur la terre.

Edmée Thibernes, qui n'avait pas beaucoup envisagé qu'elle aurait à parler, eut, à cette demande, un mouvement de retrait involontaire qui resta caché à Mme Maréchal. Elle eût voulu dire : « Je vous le promets » ; mais sa loyauté était trop profonde pour qu'elle osât, n'étant pas sûre d'elle, s'engager ainsi ; elle répondit seulement :

— Je tâcherai.

Devant la porte, Mme Maréchal fit signe à Edmée d'attendre ; elle s'approcha du lit de son enfant. Edmée ne vit d'abord que le dos d'une garde et le ballon d'oxygène que cette garde soutenait près du lit. Le visage du mourant lui était caché. L'odeur des médicaments et de la maladie venait jusqu'à elle et l'écœurait un peu. Elle entendit la voix de Mme Maréchal : une voix qui avait pris une douceur d'inflexion infinie, la voix d'une mère qui parle à son fils en songeant que, dans quelques heures, ce sera fini, qu'elle ne lui parlera jamais plus. Cette voix disait :

— Mon petit, tu vas voir Mme Thibernes ; elle est là, tout près. Elle serait bien contente d'entrer un moment...

La garde s'écarta, et, sans doute sur une indication préalable de Mme Maréchal, elle voulut quitter la chambre. Edmée Thibernes était debout dans le cadre de la porte ; elle entra pour que la garde pût sortir. Celle-ci, en passant près de la jeune femme, répondit au regard interrogatif que Mme Thibernes lui jeta malgré elle en murmurant sur ce ton mat que les personnes qui ont l'habitude de vivre près des malades emploient aisément :

— C'est la fin...

Edmée n'entendait venir du lit aucune réponse, aucun soupir. Elle n'entendait pas non plus la respiration haletante, entrecoupée par laquelle, l'avant-veille, elle avait été si frappée. Le souffle d'Alain Maréchal était pénible ; mais déjà l'effort du corps, pour participer à ce souffle, pour se nourrir de lui, avait cessé. Ce n'était plus que le soupir d'une âme qui va quitter une demeure détruite, anéantie.

Sans doute Mme Maréchal, penchée sur le lit, lut-elle dans l'attitude de son fils un acquiescement : sans s'éloigner du lit, elle se retourna et tendit la main à Edmée Thibernes, qui, docile comme une petite fille, avança et posa sa main dans cette main tendue. Très doucement, Mme Maréchal attira Edmée jusqu'à elle, c'est-à-dire tout contre le lit. Mme Thibernes vit alors un visage au teint sombre, couché dans l'oreiller, à peine un peu plus haut que le corps, lequel semblait extrêmement maigre et tout droit, tout étroit sous la couverture, comme s'il avait déjà pris naturellement l'attitude d'un cadavre sous le suaire.

Les paupières du jeune homme étaient closes. Edmée se demanda

si Alain avait entendu ce que sa mère venait de dire. A son tour, devait-elle parler?

Mme Maréchal reprit sur un ton un peu pressant, un peu insinuant, toujours infiniment tendre :

— Elle est si heureuse de te voir, après si longtemps!

Les yeux d'Alain Maréchal restaient fermés ; mais sans que les traits eussent bougé, il y eut sur ce visage si fin, si fragile, comme un changement d'expression. Mme Maréchal serra alors la main d'Edmée, comme pour dire : « Parlez maintenant. »

D'une voix un peu voilée, mais si délicate et si prête de chavirer qu'elle semblait posée sur les couches d'une matière élastique, Edmée ne put dire que ceci :

— Je suis venue... Vous voyez : je suis venue...

Le malade ouvrit très lentement les yeux. Ces yeux parurent immobiles à Edmée. Ils furent d'abord fixes, éclatants et inexpressifs comme deux pierres. C'étaient presque des yeux sans regard. Mais bientôt il se produisit dans ces yeux le même changement insensible qui s'était produit auparavant sur le visage aux yeux clos ; un changement progressif et presque immatériel, comparable à la transformation de la couleur de la mer, lorsqu'un nuage déplace sur l'eau le dessin de son ombre. L'âme bougea dans ces yeux, jusque-là inhabités. Edmée comprit que le malade la discernait enfin.

Les deux femmes avaient le cœur serré par l'angoisse. Mme Maréchal éprouvait une anxiété comparable à celle qu'éprouvent les parents d'un infirme au bord de la piscine de Lourdes, et qui attendent un miracle ; elle pensait : « Vais-je sauver mon fils en conduisant celle qu'il aime près de lui? » Edmée Thibernes était bouleversée à la fois par le pathétique de cette scène et par sa nouveauté ; le sentiment qui dominait en elle était non plus un sentiment de pitié, mais un sentiment de peur.

Lorsqu'elle reçut le regard chaleureux et comme halluciné d'Alain Maréchal, ses paupières battirent une ou deux fois. Elle se dit : « Il ne faut pas que je tourne la tête », ce que son instinct fut d'abord de faire. Elle aurait voulu sourire, parler à ce malheureux ; mais elle savait que, si elle desserrait les lèvres, sa bouche se mettrait à trembler et qu'elle ne pourrait pas réprimer ce tremblement. Elle dut donc consentir à affronter un regard auquel la passion donnait le pouvoir de la lumière et du feu. Ce pouvoir fut tel qu'après peu d'instants, le cœur d'Edmée se gonfla dans sa poitrine ; sa gorge se serra ; elle ne put se retenir de pleurer.

Le moribond, en voyant ces larmes, eut un sourire inattendu devant lequel Edmée sentit un frisson extraordinaire parcourir tout son

corps. Ce frisson passa dans sa tête et, en quelque sorte, électrisa ses cheveux. Edmée devait, par la suite, se souvenir de cette impression physique dont il lui semblait qu'elle gardait des traces, comme d'une chute, comme d'un accident.

Ce sourire d'Alain Maréchal était autant fait de joie que de tristesse ; un pareil sourire ne pouvait pas arrêter, chez Edmée, cette grande envie, cet impérieux besoin de pleurer. Elle se rendait bien compte qu'Alain Maréchal ne voyait plus que ces larmes ; elle se rendait compte aussi que, puisqu'elle pleurait, elle n'avait pas besoin de parler. D'ailleurs, le jeune homme était dans un état où la présence d'Edmée n'exigeait plus pour lui ni explication, ni commentaire. Dans quel monde la rencontrait-il, la reconnaissait-il? Était-ce la mort déjà qui faisait ce présent à l'âme délivrée ; ou bien était-ce la suprême illusion d'une vie toute vouée à un amour rêvé ?

Alain Maréchal, trop faible pour lever le bras, agita légèrement la main sur le drap. Edmée vit ce mouvement. Elle retira sa main de la main de Mme Maréchal et prit doucement celle qui semblait implorer.

Le contact d'une peau brûlante et sèche donna à Edmée le sentiment que quelque chose en elle fondait comme de la neige, comme de la cire. Il lui sembla aussi qu'on la plongeait dans un bain très chaud ; brusquement, elle sentit sur son corps le poids et la marque de ceux de ses vêtements qui la serraient : ses chaussures, son corset, les bretelles de sa chemise. Puis cette sorte de supplice cessa ; les larmes s'arrêtèrent aussi de couler. Pendant quelques instants, ce furent ces mains unies qui remplacèrent, pour ces deux êtres, la voix et la parole. Ainsi Alain Maréchal exprimait-il son amour ; ainsi Edmée écoutait-elle cet amour s'exprimer. Nul langage humain ne saurait traduire cet entretien, dépendant de la sensation pure. Alain aurait-il dit : « Je vous aime », Mme Thibernes n'eût pas été convaincue ni émue par cette voix, mais tout le sang d'un cœur battait dans cette paume fiévreuse, attirant à lui le sang du cœur d'Edmée, lui imposant sa chaleur, lui communiquant sa foi.

Bientôt Alain ferma de nouveau les yeux. Le sourire, sans disparaître du coin de la bouche, devint légèrement tiré. Cessant d'exprimer un peu de joie, ce sourire ne garda plus qu'une lourde part de douleur. Mme Maréchal, devant ces yeux clos et cette bouche tourmentée, eut un mouvement d'effroi et jeta un regard inquiet à Edmée. Mais Edmée tenait toujours la main du jeune homme ; cette main n'avait pas arrêté les faibles témoignages de son étreinte : Alain était toujours vivant. Edmée, pour rassurer la mère, ne parla pas, mais elle eut à son tour un vague et rapide sourire extrêmement doux, extrêmement tendre, la première manifestation de

la vie nouvelle qui s'agitait obscurément dans son cœur nouveau.

Quelques minutes après, l'étreinte se desserra et la respiration du jeune homme marqua de l'effort. Edmée retira très lentement sa main de la main devenue inerte. Mme Maréchal alla chercher la garde. Edmée resta une seconde debout entre le lit et la porte, toute droite, sans faire un mouvement. Puis elle quitta la chambre en étouffant le bruit de ses pas. Mme Maréchal la suivit. Edmée tenait au silence comme à une sauvegarde. D'ailleurs, aurait-elle pu parler ; et qu'aurait-elle pu dire? Mme Maréchal éprouvait une grande reconnaissance pour cette femme qui venait de donner un dernier bonheur à son fils, mais elle éprouvait aussi une sorte de jalousie confuse, instinctive, une maternelle envie. Elle se tut également et toutes deux se quittèrent ainsi.

Mme Thibernes descendit les marches avec effort. Ses jambes la portaient mal. Elle était obligée de se tenir à la rampe de l'escalier. Quand elle se trouva dehors, le vent frais et alerte lui donna une impression de délivrance. Elle respira profondément ; elle reçut avec une sorte d'avidité le courant d'air qui soufflait au coin du quai et de la rue du Louvre. Une odeur de brioche chaude, qui sortait d'une boulangerie, lui apprit brusquement qu'elle avait faim. Devant la boutique éclairée, elle regarda sa montre ; il était près de sept heures. Elle acheta un croissant et et le dévora en marchant devant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Les grilles de l'église étaient fermées. Mais, sur ce trottoir, entre deux becs de gaz dont la lumière tremblait, elle se mit à prier pour Alain Maréchal. Elle ne demandait pas à Dieu de le sauver ; elle savait que le jeune homme allait mourir ; mais elle récitait un *Pater*, un *Ave*, pensant que ce *Pater* et cet *Ave* intercéderaient pour l'âme d'Alain. Elle n'osait pas prier pour lui directement, ni le nommer.

Puis elle gagna la rue de Rivoli ; là elle ne traversa pas la chaussée et resta le long du grand Louvre noir. La solitude l'effraya bientôt. Elle s'arrêta devant l'une des hautes portes fermées du ministère des Finances. Elle poudra un peu son visage, mouilla légèrement son doigt et le passa sur ses paupières pour les rafraîchir. Ensuite, poussée à son insu par le désir de voir du monde, de la lumière, elle descendit dans le métropolitain. Elle ressentit une sorte de soulagement, de sécurité à rester debout dans un wagon comble, prise dans une foule d'inconnus. Il lui semblait que ces indifférents la protégeaient contre tout ce qui venait de se passer. Perdue dans ce troupeau de vivants, dans ce train bruyant et rapide, elle se croyait loin du danger.

(A suivre.) JEAN-LOUIS VAUDOYER.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ATTITUDE DE L'ALLEMAGNE

Les derniers incidents, qui ont tracé de faibles éclairs dans la brumeuse atmosphère rhénane, comportent un enseignement. Cet enseignement serait probablement — certainement — plus accessible, si nous étions plus âgés de quinze jours ou de quinze semaines, mais la vie sociale découpe notre activité en tranches artificielles, inconnues à la vie tout court, et les nécessités de la presse périodique contraignent l'écrivain à parler souvent trop tôt ou trop tard. Les menues intrigues de ces derniers temps ont néanmoins forcé les acteurs à s'avancer suffisamment sur le devant de la scène pour que nous puissions saisir le fort et le faible de leur jeu. Est-il nouveau?

Il est aussi vieux que les plus vieux chemins. L'Allemagne d'abord.

L'Allemagne, qui n'apprend rien, oublie tout. L'expérience ne compterait-elle donc pas pour ce peuple? Nous avons entendu des discours pompeux et des palabres familières, qui pourraient le faire croire. En somme, rien de changé depuis la fin de 1914 dans la procédure adoptée.

En 1914, après l'échec de la Marne, l'Allemagne a pris une attitude à laquelle elle est restée imperturbablement fidèle jusqu'à la fin. Cette attitude consistait à rendre notre ténacité responsable des malheurs que la ténacité allemande allait nous causer par un redoublement croissant de ravages. Notez qu'à cet égard l'Allemagne ne s'est pas tenue aux menaces. Sans doute, elle n'a pas détruit Paris comme

elle l'aurait voulu faire, par quartiers, suivant l'échéance de ses chantages. Mais elle a fort proprement dévasté nos usines, démoli nos toits, ruiné nos cultures, asservi notre population. A chaque renouveau de sa sauvagerie, Berlin nous accusait d'être les auteurs de notre mal par notre résistance contre nature. Ah ! si nous avions consenti à courber l'échine ! Un bonheur idyllique prenait aussitôt la place de ces décors de cataclysme.

Nous n'avons pas courbé l'échine, nous avons tendu le jarret, raidi les reins, compté les coups, enseveli nos morts, et l'Allemagne s'est effondrée dans un affreux mélange de calculs et d'ultimatums. Si nous avions désespéré de l'avenir, notre sort ne vaudrait pas aujourd'hui celui des Russes.

Ce précédent, en quoi tout se résume, semble ne pas exister pour l'Allemagne. Depuis Versailles, depuis la Ruhr, elle ne cesse en effet de ressasser les mêmes arguments du temps de guerre. Le vocabulaire militaire a seulement cédé la place au vocabulaire fiscal, et l'on a retourné la vieille étoffe. On nous dit : « Malheureux ! Vous vous perdez. Au lieu de renouveler avec nous le cycle d'Oreste et Pylade, vous entassez les violences des Atrides ! Qu'en résulte-t-il? Une anémie progressive de votre créance. Voyez plutôt : ces quelques milliards que nous pouvions encore vous offrir en décembre, en janvier, eh bien ! avec la meilleure volonté du monde, c'est à peine s'il en subsiste les deux tiers, la moitié. Demain ce ne sera plus qu'un songe. Hâtez-vous d'en recueillir les restes. » Ne serait-ce pas, après tout, de l'ironie?

Pour mieux accuser le côté farce de cette harangue, Cuno et Rosenberg l'assaisonnent, en effet, de considérations juridiques du plus haut piment. L'Allemagne poursuivrait, selon ces messieurs, une besogne d'idéalisme incompris et préférerait, comme les trois cents Fabius, courir à sa perte, plutôt que de déserter la cause des peuples libres qu'elle incarne supérieurement dans la Ruhr. Ce genre de plaisanterie est malheureusement éventé depuis au moins plusieurs siècles et ne nous divertit pas plus que les calembours de Gaudissart, les sombres gaietés du *Virgile travesti*, ou les facéties du *Moyen de parvenir*.

Ainsi donc, l'Allemagne parle exactement pour ne rien dire et l'on perd sa peine à l'écouter. Aucun sens humain, c'est-à-dire raisonnable, ne se dégage du flux de paroles dont elle croit bon d'agrémenter sa laborieuse hypocrisie et l'on distingue facilement, derrière ce rideau protecteur, deux séries bien reconnaissables de physionomies, les deux seules que le Reich ait su prendre depuis qu'il y a un *Reich* et qu'il est mal à son aise : d'une part, une série de visages convulsés par une terreur sans nom ; d'autre part, une collection de visages

cyniques, inconscients, illuminés par le bluff. Regardons une minute et passons.

La vérité se meut dans un plan infiniment plus grave, plus noble, plus instructif. En 1923, comme en 1914, comme en 1918, elle consiste, en ce qui nous concerne, à *tenir*. La victoire, une victoire certaine, mathématique, absolue, est au bout de notre effort, si cet effort est *pur*.

Je ne sais pas si l'on s'en rend bien compte à Paris. Certains aveux, la manière surtout dont l'expédition de la Ruhr est combinée, la prépondérance donnée, par exemple, au côté militaire et politique de l'affaire, sur le côté administratif, financier, économique, tout cela nous démontre qu'on s'était fait certaines illusions. On croyait que l'occupation de la Ruhr déterminerait à Berlin une panique, d'où les réparations sortiraient à flot.

C'était méconnaître la volonté bien arrêtée, manifestée maintes fois par l'Allemagne, de ne rien payer. C'était ignorer les préparatifs ostensibles, quasi ostentatoires même, qu'elle faisait depuis plusieurs mois, et qui se multipliaient à l'approche de l'occupation, en vue de rendre cette occupation aussi peu préjudiciable que possible au Reich. On était donc parti pour Essen avec une idée fausse. Rien ne prouve absolument qu'on ne l'entretienne pas encore. Bénissons-la. Sans elle se fût-on décidé à partir? Eût-on mis en branle armées et ingénieurs avec, pour perspective, une dure exploitation minière étendue à un nombre indéfini d'années? Ce n'est pas sûr. La politique parlementaire de tous les pays a une tendance invincible à se nourrir d'immédiat. La fréquence des interpellations, la récurrence des attaques de couloirs, le jeu crépitant des partis, interdisent aux présidents du Conseil, qu'ils siègent à Londres, à Paris ou à Berlin, l'usage des moyens savants, qui sont presque toujours des moyens longs. Les nécessités de leur situation obligent ces messieurs à rechercher des résultats à la fois rapides et positifs, dans le genre de ceux qu'on obtient à la tribune en tirant d'une serviette un dossier bourré de dénonciations criminelles, de lettres de chantage dévoilées, d'une correspondance trop claire d'agent provocateur.

On attendait donc, à Paris, de l'occupation de la Ruhr, une soumission à peu près immédiate de M. Cuno. Singulière traduction de la politique de gages! Contre cette erreur, nous avions prémuni de longue date nos lecteurs. Elle consiste essentiellement, moins dans une interprétation peu correcte des faits qu'en un aveuglement psychologique. On faisait le tableau des déséquilibres divers apportés dans l'économie germanique par l'extirpation de la Ruhr et l'on se disait que si la France se trouvait dans un cas pareil, elle ferait illico

le compte des avantages et des inconvénients et qu'elle préférerait — avec raison — s'exécuter plutôt que de courir le double risque de la saisie et du démembrement. On oubliait de se demander quelle serait, en pareil cas, l'attitude de l'Allemagne. C'était pourtant la seule chose qui importât. Bref, par supériorité d'intelligence, ou, si l'on veut, de flair, autant que par manque d'observation réaliste, nous commettions une méprise dont nous ne sommes pas encore revenus.

La dernière alerte le prouve. Pendant quelques jours, nous avons vu fonctionner simultanément deux ministères : le ministère Poincaré, en voie d'adaptation à la réalité, c'est-à-dire à l'exploitation pure et simple de la Ruhr, sans système transcendantal, sans phrases, sans idéologie, puis, à côté, le doublant, en attendant de le supplanter, le ministère Loucheur, ministère resté fidèle, lui, à la politique de la saisie, moins opérante que comminatoire, la politique du gage indirect, de l'intimidation économique pour l'acceptation politique. La théorie du gage-levier opposée à la théorie du gage-jouissance.

Le ministère Loucheur est tombé retour de Londres, comme un ministère Briand retour de Cannes. Pendant quelques jours, nous avons assisté ainsi à une espèce de phénomène de hantise, qui nous reportait pour le moins à une année en arrière : élaboration d'un plan, sondages à Milan, à Londres, à Berlin, entrevues préparatoires à une conférence internationale, flanquée d'experts et de banquiers, bref, la reviviscence inattendue des programmes de Londres, de Cannes, de Gênes, de la Haye. Comme on crie à la fin du quatrième acte des bons mélodrames : « O Dieu, que t'ai-je fait pour m'accabler ainsi de ta fureur ! » nous pourrions pousser cette exclamation.

Ce sont là des sottises à ne pas recommencer trop souvent, car il en reste toujours quelque chose. Le *Reich*, non sans raison, y puise de nouveaux motifs de résistance, en traduisant *fatigue* ce qui ne signifie peut-être que *tactique*. Ce qui est plus grave, c'est que la théorie du gage-jouissance en sort atteinte. A force d'écouter le son éteint de ces cloches d'Is qui lui parlent de bons A, B, C, d'échéances à trente, cinquante, soixante ans de date, de tranches de deux, quatre, six milliards, elle se contamine et perd son allant.

Voyez par les résultats atteints, au bout de trois mois, ce qu'on aurait pu obtenir tout de suite, en arrivant à Essen avec une volonté, donc des préparatifs d'*exploitation intégrale*, épaulés par une ferme conviction de l'obstruction allemande ! Les 9 ou 10 000 tonnes journalières de coke, dont on nous parle aujourd'hui, auraient pu être réalisés dès février. Qui oserait affirmer que la rapidité de ce succès n'eût pas incliné les dirigeants berlinois à une acceptation de

nos conditions, plus hâtive qu'on ne le pense communément. Il n'y a donc pas incompatibilité foncière entre les deux théories de la *jouissance* et du *levier*, ou plutôt, il y en a une qui n'*existe* pas, la théorie de la saisie comminatoire, laquelle n'aboutit qu'à un régime sec à tous les points de vue. L'exploitation à fond permet seule d'atteindre et d'opérer une pression. Elle fonctionne à toutes fins.

Ne nous occupons pas de ce qui se peut déclamer ou intriguer au delà de la Manche, du Rhin ou de l'Atlantique. Aujourd'hui comme hier, notre mot d'ordre doit être : *Los von Berlin, los von London, los von Washington.* Les aventures combinées du *covenant*, du *pacte* et du *traité* doivent suffire pour nous mettre en garde contre tout emberlificotage international de nos intérêts. Payés ou pas payés, tant que nous resterons sur le Rhin, maîtres de nos avenues, postés sur nos gages, nous tiendrons le bon bout, nous n'aurons rien à craindre.

Ne suffit-il pas de considérer où les désirs de l'Allemagne s'orientent, pour prendre aussitôt la direction contraire? Là non plus, rien de changé depuis 1914, 1917, 1920. Avec une ténacité qui serait admirable, si elle n'était profondément inepte, l'Allemagne tâche d'utiliser le va-et-vient de la politique intérieure anglaise ou américaine pour déclencher une nouvelle offensive dans le genre périmé de Cannes ou de Spa. Elle espère toujours qu'un Macbeth de couloir ramassera les lauriers de Lloyd George et de Wilson et nous adressera un ultimatum définitif, père d'un moratoire interminable. Il s'est développé à cet égard dans les cerveaux allemands depuis la guerre une mythologie fiscale d'un puissant intérêt, que l'expérience la plus sommaire nous conseille d'écarter de notre créance — dans tous les sens du mot.

Poursuivons donc notre route, c'est-à-dire notre *appropriation* de la Ruhr, sans plus nous soucier des embarras démocratiques du président Harding que des ennuis travaillistes de M. Bonar Law. Il pourrait être profitable à ces messieurs de chercher à leurs désillusions un dérivatif continental, dont nous ferions forcément les frais, puisque l'Allemagne se trouve de jour en jour davantage, tant par le fait de l'occupation, que par le coût de son offensive, démunie de ce qui donne, en tous pays, une réalité aux budgets annuels.

N'oublions pas surtout notre sécurité. Le seul capital que l'Allemagne amasse copieusement sur notre tête est un capital de haine. Quitter le Rhin, quitter la Ruhr, sans de nouvelles et solides garanties militaires, corrélatives à la haute surveillance à quoi il faudra bien soumettre les finances impériales tôt ou tard, constituerait une lourde faute que rien ne saurait excuser.

En d'autres termes, on ne résout rien par la timidité ou l'impro-

visation. On demande souvent à la France d'adopter enfin une fois pour toutes une politique allemande. Il me semble qu'elle devrait partir de deux mots : tenir et prévoir. Sachons être nos propres maîtres. Sachons être libres.

René Johannet.

Casuistique allemande.

Depuis que les armes ont cessé d'être l'instrument unique de l'impérialisme allemand, l'action morale prend une place prépondérante dans la préparation de la revanche.

Les méthodes du géant vaincu se spiritualisent. La science chimique et la propagande savante transposent la nouvelle stratégie dans le domaine intellectuel et la politique se double de philosophie pratique. Pour mettre la main sur la matière, le Protée teuton s'applique à se rendre maître des esprits.

Il revêt la blouse de laboratoire, la toge de l'avocat ergoteur et fertile en travestissement, la soutane du théologien. Le chancelier Cuno vient de parler d'une voix vibrante de la fidélité rhénane ; la thèse des obligations morales est sans cesse développée par les chaires allemandes et, dans les régions frontières, des apôtres mystérieux circulent parmi les fidèles hésitants et murmurent aux oreilles la chanson du devoir.

Il est entendu qu'en matière politique, les promesses et les engagements sont quelquefois sujets à caution. Cela n'arrive pas seulement lorsque la mauvaise foi d'un chancelier allemand appelle la neutralité belge un chiffon de papier. Souvent, c'est l'honnêteté nationale qui l'exige. Il suffit de rappeler le traité de Francfort. Est-ce que tout bon Français n'espérait pas que l'Alsace et la Lorraine seraient un jour délivrées? Ce qui a lieu dans les relations entre États, où tout repose finalement sur la force militaire et économique des parties contractantes et sur l'importance des intérêts en jeu, peut aussi se produire dans les relations entre des citoyens et un État, quand celui-ci représente une force étrangère. C'est le cas pour des pays conquis par les armes contre la volonté de leurs habitants. Seulement là, le principe, clair et net en lui-même, risque de conduire, dans la pratique, à des conclusions douteuses qui embrouillent les consciences et jettent le trouble dans les âmes inquiètes.

En effet, en pays conquis et opprimé, l'individu se trouve à chaque instant dans l'obligation de remplir les formalités qui lui permettront de prendre part à la vie publique et de défendre ses intérêts nationaux, et ces formalités impliquent souvent la nécessité de prendre des engagements solennels vis-à-vis de l'ennemi.

Les engagements de cet ordre pris envers l'Allemagne par les

corporations et les individus des provinces allogènes sont innombrables. En Alsace et en Lorraine, dans le Sleswig danois, en Pologne, pour agir et pour défendre contre les Allemands l'élément national, il fallait commencer par subir la loi du vainqueur. Seuls pouvaient s'y soustraire ceux qui vivaient en dehors de la vie officielle, les enfants, les femmes, et ceux dont l'occupation et le gagne-pain étaient de nature exclusivement privées.

Le serment de fidélité au roi en Prusse et à l'empereur en Alsace et en Lorraine était exigé de toute la jeunesse masculine à l'occasion du service militaire. Même obligation pour les députés danois et polonais au Landtag prussien, pour tous les fonctionnaires. Cela n'empêchait pas que les conscrits n'eussent d'autre désir que de tourner un jour leurs armes contre la Germanie, que les députés ne fissent leur possible pour diminuer l'emprise des Hohenzollern sur leurs électeurs. Dans les dernières décades avant la guerre, le gouvernement berlinois ne nommait presque plus de fonctionnaires indigènes dans les provinces conquises. Malgré le serment de fidélité à la constitution et au souverain exigé de chaque fonctionnaire, la presse allogène et les députés non allemands réclamèrent l'accession de leurs compatriotes aux charges administratives et la pleine égalité devant la loi. Ces réclamations pouvaient bien impliquer formellement la reconnaissance du régime établi : en fait, tout bon patriote ne pensait qu'à le renverser.

La chose donna même occasion à une controverse théologique. Dans certains groupes parlementaires, par exemple dans la fraction polonaise du Landtag prussien, une bonne partie des députés se composait d'ecclésiastiques. Un jour, des députés catholiques allemands s'avisèrent de prétendre que le serment de fidélité obligeait ces prêtres à se reconnaître intérieurement comme sujets du roi de Prusse et à ne rien entreprendre contre sa domination. Or, en Pologne prussienne, les députés ecclésiastiques étaient les chefs avérés du mouvement irrédentiste. Plusieurs fois, au courant de la période séculaire d'esclavage, les ministres allemands exigèrent, toujours en vain, des députés allogènes polonais, laïques et prêtres, une déclaration solennelle que leurs compatriotes se considéraient comme définitivement et à tout jamais liés à l'Allemagne, et promettaient de ne vouloir jamais se détacher de la Prusse et de l'empire.

Pour la population laïque, la question ne fut pas discutable. On haïssait les Allemands et l'on ne s'insurgeait pas parce que l'insurrection était matériellement impossible, mais on appelait de tous ses vœux la chute des oppresseurs.

Pour les prêtres, leur caractère ecclésiastique comportant une dépendance de Rome, une définition théologique de leurs obligations envers l'Allemagne n'était pas sans importance. Berlin agissait sans cesse sur le Vatican, pour que celui-ci défendît aux prêtres d'exciter le peuple contre l'autorité gouvernementale. On pouvait envisager

l'éventualité d'interventions pontificales qui rendraient difficile la situation des prêtres nationalistes. Rome, toujours bien informée, n'ignorait pas le rôle de ses ministres dans le mouvement irrédentiste, et les obligations réglementaires auxquelles étaient assujettis les représentants non allemands à la Diète prussienne. La Curie romaine était en présence d'un état de choses avéré, connu et durable. Elle aurait pu fermer les yeux sur des cas individuels. Elle ne pouvait ignorer une situation générale qui durait depuis des générations et dont les ambassadeurs prussiens auprès du Vatican lui rappelaient constamment la gravité.

Jamais Rome n'intervint. C'était donner son assentiment à l'attitude des prêtres assermentés et irrédentistes. Le pape fit plus : il conféra de hautes dignités pontificales à des députés ecclésiastiques en plein exercice de leurs fonctions parlementaires, c'est-à-dire rompant quotidiennement leur serment de fidélité, prêté publiquement, comme membres de la Diète prussienne.

Deux fois même le Saint-Père nomma les députés-prêtres irrédentistes à la dignité épiscopale. L'approbation pontificale de l'orthodoxie des députés allogènes-prêtres ne pouvait aller plus loin. Les théologiens catholiques allemands n'osèrent pas protester et renoncèrent à leurs insinuations.

Quant aux allogènes laïques, ils ne se considéraient nulle part comme tenus par les engagements de toute nature qu'ils avaient dû prendre. A leurs yeux, la question ne se posait même pas. Un seul serment comptait : celui que chaque enfant ferait à sa mère de travailler de toutes ses forces à la délivrance de la patrie. La loi du conquérant n'obligeait pas moralement. Ce qui obligeait, c'était le devoir de lutter contre lui ouvertement là où c'était possible, de le tromper là où cela ne l'était pas.

Ces deux principes furent la base de la politique allogène, pendant toute la durée de l'annexion. Les Allemands ont beau déclamer maintenant que les populations conquises les ont trahis, la véritable morale leur donne tort. Les allogènes qui les ont trompés étaient dans le vrai et remplissaient un devoir sacré, dicté par l'amour de la patrie.

Au reste, l'un des buts de cette nouvelle thèse allemande est de faire oublier les véritables parjures commis par les Allemands eux-mêmes. Il faut que l'on ne pense plus aux promesses solennelles faites par les Hohenzollern, en leur qualité de vassaux des Habsbourg et des rois de Pologne. Il importe d'effacer le scandale historique du chiffon de papier et de l'invasion en Belgique neutre. Il est surtout nécessaire de préparer l'opinion mondiale aux nouveaux chiffons de papier qu'on se prépare à déchirer, à la récupération de l'Alsace, de la Lorraine, des provinces polonaises et du Sleswig, sans parler des colonies et des conquêtes que le Dieu allemand accordera à la Germanie. Il faut déguiser les mensonges incessants, qui parlent

de paix et préparent la revanche ; il faut donner un air de vérité aux calomnies quotidiennes de la presse allemande contre l'impérialisme français. C'est le bandit qui crie lui-même au voleur, pour détourner l'attention.

Mais la principale raison qui fait parler les Allemands de la prétendue trahison des annexés, c'est la crainte de voir se dessiner un mouvement séparatiste en Rhénanie. A Berlin, où on fausse si habilement l'histoire, on ne l'ignore pas pour cela. On sait parfaitement que la Rhénanie est de race très mêlée, avec de forts apports de sang bourguignon et wallon, qu'autrefois les idiomes latins voisins y étaient fort répandus et qu'aujourd'hui encore, malgré la prussianisation forcée qui dure depuis un siècle, on en retrouve des traces dans les patois locaux.

Ces souvenirs qui inquiètent le gouvernement allemand, on ferait bien de notre côté de leur accorder plus d'attention. Pour qui a connu l'Allemagne d'avant guerre, c'est un étonnement extrême de voir l'opinion française si indifférente au passé rhénan. Ce passé, qui creuse un abîme entre la Rhénanie et le Reich, est moins mort qu'on ne pourrait le penser.

Pendant toute la durée du Saint-Empire, la rive gauche du Rhin formait un corps à part, différant des régions purement allemandes de la rive droite. Sans parler de l'époque carlovingienne, où elle faisait partie des domaines occidentaux étendus sur de vastes pays de race latine, elle eut ensuite, dans le courant de l'histoire médiévale et moderne, de continuelles affinités de race, de politique et de culture avec l'ouest. Tout le monde y comprenait le français et ce fut pourquoi, sous Napoléon, ce pays que rien n'attachait aux Prussiens s'assimila si rapidement au reste de la France. La domination française, pour avoir été de courte durée, n'y laissa pas moins une empreinte qui serait inexplicable sans ce long passé purement occidental. Seule, la médiatisation, une des plus lourdes fautes de la politique française, rendit possible l'emprise prussienne sur ce pays, qui jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, n'avait pas dépendu de Berlin. Encore, pendant tout le dix-neuvième siècle, les Rhénans prostestèrent-ils contre la qualification de Prussiens.

Naturellement, cet état d'esprit était combattu par le gouvernement de Berlin. La presse rhénane, enrégimentée par la propagande bismarckienne depuis le Kulturkampf, s'efforçait d'étouffer les sentiments séparatistes. L'or berlinois ne cessait d'alimenter les caisses des rédactions rhénanes, comme aujourd'hui. Malgré les apparences, l'Allemagne était si peu sûre de ce pays, qu'elle y pratiquait sa propagande et sa colonisation et l'importation de fonctionnaires d'outre-Rhin, tout comme en Alsace et en Lorraine. Ce fut une de nos erreurs avant la guerre de ne pas profiter des sentiments de cette population pour y susciter des sympathies en notre faveur. Aujourd'hui encore, quel contraste entre le manque presque

absolu de propagande française en Rhénanie et l'action clandestine, ou même ouverte, qu'y exerce l'Allemagne d'une manière savante, générale et continue ! Or l'argument principal des agents berlinois, c'est toujours que les Rhénans ont prêté en mille occasions serment de fidélité envers la Prusse et le Reich et qu'ils sont moralement obligés de tenir leur serment.

Mais comment éluder l'exemple dangereux des allogènes désannexés? Ceux-là aussi étaient officiellement appelés Allemands, avaient contracté de prétendues obligations envers le Reich et les voici cependant aujourd'hui libres et honorés dans leurs patries. Ils y passent même pour les meilleurs patriotes, pour les héros de la persécution teutonne. Qui sait si leur exemple ne risque pas de réveiller certains souvenirs en Rhénanie, d'y faire renaître une tradition d'indépendance?

La propagande allemande est avisée. Elle n'attaque guère ouvertement les désannexés à cause de leur prétendue trahison ; cela provoquerait des réponses compromettantes pour l'Allemagne. Aussi ne rencontre-t-on que de loin en loin, dans la presse enrégimentée, ce genre de calomnies, juste pour donner le ton aux agents et ne pas faire oublier le principe à l'opinion intérieure. Ce sont ces agents secrets qui font le gros de la besogne ; installés en Rhénanie, infatigablement leurs conversations répandent la thèse officielle : « Gardez votre fidélité. Vous l'avez jurée, personne ne peut vous délier de votre obligation morale. Voyez les désannexés, quelle honte pour ces gens sans foi ni loi d'avoir manqué à toutes leurs obligations, d'avoir foulé aux pieds leur qualité de citoyens allemands ! Ne soyez pas comme ces traîtres. Et s'il y a parmi vous des brebis galeuses qui prônent le séparatisme, stigmatisez-les comme elles le méritent. Au reste, pour vous faciliter cette noble attitude, acceptez en dollars ou en francs suisses la somme que voici. »

La chanson est connue. On l'entend assez souvent en pays désannexés où les éléments subversifs en sont abreuvés. En Rhénanie, cette action teutonne au nom de la morale lésée s'exerce avec une intensité toute particulière. « Vive la fidélité, vivent les obligations morales », chuchotent les corrupteurs. Et les dollars roulent et ce qui est susurré à voix basse se répète de bouche en bouche. Le séparatiste libertaire se trouve en face d'une opinion organisée, qu'il lui est bien difficile d'affronter. Cependant, c'est lui qui est le véritable représentant de l'âme populaire et d'une tradition jamais interrompue.

Aussi est-il l'objet d'autant de haine que de crainte de la part des instigateurs d'outre-Rhin. Ceux-ci entrevoient tous d'autres dangers dont il risque d'être la source. Comme sur le Rhénan peut agir l'attitude des désannexés, l'exemple d'une Rhénanie libre ou près de le devenir pourrait corrompre la Prusse orientale, séparée de l'Allemagne par le corridor polonais, réveiller les aspirations de la ville libre

de Dantzig. Celle-ci n'avait-elle pas protesté autrefois contre l'immixtion prussienne, alors qu'elle dépendait encore de l'ancienne Pologne? Ne se compose-t-elle pas d'éléments de race polonaise, germanisés? Tout son avenir économique ne dépend-il pas de ses bonnes relations avec l'arrière-pays polonais? De ce côté encore, malgré le pangermanisme qui y règne encore en maître, le danger est grand.

L'extraordinaire énergie, l'habileté de la propagande allemande pendant le plébiscite ont réussi à faire voter ces allogènes pour l'Allemagne. Ce fut un coup de maître, mais sera-t-il durable? Il n'a pas fallu de moindres prodiges pour incliner vers l'Allemagne une partie de la Haute-Silésie. Dans les conditions les plus propices à la Pologne, cette région foncièrement polonaise, qui, jusqu'à la guerre, élisait des députés polonais nationalistes, vota selon les ordres de Berlin. Le scandaleux mystère de cette réussite allemande reste encore entier.

Mais à peine le vote inouï accompli, que voit-on dans cette contrée malheureuse? Les sept cent mille Polonais attribués à l'Allemagne se réveillent et regrettent déjà. Ce n'est encore qu'un mouvement instinctif et naturel, sans ingérence ni aide sérieuse du côté de la Pologne. Mais cette ingérence pourrait un jour ou l'autre se manifester. Les Allemands ont aujourd'hui le monopole de la propagande secrète dans le monde, et n'en sont pas médiocrement fiers. Mais ce que le maître a inventé, l'élève peut finir par l'apprendre. Berlin envoie sa propagande en Pologne. Qu'adviendrait-il si la Pologne lui rendait un jour la pareille dans les limites du Reich?

L'effort national de dix siècles de propagande pourrait être compromis. Car si la colonisation allemande depuis le moyen âge y fut systématique, ce serait lui faire trop d'honneur que de lui attribuer le rôle prépondérant. Dans ces marches orientales, de tout temps ce fut l'action sur les âmes de la population qui décida. Tour à tour, ou à la fois, selon les pays et les circonstances, l'Allemagne utilisait le catholicisme ou le protestantisme pour s'assurer des consciences. Pasteurs luthériens et centristes catholiques unissaient leurs efforts pour prêcher aux allogènes dénationalisés la fidélité obligatoire.

En Prusse orientale, ce camp retranché des junkers, il ne faut pas oublier que, pour un tiers, la population n'est pas allemande, mais polonaise et lithuanienne. Le reste, germanisé pour la langue, n'en est guère moins exposé à des tentations séparatistes. Pas plus que Dantzig, la Prusse orientale ne peut exister économiquement sans une alliance étroite avec l'arrière-pays polonais. Longtemps polonaise d'ailleurs, quand elle fut conférée en 1528 par le roi de Pologne, Sigismond Ier, à son neveu Albert de Hohenzollern, tout en restant vassal de la Pologne, son premier prince prêta à Cracovie, au roi son maître, pour sa personne et ses descendants, ainsi que pour la population de la principauté, un serment solennel de fidélité permanente à la couronne polonaise. Même au plus fort de leur puissance, les Allemands se sont inquiétés de ces souvenirs. Quand, avant la guerre,

le peintre polonais Jean Matejke fit le fameux tableau qui représente cette scène d'il y a trois siècles, le gouvernement berlinois défendit l'exposition de cette œuvre dans les limites du Reich.

La Haute-Silésie allemande se réveille déjà de sa torpeur et se rappelle qu'elle est aussi polonaise que Cracovie et Varsovie. Sur les bords de la Baltique, des sentiments de race et les intérêts économiques pourraient bien aussi provoquer un séparatisme. C'est pourquoi la propagande allemande y travaille de toutes ces forces. La thèse des obligations morales contractées envers l'Allemagne par les individus est un des meilleurs arguments. Tout attire ces contrées vers la Pologne. Ce sont les consciences qui doivent les en éloigner. Le séparatisme rhénan serait, aux yeux des Allemands, le pire des exemples pour ces terres orientales.

Alors on s'en prend aux allogènes désannexés, on les représente comme des parjures. Plus l'Allemagne ment, et moins elle respecte les traités, plus elle ergote sur la fidélité qu'on lui doit. Impuissant dans des milieux avertis, ce système peut être efficace auprès des populations, à peine ou pas encore réveillées de leur assoupissement. Prétendre que Lorrains, Alsaciens, Polonais et Danois sont une bande de gens déloyaux, cela nous fait rire, plus encore que cela ne nous fâche. Mais ces calomnies peuvent faire impression sur des éléments neutres ou lointains, et notamment sur certains éléments du Reich, dont les Allemands connaissent mieux que nous les hésitations et les secrets désirs. « Calomniez, il en restera toujours quelque chose », ce conseil perfide est d'un Latin. Ce sont les maîtres germaniques de l'astuce moderne qui le mettent en pratique.

XXX.

LES LETTRES

LE DIALOGUE DE PIERRE ET DE PAUL (1)

A Charles Maurras.

...Vous rappelez-vous un dialogue que nous eûmes ensemble, il y a plus de vingt ans? Vous l'avez mis par écrit, vous y parlez sous le nom de Pierre et moi sous le nom de Paul et vous y prêtez, aux gauches objections que je vous adressais, une richesse digne de votre générosité. Ce dialogue, vous ne l'avez pas réuni dans vos œuvres, et c'est dommage. Il exprime quelques-unes de vos idées essentielles sur l'art et la poésie. Je l'ai gardé. J'espère que vous le publierez un jour. Et, puisque nous remuons des souvenirs, voici comment il s'ouvrait :

Ce n'était pas sous un olivier du Céphise, ni sous un platane de l'Illissus. Ce n'était pas non plus sous les astres de la Néva où la barque des Maistre traîne sa cargaison de pensées et de rêveries. Toutes les fois que j'ai songé à compter les difficultés du dialogue philosophique, la vraie place de mes interlocuteurs me semblait établie de toute éternité sur un de ces brillants rivages de Claude Lorrain, devant le soleil qui se couche, entre les colonnades des palais de marbre poli qui répètent les feux du ciel et de la mer. Le souci de la vérité me contraint cependant à loger autre part la discussion dont j'ai été le témoin jeudi.

Mes deux jeunes amis, amis entre eux, Paul, vingt-deux ans, et

(1) Le recueil de récits qui paraîtra prochainement sous le titre de *Filiations* sera précédé d'une préface-dédicace à M. Charles Maurras, dont les pages suivantes sont tirées.

Pierre, trente, échangeaient leurs vues différentes dans un cabinet assez vaste, tout peuplé de vieux livres et de livres nouveaux. Deux ou trois statuettes, quelques bustes, une haute lampe de bronze faisaient le décor de la scène ; on la verra quand j'aurai dit que les personnages se tenaient debout près d'une porte battante, dont le rideau tremblait un peu...

De quoi parlions-nous dans ce lieu que vous n'avez pas oublié plus que moi? Je tenais des propos légers, et, comme vous dites souvent, impies. En vérité, je blasphémais les Muses. Je m'étonnais (vous connaissant encore mal) de « votre goût fâcheux pour certains sommets », auxquels je préférais les « coteaux modérés ».Je risquais un éloge impertinent de l'ironie chez les poètes et vous me répondiez avec un enthousiasme grave par l'apologie du haut lyrisme. Malgré les pensées ingénieuses dont vous l'orniez, le pauvre Paul n'avait pas l'avantage. Et, à la fin, vous écrasiez ainsi le triste amant de la muse pédestre :

La prose est l'expression naturelle du monde qui n'est probablement qu'une vaste ironie. Mais, en poésie, nous faisons (ou nous voyons faire) tout autre chose que le monde. Nous fixons le meilleur de nous-mêmes au-dessus de nous. Comment y aurait-il place dans le poème, qui est l'acte par excellence, pour le signe évident et le souvenir de tous nos malheurs, œuvre naturelle, inhumaine et dans laquelle nous ne sommes rien? Non, non, c'est l'ironie qu'il faut en bannir avant tout. Elle est la terre. Et la poésie, c'est le ciel. Aimez-vous le ciel, ami Paul?

Vous ne me répondez pas? Vous faites la moue indécise ou réprobative, peut-être?... Vos yeux m'interrogent? Quoi!... Vous me demandez si j'aime le ciel des poètes? Non. Je ne l'aime pas. Car, en vérité, je l'adore.

Je n'ai perdu la mémoire ni de ce dialogue ni de cette leçon. J'en ai toujours gardé le sentiment d'une sorte d'indignité. Ma sécheresse native a sa pudeur. Laissez-moi vous dire que j'en rougis devant vous et c'est peut-être pour cela qu'il n'est pas tout à fait faux de m'appeler votre disciple. Et vous comprenez maintenant, si vous ne l'aviez déjà compris, pourquoi j'ai tant tardé à inscrire votre nom en tête de livres que leur imperfection n'empêche pas de vous devoir à peu près tout. Vous me pardonnerez encore de vous offrir celui-ci. Il ne pousse pas d'autres fleurs dans mon aride jardin.

Si la faute en est à quelqu'un, ce n'est pas à vous. D'ailleurs sais-je à qui? Étant ainsi fait, m'en prendrai-je à mon esprit, à mon sang ou

à ma terre? Il y a quelque chose de rude dans cette Ile-de-France dont le ciel (nul n'en a parlé mieux que vous) est pourtant gris, même quand il est « gris perle ». Mais vous m'avez révélé une poésie méridionale, que je regarde comme un domaine inaccessible autour duquel l'homme du Nord peut seulement tourner. Les premières fois que je l'approchai, j'en eus comme une ivresse de la raison.

Je pense depuis longtemps qu'on vous connaît mal et même qu'on ne vous connaît pas du tout. J'ai lu sur vous beaucoup de pages; aucune ne m'a satisfait. Aucune n'a dit l'essence de votre pensée. Henri Rambaud la pénètre, mais je ne sais s'il est paresseux ou s'il désespère de la rendre : il n'en finit pas de donner à la Revue universelle *l'article qu'il m'a promis. Vous ne cachez pourtant pas votre secret. Vous l'avez dit en vers et en prose. Vous en livrez la clef quand vous répétez : « Ce qui m'étonne, ce n'est pas le désordre, c'est l'ordre. » Mais je crois que vous n'êtes pas entendu. C'est à ces moments d'intense clarté qu'il semble qu'on cesse de vous suivre.*

De là l'étrange reproche qu'on adresse à vos doctrines et surtout à vos doctrines littéraires. On les accuse d'être desséchantes. J'en prends à témoin le dialogue de Pierre et de Paul : je touchais la vérité, je vous rendais justice, lorsque, contre vos cimes, je défendais effrontément mes coteaux.

Flambeaux éteints du monde,
Rallumez-vous aux cieux...

Votre ciel est celui des poètes, celui qu'il y a vingt ans vous me disiez non pas aimer mais adorer. Et le cortège de vos idées en descend. Nous sommes nombreux à les accueillir dans la plaine, ravis si nous apercevons quelquefois vos sommets. Savoir qu'ils existent, c'est déjà beaucoup. Mais, je le confesse, et l'on s'en apercevra depuis notre vieux dialogue, tel est mon seul progrès...

Jacques Bainville.

LA PHILOSOPHIE

DEUX IDÉES MODERNES

Depuis le temps où l'on nous enseignait au collège que le moyen âge a été une longue et ténébreuse interruption de la culture, l'histoire, même officielle, a fait de sensibles progrès. Non seulement les amis de la beauté sensible, mais les savants et les philosophes, que dis-je, la Sorbonne elle-même professent aujourd'hui que le moyen âge — en particulier le douzième et le treizième siècle — a été l'une des plus hautes périodes de civilisation rationnelle.

M. Duhem nous avait déjà montré chez les docteurs de l'Université de Paris les précurseurs de Vinci et de Galilée. M. Gilson explique cette année à ses élèves la *Somme contre les gentils*, et dans un volume récemment réédité, il fait de la philosophie thomiste un exposé synthétique fort remarquable. On s'aperçoit que la scolastique n'a pas été cette discipline stérile et toute verbale qu'il est si facile de réprouver quand on l'ignore, mais un approfondissement merveilleusement actif et subtil des problèmes qui nous importent le plus. On s'aperçoit aussi que loin de gémir dans les chaînes d'une autorité asservissante, la raison s'est donné alors une sûre discipline scientifique sur l'héritage de laquelle vit le monde moderne, et que la philosophie, œuvre de la seule raison s'exerçant sur les réalités de la nature, — et à ce titre parfaitement distincte de la théologie, œuvre de la raison éclairée par la foi et s'exerçant sur les mystères révélés, — n'a pas joui, dans son domaine subordonné, d'une autonomie plus nettement marquée que chez saint Thomas d'Aquin.

A vrai dire, la philosophie de saint Thomas, c'est-à-dire la philosophie d'Aristote repensée, approfondie et rectifiée par un génie plus lumineux et plus synthétique, ne se donne pas comme un système particulier parmi d'autres systèmes, elle ne veut pas être la philosophie d'un âge historique, mais bien la philosophie constamment progressive de l'humanité, et c'est pour cela même qu'elle est traditionnelle. C'est pour cela aussi qu'elle tient jalousement à tous ses principes formels, et qu'elle maintient son type avec férocité contre toute altération. Car ce n'est pas par le mélange éclectique des doctrines adverses, c'est exclusivement par l'objet, en s'élevant assez haut dans la possession du réel, qu'elle entend réconcilier tous nos conflits. Philosophie de l'être, se fiant à la raison avec plus de hardiesse qu'aucune autre, mais aussi plus de sagesse et de docilité à ce qui est, elle veut rassembler tous les aspects du vrai, et les présenter en nourriture à l'intelligence, semblable à cette grande nappe sur laquelle saint Pierre voyait rassemblés les animaux purs et impurs. Son caractère principal est ainsi l'universalité.

Aussi bien faut-il avouer que seule parmi les doctrines elle jouit d'une continuité perdurable : car saint Thomas a recueilli l'héritage de la sagesse antique, et après lui sa doctrine a continué et continue de vivre et de se développer.

Opus philosophicum semper perfectibile, nous dit-il. La philosophie se perfectionne sans cesse, à condition que l'on travaille sur des fondements immuablement fixés dans l'être, et que le nouveau s'ajoute à l'ancien, ne le détruise pas. Sans doute la science positive, l'astronomie et la physique du treizième siècle sont-elles tombées en ruines. Mais la philosophie thomiste est en elle-même pleinement indépendante des conceptions de ces disciplines particulières, qui lui ont fourni jadis comme un revêtement d'images et d'illustrations sensibles, mais non ses principes d'être ; et elle leur survit comme l'âme survit au corps.

Il reste cependant qu'elle a longtemps souffert parmi les modernes du discrédit dans lequel le passé médiéval était tenu. C'est, on le sait, sous l'impulsion du pape Léon XIII qu'elle a pris au dix-neuvième siècle un nouvel éclat. Mais si l'Église la recommande, jusqu'à déclarer par la bouche de Benoît XV que la doctrine de saint Thomas est *sa doctrine propre*, elle ne l'impose point comme un dogme, elle la recommande *comme une philosophie*, c'est-à-dire comme une doctrine justifiable de la raison et de l'expérience. C'est de son évidence intrinsèque que la philosophie thomiste déclare tenir son autorité de philosophie, c'est au nom de la raison qu'elle s'affirme. A ce titre, elle attire aujourd'hui l'attention de beaucoup d'esprits qui ne

professent pas la religion catholique, mais qui s'intéressent aux destinées de l'intelligence. Dans son curieux petit livre sur *le Retour à la scolastique*, M. Gonzague Truc, — athée lui-même, je crois bien, et qui exprime le regret que saint Thomas d'Aquin ait été chrétien, — regret que je ne partage pas, — est d'avis que le *retour* en question est actuellement l'unique salut de la raison : avis que je partage...

Ces explications préliminaires montrent suffisamment, me semble-t-il, pourquoi je ne conçois pas la présente étude comme un exposé historique ou archéologique. En parlant du thomisme, c'est d'une philosophie vivante que je parlerai, non moins vivante que la philosophie moderne.

Il convient, me semble-t-il, de distinguer deux choses dans la pensée moderne, comme dans tout grand mouvement de pensée : d'une part ce que j'appellerai ses dominantes ou directives spirituelles, élément qui relève de la causalité *formelle et spécificatrice;* d'autre part tout un ensemble de découvertes et d'affirmations partielles, de coups de sonde dans le réel, comme dirait M. Bersgon, donnant lieu à des constructions conceptuelles plus ou moins heureuses, tout un ensemble de positions et de revendications intellectuelles, qui jouent dans l'histoire de la pensée le rôle de *matière* à informer, au sens très large que les anciens donnaient à ce mot.

Cette distinction, qui permet d'intégrer toutes les richesses de vérité, toutes les nuances de vie de la pensée moderne sans rien concéder à ses erreurs, nous avons pris soin, dans *Antimoderne* comme dans *Théonas*, de la mettre vivement en lumière. Nous ne cesserons d'y insister tant qu'il faudra, sans espérer pourtant nous faire entendre des penseurs (et je ne parle pas seulement de M. Guy-Grand) qui trompés par le titre d'un ouvrage qu'ils n'ont pas, je veux le croire, pris la peine de lire, nous font dire juste le contraire de ce que nous avons dit, et déclarent que nous voulons *condamner* EN BLOC trois siècles de philosophie. Il est sûr qu'en prêtant gratuitement aux gens des énormités, on obtient de beaux succès critiques avec une remarquable économie de dépense intellectuelle (il ne faut jamais prodiguer les matières rares). Je n'aime guère toutefois l'emploi des procédés journalistiques en philosophie. Je n'aime pas non plus, je l'avoue, qu'on sympathise avec saint Thomas dans l'esprit de l'auteur de la *Vie de Jésus*.

Nous distinguerons donc les directives spirituelles de la pensée moderne, et les richesses matérielles que celle-ci met en œuvre. Nous essaierons d'abord de dégager deux de ces directives, — les plus im-

portantes selon moi, — celles qui concernent la nature humaine et l'intelligence ; puis nous examinerons, par rapport aux positions thomistes, quelques-uns des apports de la pensée moderne dans l'ordre de la causalité matérielle ; enfin nous tâcherons de montrer quelles sont, en ce qui concerne l'intelligence et la nature humaine, les directives spirituelles du thomisme lui-même.

I

Toute grande période de culture est commandée par une certaine idée que l'homme se fait de l'homme. Privilège de l'intelligence, nous contemplons dans le miroir de notre mouvante connaissance « le visage de notre nativité », et autant que de notre nature elle-même, c'est de cette image de notre nature que dépend notre action et notre vie. Image qui n'apparaît avec une suffisante clarté que dans la pensée de quelques esprits particulièrement « représentatifs », et qui demeure indistincte et plus ou moins inconsciente, mais non pas chargée de moins d'énergie, dans la grande masse anonyme. Image douée de tant d'efficacité plastique qu'elle fait surgir et règle à sa mesure (même si elle est fausse et illusoire, auquel cas elle donne corps à des mensonges bien réels et bien vivants) les formations sociales et politiques caractéristiques d'une époque.

L'idée moderne de l'homme relève, — je ne dis pas tout entière ni exclusivement, — mais principalement et pour la plus grande part, de Jean-Jacques Rousseau. Elle a toutefois des origines plus lointaines, que j'appellerai, pour simplifier le discours, cartésiennes d'un côté, luthériennes et jansénistes de l'autre.

Moi ou *mon esprit*, dit Descartes. Quelques efforts qu'il fasse pour maintenir la notion classique de l'unité substantielle du composé humain, la logique interne de son dualisme le porte invinciblement à confondre la personne humaine avec l'âme toute seule, avec l'esprit. Il refuse d'autre part les deux conditions, les deux servitudes si on veut, propres à notre science ; il exige une science qui ne tire pas son origine des sens ; et il exige une science qui ne soit pas soumise à l'humiliant et fastidieux labeur du *discursus* syllogistique. La science cartésienne se construit à coups d'intuitions, au dedans d'une pensée qui tient ses idées directement de Dieu, dont la vérité se résout, non dans les choses créées, mais dans la véracité divine, qui perçoit directement en leur essence la substance corporelle et la substance spirituelle, qui connaît les choses en se connaissant d'abord soi-même. L'entendement cartésien est naturellement infaillible (le scandale de l'erreur n'étant dû qu'au mauvais usage du libre arbitre), et il n'a qu'à

se déployer en bon ordre pour posséder intelligiblement le monde dans un savoir parfaitement dominateur, clair et distinct, universellement certain, qui nous est proportionné à souhait, puisqu'il n'est que mathématique, et où nous sommes de toutes parts en absolue sécurité. Tous ces traits concourent à nous montrer dans le spiritualisme cartésien une sorte d'*angélisme* qui imagine la raison humaine sur le type de l'esprit pur, — d'un esprit pur physicien, tourné vers la connaissance de la terre.

Cet optimisme et, si je puis ainsi parler, ce mysticisme de la raison doublent, chez Descartes lui-même et chez ses successeurs, la conception traditionnelle, dont les vestiges subsisteront même chez un Voltaire, de l'homme comme animal pécheur. Mais de ces deux conceptions qui se juxtaposent sans se pénétrer, la seconde s'émiettera peu à peu chez les penseurs du dix-huitième siècle, avec le sentiment religieux auquel elle était originellement liée ; la première au contraire, tout en subissant l'influence de l'empirisme et du sentimentalisme anglais, s'épanouira dans l'immense optimisme de la philosophie des lumières. Cependant, pour que cet optimisme passe de la partie au tout, du seul domaine intellectuel et rationnel au domaine humain tout entier, à tout l'homme, et du même coup change le visage du monde et de la vie, et se saisisse du cœur de l'humanité, il faudra qu'il soit fécondé par les eaux vives de ce sentiment religieux que méprisaient les encyclopédistes, il faudra qu'il devienne lui-même religion. Ce sera l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau, prophète du monde moderne.

Le sentiment religieux qui fait irruption avec une énergie si stupéfiante dans la pensée du dix-huitième siècle finissant, et qui d'ailleurs, chez Rousseau lui-même, se conforme au relief intellectuel et aux pentes de cette pensée, comme un torrent qui dévale, ce sentiment religieux a, me semble-t-il, des sources principalement protestantes. Je crois, il est vrai, que sauf en matière civique et politique, où Genève a eu sur lui une capitale influence, Rousseau tient assez peu, au moins en ligne directe, de sa première éducation calviniste ; et je n'oublie pas qu'il a été longtemps catholique. Mais en accordant à M. Pierre-Maurice Masson que sa conversion a été plus sincère qu'il ne le dit, il faut bien ajouter que le catholicisme qu'il a rencontré chez Mme de Warens était non seulement peu édifiant, mais peu authentique ; en somme il a connu surtout du catholicisme, soit, à Paris, un résidu cadavérique chez les mondaines athées qu'il fréquentait, soit, à Chambéry ou aux Charmettes, une sensibilité religieuse très prenante, et qui l'a marqué jusqu'au fond de l'âme, mais, à notre point de vue, suspecte et dévoyée. Si bien que cet homme

extraordinaire, dont le magnétisme religieux avait sans doute une puissance incalculable, a drainé, dans le catholicisme et hors de lui, tout ce qui, depuis deux ou trois siècles, se trouvait en marge de la stricte orthodoxie catholique.

Je voudrais indiquer, en particulier, comment le pessimisme lui-même des réformateurs, et plus tard des jansénistes, a contribué à la genèse de son idée de la bonté naturelle, et, par là même, à la conception moderne de la nature humaine.

Pour Luther, — et Calvin est d'accord avec lui sur ce point, — le péché d'Adam ne nous a pas seulement privés de la grâce originelle et du même coup blessés dans nos énergies naturelles, il nous a faits mauvais *radicalement* et dans les moelles, il a corrompu la nature humaine d'une façon totale. Les jansénistes suivaient une opinion semblable.

Ainsi la première faute nous a courbés invinciblement vers le mal, en sorte que toutes les œuvres des infidèles ne peuvent être que des péchés, et leurs vertus que des vices. Et certes un tel pessimisme est à l'extrême opposé de l'optimisme de Descartes et des philosophes. Mais faisons attention qu'entre ces deux positions extrêmes, la solution traditionnelle va se trouver insensiblement refoulée, jetée à l'oubli. Bientôt c'est tout le christianisme, aux yeux du moins de la galerie philosophique, qui va sembler lié au sort de la théologie janséniste...

Et surtout remarquons qu'en réalité le pessimisme absolu dont je parle accorde sans s'en apercevoir de singuliers avantages à cette nature qu'il méprise ; insidieuse, elle le capte lui-même en ses filets, se préparant une terrible revanche.

Dire que le péché d'Adam a *entièrement corrompu* l'homme, n'est-ce pas dire qu'avant la chute l'homme était dans son état proprement *naturel*, et donc que l'accomplissement parfait de ses facultés, la bienheureuse harmonie dont il jouissait au paradis terrestre n'était pas un privilège, mais une chose qui convenait de droit à sa nature?

Ah ! s'il n'était pas corrompu ! Sa vraie nature comporte la splendeur et la beauté d'un pur miroir de la Divinité, d'un esprit à qui toute la matière est soumise. Lorsque l'optimisme des philosophes aura vaincu le pessimisme théologique issu de Luther et de Jansénius, la substance intellectuelle de celui-ci, je veux dire cette conception mythique de la nature humaine, aura passé en lui, et l'aura imprégné lui-même en toutes ses fibres. Sans la présence en elle de ces résidus de christianisme désaffecté, l'idée moderne de l'homme et de sa bonté native n'aurait pas cet étrange éclat, symptôme d'une sorte de fièvre sacrée, qui la distingue si curieusement de l'idée que

les Anciens se faisaient de la nature humaine, même lorsqu'ils la plaçaient dans leur Panthéon.

Qu'on ne s'y trompe donc pas. En proclamant la bonté de la nature humaine, Jean-Jacques Rousseau ne donnait pas seulement une formule au naturalisme qui avait gagné tout son siècle, et avec les philosophes tant de naïfs apologistes de la foi ; il ne rejetait pas seulement le dogme du péché originel ; en renversant le dogme chrétien, il gardait lui-même le pli chrétien, et il allait créer, si je puis dire, une mythologie pseudo-chrétienne ; il transposait dans l'ordre philosophique et psychologique l'idée même de la nature adamique qui avait germé peu à peu dans les climats chrétiens non strictement fidèles à l'orthodoxie de l'Église. Son homme de la nature, qu'il l'ait conçu ou non comme une réalité historique, est un Adam diminué, un Adam de roman, mais c'est toujours Adam : seulement au lieu d'habiter le paradis terrestre, il habite les forêts du nouveau monde, le pays des bons sauvages. Et cette nature humaine dont Rousseau sent en lui-même la substantielle bonté, c'est une nature qui revendique tout l'ordre et l'équilibre stable, toute la plénitude paisible de cet état d'intégrité qui, pour le dogme catholique, avait dépendu d'un privilège gratuit.

Si elle est privée de ce bienheureux état, c'est par une catastrophe imaginée sur le modèle de celle du premier péché : pour le Rousseau des *Discours*, l'invention de la vie sociale et de la propriété est le substitut de la chute originelle, qui chassa pour jamais cette nature du jardin de volupté ; pour le Rousseau du *Contrat*, ou du moins pour ses disciples, la constitution de l'État républicain est comme une grâce démocratique qui restaurera cette nature dans ses droits ; pour le Rousseau des *Dialogues*, et c'est sans doute le vrai Jean-Jacques, les purs élans, les effusions spontanées de cette nature sont comme les motions d'un Esprit-Saint qui progressivement la configurent à Dieu.

On peut dire qu'à un certain point de vue l'homme de Rousseau est l'homme de Descartes transporté de l'étage de la raison à l'étage du sentiment : une condition angélique, voilà ce qui demeure ; mais le sujet à qui cette condition est attribuée, voilà ce qui change : ce n'est plus un esprit pur, c'est une sensibilité. Mais on doit dire aussi, et cela va beaucoup plus loin, que l'homme de Rousseau est l'homme de saint Paul, celui dont il est écrit : *ego dixi, dii estis*, arraché du royaume de Dieu, avec toutes les plaies, tous les privilèges et tous les désirs qui proviennent de sa relation à l'ordre surnaturel, et installé, au prix de quelle métamorphose, dans la pure nature. Phénomène sur lequel on peut porter les jugements de valeur les plus

différents, mais qui explique seul, à mon avis, l'importance absolument capitale, dans l'histoire du monde moderne, de la révolution religieuse opérée par Jean-Jacques Rousseau, et qui n'est rien de moins qu'une entière *naturisation* de l'Évangile.

Telle nous semble être la vraie signification de l'idée de l'homme qui circule partout dans notre atmosphère moderne. C'est l'idée d'une nature en qui se sont absorbés, en se transformant, tous les caractères qui pour la tradition chrétienne provenaient en nous de notre élévation immensément mystérieuse et essentiellement surnaturelle à l'état de grâce : de là, chez tant de nos contemporains, la conscience que l'actuelle condition du monde recèle en son fond quelque horrible désordre primordial, qui ne sera plus imputé au péché d'Adam, mais à l'injustice sociale, ou, pour les esprits plus religieux, pour certains pluralistes anglo-saxons par exemple, à quelque injustice plus secrète et plus profonde, d'ordre cosmique si je puis dire ; de là la conviction que nous sommes faits pour une destinée divine, et pour être un jour comme les anges du ciel, mais par notre propre effort terrestre ; de là l'aspiration à un renouvellement absolu de toutes choses, et le zèle dévorant de coopérer, parmi les gémissements de la créature en enfantement, à l'œuvre d'un Dieu, mais d'un Dieu qui a besoin de nous pour exister lui-même. Cette idée moderne de l'homme est en même temps celle d'une nature humaine achevée comme une forme angélique, et, si je puis dire, en acte pur d'humanité. C'est pourquoi une telle nature, si elle admet la vie sociale, n'en admet pas les assujettissements et les misères, répugne par définition à toute dépendance à l'égard d'un maître, ne pouvant, selon la formule de Kant et de Rousseau, obéir qu'à soi-même, refuse logiquement la douleur, comme une anomalie et une injuste humiliation, revendique à bon droit une parfaite domination sur l'univers matériel, sur sa propre évolution historique, voire, quelque jour, sur la mort même. Je me borne en tout cela à constater d'une façon objective les effets logiques d'un certain principe ; l'image en question de la nature humaine exerce d'ailleurs, me semble-t-il, une action singulièrement puissante sur le cœur et la chair des hommes de ce temps, et je crois que si on ne l'a pas d'abord bien dégagée elle-même, on ne peut pas s'expliquer quelques-uns des grands phénomènes historiques auxquels nous assistons, ni cet effort d'une partie de l'humanité pour se procurer par la seule force de l'homme le fruit des huit béatitudes.

Mais il y a autre chose, et qu'il ne faut pas oublier. La science positive, ou du moins ceux qui parlent en son nom, nous disent que la personnalité humaine émerge, comme une apparence illusoire, des

fonds mouvants d'un subconscient où règne seule, protéiforme et fatidique, la sirène *Libido;* que tous nos systèmes d'idées et de valeurs sont un épiphénomène de l'évolution sociale d'un clan primitif ; que notre espèce est un rameau poussé, par une chance heureuse, sur le grand arbre généalogique des vertébrés et des simiens.

Qu'est-ce à dire, sinon que sous la pression d'une double mythologie, théologique d'un côté, scientifique de l'autre, la nature humaine perd, si je puis ainsi parler, sa spécificité par en haut et par en bas? Ici elle entre en collusion avec le monde angélique et la divinité, là, elle se confond avec la créature animale. Monstre incompréhensible, s'écriait Pascal. Cette fois, c'est une contradiction flagrante, qui n'admet qu'une seule solution : le postulat d'un pur devenir subsistant qui passe de lui-même, à travers toutes les formes de l'être et de la vie, de l'absolue indétermination à l'absolue perfection, et dont l'humanité est un des « stades de développement », le postulat d'un Dieu en puissance immanent à nos entrailles, qui se fait en nous et par nous : soit qu'il doive aboutir, en suivant la ligne de l'évolution darwinienne, à cette incarnation de la volonté de puissance qu'est le surhomme de Nietzsche, soit que pour se réaliser il élise une nation, en qui passe alors toute la grâce de l'humanité, et vous avez ce que M. Seillière appelle le mysticisme ou l'impérialisme de race, soit qu'il élise une catégorie sociale, le prolétariat par exemple, et vous avez alors le mysticisme ou l'impérialisme de classe. Il y a ainsi un lien essentiel, indissoluble, entre la métaphysique de l'évolutionnisme absolu et l'idée moderne de la nature humaine. L'une postule l'autre, et au terme elles s'identifient.

II

Sur la seconde directive spirituelle de la pensée moderne, celle qui a rapport à l'intelligence, je me bornerai aux remarques suivantes.

La réforme cartésienne — c'est toujours à elle qu'il nous faut remonter — a débuté par l'affirmation d'un mépris pharisaïque, et dont la métaphysique, chez les modernes, ne s'est jamais guérie, à l'égard de la connaissance sensitive. Selon Descartes, la perception du sens, loin d'être une intuition du réel existant hors de l'esprit, n'a pour objet immédiat que des modifications de notre âme elle-même et elle n'a, pour ce qui dépasse le monde intérieur de nos états de conscience, aucune valeur de connaissance. L'intelligence au contraire est révérée par Descartes comme seule faculté du vrai. Mais elle n'atteint immédiatement que ses propres idées ; — et qui l'assure qu'à ces portraits qu'elle voit en elle, quelque chose hors d'elle cor-

respond? L'intelligence n'a plus pour objet immédiat l'être, mais elle-même ; les idées ne sont plus des moyens de percevoir, mais des choses perçues, des écrans vus à la place des choses. — Descartes lui-même, il est vrai, double le monde de la pensée d'un monde réel, sur lequel Métaphysique et Physique lui donnent des certitudes de diamant, parce que les idées sont innées et parce qu'un Dieu qui ne peut pas nous tromper est l'auteur de l'entendement. Mais cette solution, qui souffre une évidente pétition de principe, ne contente que lui. Et en présence désormais du sphinx idéaliste qu'il a fait surgir comme un mirage, et qui nous propose comme deux morceaux disjoints *ce qui est* et *ce qui est connu*, il faudra bien, si l'on ne veut pas dire avec Berkeley qu'il n'y a pas de choses, répondre avec Kant que *ce qui est* n'est pas connaissable, et que *ce qui est connu* n'est qu'une apparence organisée selon les normes de notre esprit. Ainsi la raison, qui chez Descartes et ses grands héritiers ne voulait plus connaître Dieu à partir du réel sensible, mais prétendait aller à lui d'un pur vol intellectuel, voilà qu'elle tombe du ciel métaphysique comme une colombe dans le vide ; elle ne peut plus du tout connaître Dieu, ni aucune chose telle qu'elle est ; elle est encagée dans le monde des sens, et cette cage même n'est que phénomène, pure représentation. Disons qu'au cours de cette histoire *l'intelligence a perdu son objet*. De l'être, pour lequel elle se croit faite, et dont elle va chercher partout l'universelle et stable lumière, elle a été ramenée par violence à l'apparence sensible, dont elle a désormais pour besogne de coordonner les aspects fuyants.

En même temps, il faut bien constater, d'une part, une baisse progressive, en fait, de l'intellectualité philosophique, qui après avoir abandonné les hautes positions théologiques et métaphysiques des Anciens, tient encore, au dix-septième siècle, une certaine vigueur rationnelle de cette *Mathesis* adorée de Spinoza, mais descend bientôt aux platitudes de la philosophie des lumières, puis au positivisme, qui est une vraie misère de l'esprit, et au mysticisme du fait brut ; — d'autre part, en théorie, ce que j'appellerai une hypertrophie subjective de l'intelligence et des valeurs qu'elle s'attribue : déjà, avec l'innéisme cartésien, la science humaine, conçue sur le modèle de la science angélique, cessait de dépendre à proprement parler des choses elles-mêmes, pour ne dépendre plus que de Dieu ; et elle commençait à imposer à l'objet ses propres exigences despotiques, refusant droit d'existence à tout ce qui n'est pas mathématiquement certain, et niant dans les choses, au nom d'une clarté qui n'était en définitive que facilité à concevoir, tout ce qui comporte en soi mystère et obscurité. Mais avec Kant et sa « révolution coper-

nicienne », elle achève de s'affranchir de l'objet : l'objet, c'est elle-même qui le fait, il reçoit sa constitution des lois de notre esprit et de son pouvoir de synthèse *a priori*, notre intelligence est la mesure du connaissable, dans son œuvre elle ne dépend que d'elle-même. Le monde tourne autour de sa connaissance.

La voilà devenue comme Dieu, elle n'a besoin de rien d'autre que soi (1), elle est parvenue à cette plénitude absolue d'indépendance qui, dans le langage théologique, s'appelle la divine *aséité*. Oui, certes. Sa connaissance toutefois n'a plus aucune prise sur les choses : car la science de Dieu est bien la mesure des choses, mais parce qu'elle est créatrice ; et notre science à nous ne fait pas ce qui est, mais seulement ce qui apparaît ; le monde qu'elle se fabrique, et qui tourne, autour d'elle, n'est qu'un monde de phénomènes...

Le système de Kant, comme tous les grands systèmes modernes, n'a vécu que le temps d'une génération humaine, *si autem in potentatibus, octoginta anni (et amplius eorum, labor et dolor)*. Mais nous travaillons sur son héritage. Et si la doctrine kantienne devait fatalement se désagréger, parce qu'artificielle, et parce qu'impliquant elle-même, en dépit de tout, de maudites survivances métaphysiques (de quel droit en effet poser un esprit humain un et le même chez tous les hommes? Pourquoi, selon l'heureuse remarque d'Henri Poincaré, mes formes *a priori* ne seraient-elles pas différentes de celles de mon voisin?) — cependant les éléments actifs provenant de la dissolution de cette doctrine ont imprégné dans son fond la pensée du dix-neuvième siècle, et celle de beaucoup de nos contemporains. Comment pourrait-on définir l'intelligence, selon l'image que nous en livre cette pensée? Je proposerais la formule suivante : un pouvoir de fabriquer des apparences liées entre elles vaille que vaille, qui a pour objet principal de manifester par la science, en organisant le détail sensible, la dignité absolue de l'esprit humain. Ce pouvoir est regardé comme devant exercer sur toutes nos opinions une régulation inflexible ; et il est curieux d'observer à la fois la hauteur à laquelle s'élève — qu'on l'appelle scientisme ou historicisme — l'impérialisme de notre science positive, dernière héritière, mais bâtarde, hélas, du grand nom de Science, et la débilité à laquelle se trouve réduite, sous son règne, une raison dépossédée de son véritable objet, privée de toutes les vertus intellectuelles qui faisaient autrefois sa vivante armature, condamnée à colliger l'indéfinité du sin-

(1) « Ne craignons pas, écrivait M. Lachelier, de suspendre en quelque sorte la pensée dans le vide ; car elle ne peut reposer que sur elle-même... » Le dernier point d'appui de toute vérité et de toute existence, c'est la spontanéité absolue de l'esprit. » (*Fondement de l'induction*, p. 157-158.)

gulier, seule besogne qui soit désormais proportionnée à sa faible envergure, doutant d'elle-même, incertaine de ses premiers principes, résignée à faire abandon du réel, et à n'aller jamais au delà de la question : qu'est-ce que la vérité? De tout cela je trouve un symbole parfait dans la figure d'Ernest Renan, qui a excellé à la fois, si je puis dire, dans toutes les ambitions de l'intellectualité et dans toutes les défaillances de l'intelligence.

Mais l'homme est un animal métaphysicien, il ne peut pas se passer d'absolu. S'il ne peut pas avoir la vérité par l'intelligence, alors il la demandera à l'appétit, au sentiment, à l'action : ce qui, aux yeux d'un thomiste, est à vrai dire monstrueux, car le désir est aveugle de soi, et occupé tout entier du bien du sujet, non de la vérité de l'objet. Avec Rousseau et Kant, — le Kant de la Raison Pratique, — la Volonté et le Sentiment, si durement brimés par le rationalisme cartésien, prennent donc leur revanche et envahissent la pensée, pour aboutir à la philosophie anti-intellectualiste de nos jours, dont M. Bergson n'est qu'un des plus éminents représentants. On s'aperçoit que l'intelligence telle que je la définissais tout à l'heure, avec la science qu'elle patronne, n'a qu'une valeur pratique et industrielle. Mais au lieu de revenir à la vraie nature de la raison, on se décide, ce qui est moins fatigant, à suivre la pente du cœur et de l'instinct, ou bien, par une étrange hybridation du connaître et du vouloir, on s'efforce pour expérimenter l'absolu de se jeter hors de soi-même dans l'être singulier des choses et de se mêler à lui : c'est ainsi que creusant au dedans de nous, nous pénétrons comme par effraction dans la nature divine. Et voilà de nouveau la nature humaine en continuité avec la déité, et tous les contraires s'identifiant dans la métaphysique du devenir pur, et l'attribut de l'aséité, que l'intelligence avait revendiqué, mais n'avait pu garder pour elle seule, transféré à l'homme tout entier.

A ces grandes directives de la pensée moderne, qu'elles concernent l'intelligence ou la nature humaine, l'esprit de la philosophie thomiste, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, est nettement opposé.

Si, en ce qui concerne l'ordre surnaturel, saint Thomas théologien montre en l'homme, lorsqu'il a achevé sa croissance de grâce, c'est-à-dire lorsqu'il est en possession de sa fin dernière, un dieu par participation, — mais de par la seule miséricorde de Dieu, *non est currentis neque volentis, sed Dei miserentis* (1), — par contre, pour ce qui

(1) S. Paul, *Rom.*, IX, 16.

regarde la nature humaine, saint Thomas philosophe affirme comme éternellement immuable sa spécificité, fixée pour toujours au sommet de l'animalité et au plus bas degré du monde spirituel.

Si, pour la philosophie thomiste, le devenir, le mouvement, la génération et la corruption sont le propre des choses de ce bas monde, en sorte que les lois de la chimie président à de véritables changements substantiels, et que les organismes vivants tiennent de la matière, mais dans les limites de leur espèce (j'entends de leur espèce philosophique, qui ne coïncide pas forcément avec l'espèce taxonomique), une plasticité et une variabilité très étendues, cette philosophie cependant est aussi, et avant tout, une philosophie, non de l'évolution universelle, mais des hiérarchies essentielles et des immutabilités métaphysiques : la continuité qu'elle admet : *supremum inferius attingit infimum superius*, est une continuité idéale, non une filiation historique ; elle affirme le primat de l'être, non du mouvement ; elle pose comme fondement premier la distinction de la puissance et de l'acte, précisément pour éviter le devenir pur, qui est à ses yeux l'absurde réalisé ; et elle suspend tout l'univers créé, monde corporel où matière et forme s'unissent sans se confondre, monde des formes pures où essence et existence sont encore distinctes, à la transcendance infinie de l'Acte pur, Être par soi, Vie, Intellection, Vérité subsistante.

Enfin la pensée de Thomas d'Aquin, bien qu'elle ait drainé d'avance, comme j'essaierai de le montrer à la fin de cette étude, tout ce qu'il y a de vrai dans l'idéalisme moderne, est une pensé avant tout réaliste et objective, qui subordonne essentiellement notre intelligence à l'être indépendant d'elle.

Mais si, laissant les grandes normes spécificatrices de la pensée moderne, nous nous tournons maintenant vers les matériaux intellectuels qu'elle élabore, si nous considérons les prises qu'elle tente de s'assurer sur le réel, peut-être constaterons-nous au contraire toutes sortes de points de contact entre la pensée moderne et la philosophie thomiste, et devrons-nous reconnaître à cette philosophie un pouvoir d'assimilation supérieur.

JACQUES MARITAIN.

(A suivre.)

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. CHARLES DE LASTEYRIE

Lorsque le comte Charles de Lasteyrie se présenta aux suffrages des électeurs de la Corrèze, il était entendu qu'il serait ministre des Finances. M. de Lasteyrie fut élu par les paysans limousins, mais il n'eut pas tout de suite le portefeuille de Colbert et de Léon Say. A la surprise générale, M. Millerand appela au pouvoir l'adversaire de M. de Lasteyrie, le docteur Queuille, un radical-socialiste, qui, rentré depuis au bercail, couvre d'imprécations le Bloc national et se console d'avoir voté pour le Vatican comme ministre, en votant ferme contre la Ruhr. Les paysans du Limousin furent étonnés : « Est-ce donc là, se dirent-ils, ce qu'on nous avait promis? Ces Parisiens sont de plaisants farceurs de nous dire qu'il y a dans ce pays quelque chose de changé. Nous voyons bien que c'est toujours M. Queuille qui gouverne. »

Ainsi l'étrange choix de M. Millerand avait semé le doute dans l'âme confiante des populations limousines. M. de Lasteyrie, d'ailleurs, semblait perdre du terrain à chaque étape de sa carrière de député. A la Commission du budget, il n'était élu que rapporteur général adjoint ex æquo *avec M. Bokanowski, et lorsque des circonstances, regrettables mais prévues, amenèrent la démission du rapporteur général, c'est M. Bokanowski qui fut rapporteur général, et non M. de Lasteyrie. Mais M. de Lasteyrie s'était réservé le budget des dépenses recouvrables : il sentait que c'était là, dans cette avenue mystérieuse où peu osaient s'aventurer, qu'il trouverait son portefeuille. Tandis, en effet, que*

M. Bokanowski jouait les grandes vedettes et recueillait une lourde impopularité, obligé tantôt de condamner la gauche, tantôt de menacer la droite, et, voulant faire payer chacun, devenait odieux à tous, M. de Lasteyrie, qui, en tant que rapporteur des dépenses recouvrables, voulait faire payer l'Allemagne, devenait l'espoir de tous. Et les malins comprirent alors que son refus d'entrer dans le ministère Briand comme sous-secrétaire d'État avait été un coup de maître : il avait dit alors qu'il ne saurait collaborer avec nul autre qu'avec M. Charles Dumont. M. Charles Dumont n'ayant pas été ministre ne fut pas sous-secrétaire d'État. A dire vrai, il ne voulait point l'être. Un Lasteyrie, qui a négocié les clauses financières du traité, n'est point sous-secrétaire d'État. Il est ministre. Et il lui faut, dans son département dont l'orgueil légitime est enfin sauf, effacer jusqu'au plus lointain souvenir ministériel du triste Queuille et de son inaptitude. Lorsque M. de Lasteyrie devint ministre, un de ses co-listiers, qui est un homme tout à fait éminent et très fin, déclarait : « Il était de toute nécessité qu'il le fût. Nous commencions à friser le ridicule et nos électeurs ne comprenaient plus. »

M. Poincaré ne pouvait pas ne pas rendre justice à M. de Lasteyrie. Non seulement parce que celui-ci avait mis sur pied un remarquable rapport sur les dépenses recouvrables et qu'il était l'homme qui ferait payer l'Allemagne, mais parce que M. de Lasteyrie, archiviste-paléographe et lauréat du concours des antiquités de la France, était aussi le fils d'un de ses collègues — et illustre — du Parlement et de l'Institut, et inspecteur des finances par surcroît.

Or, M. Poincaré aime les inspecteurs des finances. Il aime aussi les auditeurs au Conseil d'État, et M. Maginot lui plaît, sans nul doute, à ce titre. Il aime encore les agrégés de droit, les secrétaires de la Conférence, comme MM. Colrat et Bérard. Il aime enfin, certainement, les internes lauréats des hôpitaux. Il aime les jeunes gens distingués qui ont subi, au sortir de l'adolescence, les concours difficiles qui donnent accès dans les carrières de l'élite, et il s'en veut certainement en secret de ne pouvoir plus aimer M. Tardieu, normalien et lauréat du Concours général. Nous ne disons point que M. Poincaré ait tort. Les concours difficiles ne sont pas une garantie absolue de la valeur de ceux qui y ont triomphé : ils sont un commencement de preuve sérieuse en faveur de leurs capacités.

M. de Lasteyrie appartient à une ancienne famille libérale. Il est le descendant des Lasteyrie, des Lameth et des La Fayette. Mais les gens de son pays, qui ne contestent point la tradition républicaine et libérale de sa famille, font toutes réserves en ce qui le concerne : pour tout dire, ils le tiennent pour réactionnaire. M. de Lasteyrie laisse dire, pense

ce qu'il veut, et conserve l'estime de M. Poincaré. Issu de cette famille et fils d'un homme qui avait fait au Parlement une trop brève apparition, M. de Lasteyrie décida d'être député. Il avait été un brillant élève de l'École des Chartes, dont son père avait été un des maîtres illustres, et avait laissé dans l'archéologie nationale, après Jules Quicherat, un impérissable souvenir. Il était sorti de l'École en janvier 1899 *avec une remarquable thèse sur Saint Martial de Limoges. Mais tout de suite, il avait marqué de fortes différences avec la manière paternelle. Il avait voulu trouver un autre accès à la célébrité que la voie de l'archéologie et de l'érudition; sans doute, il conservait un souvenir ému et cher à cette demeure de la rue du Pré-aux-Clercs où s'était écoulée sa jeunesse parisienne, dans une situation honorable et modeste. Mais il voulut tout de suite chercher une situation plus moderne et plus riche de promesses aussi. Il se présenta au concours de l'inspection des finances, et fut reçu : on sait, du reste, que l'inspection des finances mène à tout, et c'est justice. La forte discipline de l'École lui en avait facilité l'accès, comme, quelques années avant lui, à son confrère Mathorez, mort si prématurément. Les chartistes, loin d'être coulés dans le moule rigide que se figurent les esprits superficiels, ont une grande diversité d'aptitudes. Et lorsqu'ils sont entrés au Parlement, ils ont fait des financiers comme Louis Passy ou Lasteyrie, des représentants de la grande industrie et des grands intérêts économiques, comme Sculfort, de redoutables polémistes comme Jules Delahaye, et des journalistes éminents comme Pelletan, à qui nous ne chicanerons pas ce talent-là. M. de Lasteyrie, avec ce bagage considérable, s'est approché assez rapidement du pouvoir. On sait qu'il a été le chef du cabinet du ministre d'État Denys Cochin, dont il avait connu à l'École le fils très regretté et très cher, et qui, conservateur libéral, avait trouvé en M. de Lasteyrie, ami de son fils et fils de son collègue, une tradition sensiblement pareille à la sienne.*

Voici M. de Lasteyrie parvenu au Parlement. Il est un des hommes importants de la majorité nouvelle, maintenant qu'il y quelque chose de changé. Nous n'en sommes plus aux Pelletan et aux Caillaux. Aussi bien, M. de Lasteyrie est archiviste-paléographe comme Pelletan et inspecteur des finances comme Caillaux. Et il importe de montrer au parti radical-socialiste, enorgueilli du grand financier de la République, que le monde nouveau venu au pouvoir et qu'on accuse de manquer d'hommes a lui aussi ses compétences et ses illustrations.

Donc, M. de Lasteyrie représente, pour la majorité, avec l'éclat de son titre d'inspecteur des finances, la réalisation de toute une politique de conservation, de prudence et de liberté. M. de Lasteyrie aime à ajouter : « de progrès. » Mais il est trop nourri de saine méthode cri-

tique pour ne pas savoir comment il faut interpréter ce mot. Et ce mot, dans sa bouche, ne saurait nous inquiéter.

M. de Lasteyrie avait été trop attendu par ses amis pour que les louanges excessives et parfois maladroites de certains n'aient point préparé l'opinion, à son égard, à un certain désappointement. D'autre part, les injustes et terribles attaques de ses adversaires marquent assez exactement quelle valeur il faut leur attribuer. Prenons garde aussi que c'est contre le ministre des Finances que se concentreront toujours les plus furieux assauts contre un cabinet. Les finances, en effet, seront pendant longtemps le point faible de tout gouvernement, et l'opposition de mauvaise foi, pour qui la critique est aisée, ne l'ignore point. Un gouvernement peut faire la politique intérieure qu'il veut, révoquer ou non des préfets, et faire telle ou telle circulaire. Il peut restaurer ou non le grec et le latin. Il peut agir dans la Ruhr ou n'y point aller. Il lui est moins facile d'équilibrer ou non son budget. Disons-le : la tâche de ministre des Finances est une tâche titanique, où des qualités géniales seraient à peine suffisantes. Car un ministre des Finances actuellement — est-ce la faute du régime? — doit défendre son budget surtout contre ses amis. N'oublions pas que la Chambre — est-ce encore la faute du régime? — délibère sous la menace permanente des sommations rédigées par les syndicats de toutes sortes d'intéressés. Il apparaît bien, à tout homme qui examine la situation financière de bonne foi, qu'en ce qui concerne le budget ordinaire, la solution serait relativement facile avec des économies d'ensemble et des compressions farouches, avec une refonte totale, arbitraire et brutale des services, insoucieuse des sortants lésés, des pleurs et des grincements de dents. L'intérêt national primerait tout. Il serait sourd aux réclamations les plus légitimes, aux objections les plus fondées, aux appels les plus déchirants. Avec le régime parlementaire, cela n'est évidemment pas possible. Mussolini l'a expressément déclaré : « Sans les pouvoirs dictatoriaux, aucune économie réelle n'est réalisable. »

M. de Lasteyrie n'a pas les pouvoirs dictatoriaux. Ses amis l'accusent même de ne point le souhaiter. Et nous ne pouvons nous dispenser d'adresser ici quelques critiques à ce galant homme, cultivé, travailleur et compétent, qui marque du courage et de la bonne volonté. On peut lui reprocher de tâtonner, d'hésiter, là où il faudrait vigoureusement agir. On peut lui reprocher certaines contradictions comme dans cette question de l'équilibre budgétaire, où, assurément, il ne comptait que sur les plus-values et ne tenait point essentiellement aux remèdes mêmes qu'il proposait : il amena ainsi la Chambre à se déjuger et à donner l'impression qu'elle ne tenait pas à aboutir, après avoir entamé à grand fracas de réclame, un important débat financier.

On reproche encore à M. de Lasteyrie l'abondance un peu molle de ses déclarations, mais pour un optimiste de sa nature, qui ne veut point — et c'est une politique — envisager la situation comme tragique et comme nécessitant des remèdes révolutionnaires, la situation parlementaire n'est pas aisée et il ne peut guère parler autrement.

Nous aimerions enfin, pourquoi ne point l'avouer? que, dans la défense toujours lucide et claire des intérêts nationaux, M. de Lasteyrie mît un peu plus de chaleur, et, parfois, après avoir parlé avec vigueur et précision, ne capitulât pas avec trop de résignation. Nous aimerions qu'il usât un peu plus de la question de confiance, et que, prenant ses responsabilités, il mît la Chambre en présence des siennes. Nous avons connu un vrai ministre des Finances, le seul que nous ait donné la République, et qui s'appelait Rouvier, et qui osait cela! Nous aimerions enfin que M. de Lasteyrie brutalisât un peu cette Chambre qui aime qu'on lui parle ferme et lui donnât l'impression qu'elle est dirigée, gouvernée, par un homme qui sait rassembler les rênes, qui sait ce qu'il veut et où il va.

La tâche de M. de Lasteyrie, malaisée en soi, est facilitée d'ailleurs par ceci que la majorité est prête à le suivre. Elle a cette clairvoyance patriotique de comprendre que M. de Lasteyrie, après tout, est un grand ministre national, en dépit de son optimisme excessif et de ses faiblesses, et qu'après lui, c'est l'aventure, la ruine, la catastrophe, n'importe quoi.

A cette majorité, nous ne serons jamais assez reconnaissants de maintenir envers et contre tous M. de Lasteyrie, et d'enlever ainsi tout espoir aux partisans d'expériences ruineuses et aux doctrinaires fiscaux. Nous avons payé assez cher pour savoir ce que valent ces doctrines-là. La majorité, clairvoyante et de bon sens, sourit parfois de voir M. Loucheur s'agiter désespérément, et persuader confidentiellement tel ou tel interlocuteur qu'il est un grand financier. A tort ou à raison, — car il s'en est défendu, — M. Loucheur, que certaines gens de Bourse prennent au sérieux, représente une politique d'inflation qui a des partisans déterminés. C'est contre cette armée-là, dont le succès amènerait rapidement le franc à moins d'un sou, que nous défend M. de Lasteyrie.

A ce titre, tout ce qui est national en France doit se serrer autour de lui. Il a eu cette fortune d'occuper le poste le plus ingrat dans les temps les plus difficiles. Il aura cette gloire solide de l'avoir occupé avec utilité et courage, pour l'intérêt et le salut de son pays.

★★★

L'Émigré.

Trop souvent nous sommes obligés de remettre à sa place telle pièce injustement vantée. A l'inverse, c'est un devoir d'insister sur toutes les œuvres de valeur produites par l'art dramatique contemporain. Il y en a encore, Dieu merci. Tandis que le Vieux-Colombier joue en ce moment le *Dardamelle* de M. Mazaud et l'Atelier le *Huon de Bordeaux* de M. Arnoux, le théâtre Antoine vient de reprendre une pièce déjà ancienne de M. Bourget, *l'Émigré*. Une pièce pareille de temps à autre suffit largement à sauver l'honneur de la scène française.

On sait que *l'Émigré* est une pièce tirée d'un roman. Ce roman n'est peut-être pas un de ceux que les admirateurs de M. Bourget mettent au tout premier plan dans l'œuvre de l'auteur du *Disciple*. Tel quel, il a suffi de le transposer avec intelligence pour obtenir une pièce remarquable. Or, l'agencement est toujours de premier ordre dans les œuvres de M. Bourget. Avant tout, ce maître du roman sait charpenter et construire. *L'Émigré* débute par un acte d'exposition aussi frappant par l'art de poser et de tendre les ressorts que par la hauteur du ton et la qualité du débat. Remarquons qu'à part un personnage de traître, qui d'ailleurs paraît peu et sert à précipiter le drame en demeurant dans la coulisse, tous les autres personnages de *l'Émigré* ont le caractère noble. L'action est engendrée uniquement par le conflit de sentiments élevés.

Une figure domine le débat, si haute, si impérieuse que toutes les autres sont un peu noyées dans sa lumière : c'est celle de l'Émigré, le marquis de Claviers-Grandchamps. Imaginez le descendant d'une des plus grandes maisons de France, doué d'un esprit politique assez vaste pour que sa vue domine les événements. Il comprend, il juge. Les problèmes politiques et sociaux lui apparaissent avec leur complexité, leur importance, leur hiérarchie. Dans ce débat, où il est engagé et intéressé, il apporte les lumières d'un esprit et d'un cœur supérieurs. Rien ne lui échappe de la grandeur de son rôle ni de ses difficultés. Figure idéale, plus belle que nature, d'un gentilhomme qui unirait un très grand nom et le sens de l'action, les vues politiques d'un Bonald aux vertus d'un Sosthène de La Rochefoucauld.

Dans le temps où il vit, il n'a qu'un tort : il se ruine à tenir table ouverte, à maintenir le train de maison d'une de ces grandes familles nourricières dont il dit magnifiquement qu'elles étaient plus fécondes que tout un syndicat. Elles sont semblables, dit-il, à des fontaines et la Révolution a détruit beaucoup de ces fontaines sous prétexte qu'elles accaparaient l'eau. Voilà le drame de fond : une figure comme celle du marquis de Claviers n'est plus à l'échelle de la société moderne. Il sait que de grandes familles comme la sienne sont

l'armature nécessaire d'une société. A la lueur des faits, il le voit plus clairement que ses aïeux des derniers temps de l'ancien régime, qui l'avaient un peu oublié : à eux comme à nous, il en a coûté cher. Dépossédée non seulement de ses biens mais du privilège de servir au premier rang, une famille d'aristocratie illustre est contrainte de s'instituer gardienne de vertus traditionnelles qui refleuriront un jour. Elle tient un rôle de vestale, retranchée d'une société qui la tient à l'écart. C'est le drame historique permanent de l'aristocratie française : le marquis de Claviers est malgré lui un émigré à l'intérieur.

Ce drame est diffus, il ne se pose pas chaque jour avec acuité : les circonstances vont entraîner le marquis de Claviers dans plusieurs autres drames plus particuliers et plus pressants, et cette abondance de conflits, déjà dangereuse dans le roman, risquerait de disperser l'intérêt, si la puissante figure du marquis ne recomposait l'unité.

Un deuxième conflit sera encore de l'ordre politique et historique. Mais, tandis que le premier dure depuis 1789, le second est particulier à une époque : Landry de Claviers, le jeune fils du marquis, est lieutenant de dragons, et, en 1906, il reçoit l'ordre de forcer le seuil d'une église pour imposer aux catholiques les lois antireligieuses. Il n'a qu'à donner sa démission, comme tant d'autres ont fait? C'est ici que M. Bourget a été conduit à compliquer son sujet, presque jusqu'à l'excès.

Le marquis, avons-nous dit, est ruiné : troisième drame. Trop intelligent pour ne pas sentir la puissance de l'or dans une société qui méconnaît le sang, il compte rétablir son rang en mariant Landry à une fille de son monde, Mlle de Charlus. Inutile de dire qu'un tel homme n'accepterait pas qu'un Claviers-Grandchamps se mésalliât. Or, précisément, Landry veut se mésallier. Non par intérêt, il est lui aussi trop fier et trop noble : par amour. Il veut épouser une jeune femme irréprochable, digne de lui, mais sans fortune et sans titre : quatrième drame. Les raisons que le marquis oppose à ce mariage sont de l'ordre le plus ferme et le plus élevé. « Nous ne sommes pas libres, dit-il. Comme les princes, nous n'avons pas le droit d'écouter notre cœur. Encore, si notre pouvoir était incontesté, nous pourrions aisément élever jusqu'à nous notre compagne. En ce temps, par la force des choses, c'est elle qui nous abaisserait jusqu'à elle, je veux dire jusqu'à un rang social où il ne nous serait plus possible de servir. » M. de Claviers ne se contente pas de développer une théorie, il la prouve en une scène d'une rare beauté, où on le voit rendre la justice et rétablir l'ordre sur ses terres, majestueux et familier comme un chef naturel : « Voilà, dit-il, les services que peut encore rendre un Claviers-Grandchamps, aussi longtemps que son prestige est intact : nul de nous n'a le droit de le compromettre, de le diminuer, ni même de le risquer. »

Conflit si haut et si fort qu'il eût pu, semble-t-il, nourrir seul toute

la pièce. Sans doute n'eût-il pas nourri un roman. Quoi qu'il en soit, M. Bourget a cru devoir le renforcer par un conflit intime. Au second acte, Landry apprend de la bouche d'un mourant qu'il n'est pas le fils du marquis de Claviers. Que lui importent les devoirs des grandes familles nobles? Il est, lui, fils d'un agent de change. S'il criait ce secret, il deviendrait libre, il pourrait épouser celle qu'il aime. Mais il briserait le cœur du vieux marquis, et celui-ci l'aime comme un vrai père aime son fils. Landry accepte de se taire, de sacrifier son bonheur et celui de la femme qu'il chérit : cinquième drame. Il est fortement noué et plein d'intérêt, sans nul doute. Pourtant, en comparaison des précédents, il rétrécit l'horizon, et fait baisser le ton. M. Bourget a eu beau construire cet acte avec toute l'habileté possible, c'est un acte de drame perdu dans un conflit tragique. Il a même des défauts scéniques : il condense en trop peu de temps des épisodes romanesques dont la marche normale eût été moins précipitée, il introduit des personnages nouveaux qui disparaîtront ensuite, et il conduit à apercevoir en perspective un cas médical : ce cas a beau être curieux, l'action est déjà trop chargée pour que nous ayons le temps de nous y intéresser. Tout l'art de M. Bourget n'a pu faire que la pièce ne portât pas ici le vice de toutes les pièces tirées d'un roman : un roman déroule un fil, une pièce le noue. Ce n'est pas la même vitesse.

Mais maintenant, ces multiples conflits une fois posés et noués, M. Bourget va en faire jaillir deux actes de tragédie où il n'y a plus qu'à s'abandonner à l'émotion. Une scène, au début du troisième acte, qui met aux prises, à la veille d'un inventaire d'église, les officiers du régiment de Landry, est un peu excentrique à l'action, mais le débat d'idées est conduit si supérieurement, avec un tel « plafond », comme dit une image empruntée au langage des aviateurs, qu'on se laisse emporter sans regret à ces hauteurs : M. Bourget a toujours fait la distinction nécessaire entre la pièce à thèse et la pièce à idées. La pièce construite pour démontrer une thèse est, nous l'avons répété cent fois, le plus sot et le plus faux des genres ; il n'a rien de commun avec le conflit des personnages animés par les grandes idées simples et immuables qui sont le fonds commun de l'humanité. En 1906, contre une passion éphémère, M. Bourget semblait avoir tort et défendre un corps d'idées périmées. En 1923, c'est l'anticléricalisme qui paraît ridiculement démodé, et la pensée de M. Bourget est parée de la jeunesse éternelle. Répétons le mot de Bonald : il faut marcher non avec son siècle, mais avec tous les siècles.

A partir de cette scène, la tragédie se précipite et cette fois, sans arrêt, d'une montée irrésistible. Le marquis de Claviers vient dicter à Landry son devoir : impossible à un Claviers-Grandchamps de violer le seuil d'une église. Mais Landry sait qu'il n'est pas Claviers-Grandchamps, et on lui demande de tout sacrifier au devoir social d'une race qui n'est pas la sienne : amour, métier, que lui restera-t-il? Il

tente de résister, sans pouvoir révéler la raison profonde de cette obstination. Mais on ne résiste pas à un chef-né comme le marquis. Landry invoque vainement son devoir militaire ; au moment où il va mettre l'irréparable entre son destin et la race dont il n'est pas, et qu'il voudrait renier, il trouve sur le seuil même de l'église, non un cortège de fantômes, mais le corps du chef de la maison, idée vivante qu'il devra fouler s'il veut passer. Invention un peu théâtrale et grandiose, mais magnifique, et les scènes qui la préparent sont d'une force saisissante.

Landry n'a jamais cessé d'aimer et de vénérer cet homme : devant cette puissante volonté, il cède et brise son épée, et c'est alors qu'ayant tout perdu, fortune, carrière, famille, il retrouve le cœur fidèle de celle qui ne voulait pas entrer dans une grande famille contre la volonté du chef, mais qui peut à présent partager la douleur d'un cœur brisé. Landry et elle iront s'ensevelir en Amérique. Au moment où ils vont partir, le marquis paraît : il vient d'apprendre la vérité, la raison des résistances de Landry, la grandeur du sacrifice qu'il a fait en se taisant et en laissant briser sa vie. Ces deux hommes savent maintenant qu'ils ne sont pas père et fils, — mais ils s'aiment toujours. Landry n'est plus l'héritier, le continuateur. Il reste l'enfant que le marquis a chéri, à qui il ouvre les bras et ce dénouement achève de rendre aussi sublime que touchante la figure de ce grand seigneur au grand cœur, chez qui la noblesse est inséparable de la bonté.

Il n'est pas nécessaire de dire que cette pièce honore un écrivain en qui le monde entier salue un maître. Il faut dire qu'elle honore la scène française, qu'elle est une de celles qu'on doit montrer avec fierté aux étrangers, à qui elle inspirera le respect de nos lettres, de nos sentiments et de notre pensée.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'occupation de la Ruhr. — *Au lendemain de l'agression d'Essen, les autorités françaises font arrêter, à titre de sanction, quatre directeurs des usines Krupp* (1er *avril*).

— *A Mannheim, nos troupes découvrent aux usines Benz de puissants moteurs Diesel destinés aux submersibles* (4 *avril*).

— *M. Loucheur passe les fêtes de Pâques en Angleterre, où il s'entretient avec MM. Lloyd George et lord Burnham, directeur du* Daily Telegraph. *Le 4 avril, ce journal publie un plan des réparations comportant une réduction de la créance française, l'émission d'emprunts internationaux, l'évacuation progressive de la Ruhr et des territoires de la rive droite du Rhin, la constitution d'un État rhénan démilitarisé. Grosse émotion à Bruxelles, où notre ambassadeur doit certifier que M. Loucheur n'avait pas reçu de mission officielle.*

— *En Allemagne, le voyage de M. Loucheur est interprété comme un signe de fléchissement.*

— *A Essen, les obsèques des ouvriers des usines Krupp, tués au cours de l'échauffourée du 31 mars, prennent la forme d'une manifestation de haine contre la France* (10 avril).

— *Le même jour, le chancelier Cuno proteste au Reichstag contre l'occupation de la Ruhr, qu'il qualifie « un abus insensé et effrayant de la violence ».*

— *A la Chambre des Communes, M. Baldwin, questionné au sujet des conversations Loucheur, donne de nouveau l'assurance que l'Angleterre ne songe pas à intervenir entre la France et l'Allemagne* (11 avril).

— *Les 13 et 14 avril, MM. Theunis et Jaspar s'entretiennent à Paris avec M. Poincaré. En parfait accord, ils décident d'exploiter de façon plus efficace les ressources de la Ruhr. Ils chargent les délégués belges et français à la C. D. R. d'étudier un plan des réparations.*

Les affaires d'Orient. — *Les experts alliés, en réponse à la contre-proposition turque, remettent une note à la Turquie acceptant la révision des clauses relatives au statut des étrangers en Turquie, mais repoussent la disjonction des clauses économiques et financières* (1er avril).

— *L'Assemblée nationale d'Angora décide que de nouvelles élections auront lieu dans deux mois* (2 avril).

— *La réponse du gouvernement d'Angora à la note des Alliés est remise le 8 avril. Pleine de réserves, mais courtoise, elle demande la convocation de la conférence à Lausanne le 23 avril.*

France. — *Un décret nomme le général Maunoury maréchal de France à titre posthume* (31 mars).

— *A Dunkerque, M. Poincaré, à l'occasion de l'inauguration d'un monument aux morts, déclare que la France ne se dessaisira pas des gages qu'elle tient aussi longtemps que l'Allemagne ne fera pas des paiements effectifs* (15 avril).

Angleterre. — *Liam Lunch, le chef des rebelles irlandais, blessé dans un combat, meurt des suites de ses blessures à Clowmel* (11 avril).

Bulgarie. — *M. Radoslavoff, l'ancien président du Conseil bulgare, responsable de l'entrée en guerre de la Bulgarie contre les Alliés, est condamné par contumace à la détention perpétuelle* (4 avril).

Espagne. — *Le roi signe un décret dissolvant les Cortès et convoquant les électeurs pour le 29 avril* (6 avril).

Italie. — *Le mariage religieux de la princesse Yolande d'Italie avec le comte Calvi di Bergolo est célébré dans la chapelle Pauline, fermée au culte depuis 1870. Pie XI en avait autorisé la réouverture sur la demande du roi* (9 avril).

Russie. — *Mgr Butkiewicz, coadjuteur de l'archevêque de Petrograd, est condamné à mort et exécuté le 31 mars.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29314.